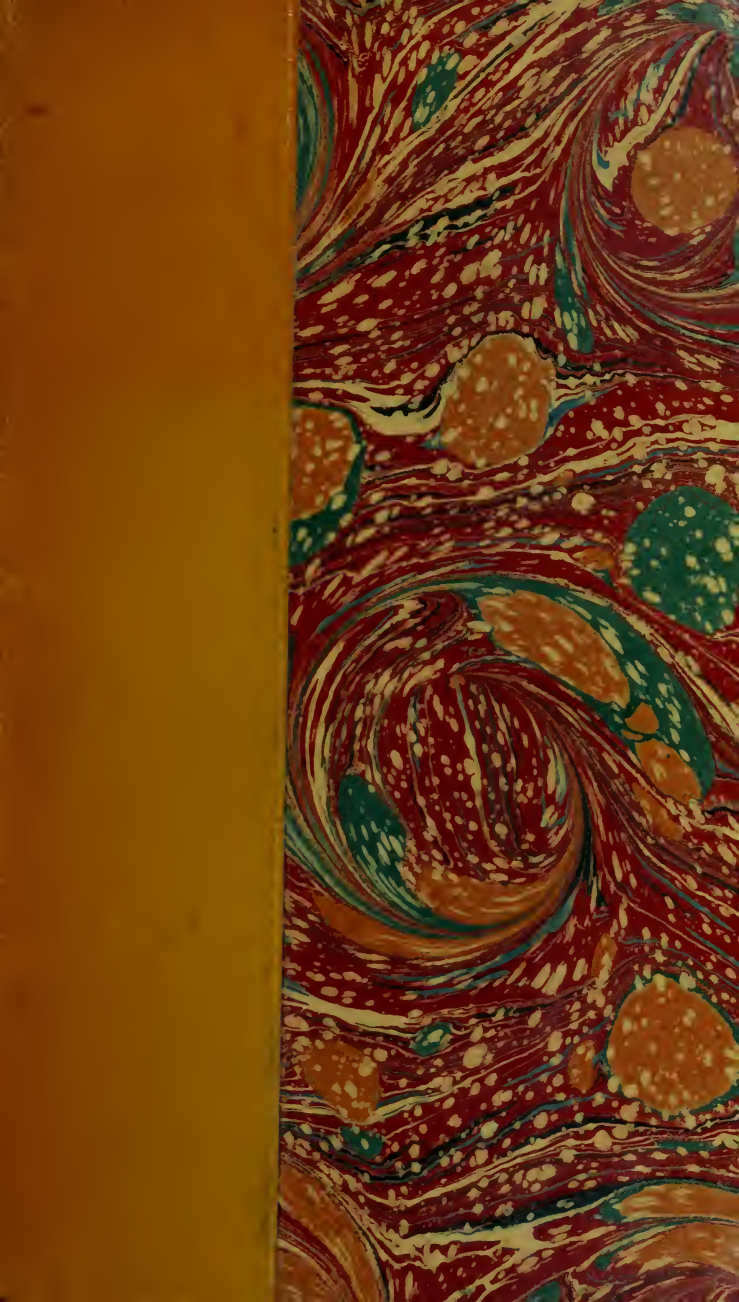

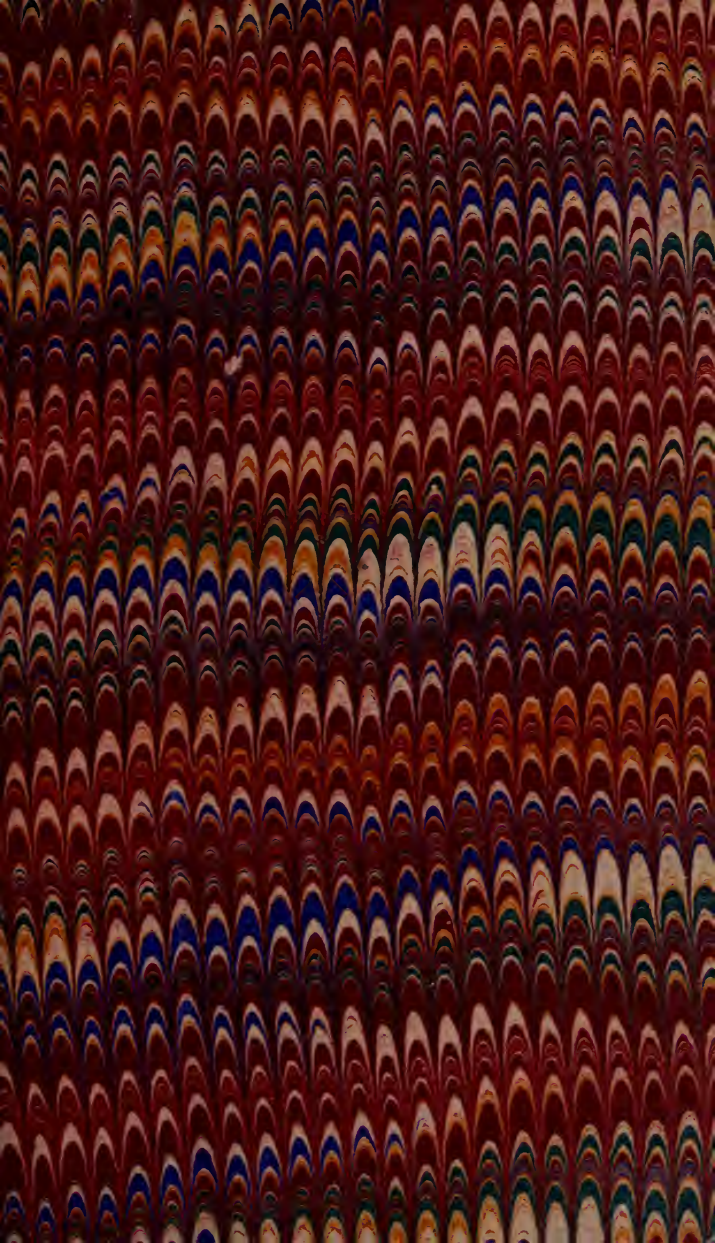

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marierosehistoir00gard

Je voudrais, Mon chère Reine
Grande, être le premier à vous dire
que l'Académie vous accorde une
Médaille de mille francs.

Je sors de la séance publique
où votre nom a été proclamé au
milieu des applaudissements. Il l'a déjà
souvent été en votre nom. B. Villemain

des belles paroles dont il a accompagné cet acte de justice. Les journaux vous les feront lire, ils rendent compte de la séance; et me trouvant par hazard à Paris, j'y ai assisté.

Adieu, je me recommande à votre souvenir, et à vos prières.

Le Comte de Marcellus

Paris. Jeudi 28 Août 1856 à 5 heures du soir.

Reine Garde à la quelle sont adressées ces trois lettres, a servi comme femme de chambre chez M. et Mme Puget, à Nimes, de 1828 à 1835. Ayant quitté leur maison elle devint couturière à Uzès, où elle publia un petit volume de poésies, qui attira l'attention de MM. de Lamartine et Mignet. Lamartine voulut la connaître; il conçut pour elle le plus affectueux intérêt et fit d'elle l'héroïne de son

roman de Geneviève.

En 1856, Reine Garde obtint à l'Académie un prix de 1000f pour son roman de Marie Rose. Le Ministre de l'Instruction publique lui accorda une pension de 600f.

Elle est morte à Nunes, où elle s'était retirée, le 24 Juillet 1883.

L. Puget
légataire des œuvres de
Reine Garde.

MARIE-ROSE,

HISTOIRE DE DEUX JEUNES ORPHELINES,

PAR

REINE GARDE,

COUTURIÈRE.

Aix. — Typ. Nicot, Cours, 55.

MARIE-ROSE,

HISTOIRE DE DEUX JEUNES ORPHELINES,

PAR

REINE GARDE,

COUTURIÈRE.

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR

Et spécialement destinée aux pensionnats et maisons d'éducation.

Cet ouvrage a été couronné par l'Académie française en sa séance du 28 août 1856.

PRIX MONTHION.

PARIS

LE NORMANT, RUE DE SEINE, 10. | GARNIER FRÈRES, PALAIS-NATIONAL, 215.

Et chez les principaux Libraires des départements.

1858.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

CSP
PQ
2257
.G48M3
1858

DÉDICACE.

AUX DAMES RELIGIEUSES

DE L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE NÎMES.

Vous qui, comprenant la vraie grandeur, la vraie noblesse, avez tout quitté pour revêtir la bure et le beau nom d'épouses de Jésus-Christ; vous qui le servez avec un dévoûment si sublime dans la personne de ceux qu'il appelle ses membres;

Daignez, mesdames, agréer l'hommage de ce petit livre que vous dédie une pauvre orpheline à qui vous avez servi de mère.

Lisez ces pages pleines d'amour et de bénédiction pour chacune de vous en particulier!

Pour vous, surtout bonne sœur Anne-Marie, aujourd'hui la doyenne des religieuses de cet hospice, pour vous qui pouvez témoigner de la vérité de mes paroles.

Puissent, chère sœur Anne, puissent ces lignes vous rappeler, avec plaisir, l'orpheline à laquelle votre amitié fit tant de bien et qui n'a jamais pu vous nommer sans attendrissement !

Reine Garde.

AVANT-PROPOS.

Bon nombre de personnes m'ont témoigné le désir de connaître les particularités de ma vie, et sont allées jusqu'à me dire de l'écrire.

Je m'y étais presque décidée, voulant leur laisser ce témoignage de reconnaissance pour l'accueil bienveillant qu'elles n'ont cessé de faire à mes poésies; mais j'ai trouvé la tâche si pénible que j'y ai renoncé.

Je crois cependant faire preuve de bonne volonté à ce sujet, en écrivant la courte et simple histoire d'une jeune fille avec laquelle j'ai vécu pendant plusieurs années, histoire qui renferme toutes les impressions de ma jeunesse et m'oblige par cela même à parler de moi plus encore que de l'intéressante jeune fille dont il s'agit.

Je dois commencer par des circonstances dont le souvenir va me faire verser bien des larmes et réveiller en moi une foule d'émotions aussi difficiles à concentrer qu'à décrire ; mais je me sens encouragée par la certitude d'être agréable à quelques-uns de ceux qui me liront et par le doux espoir que ma voix trouvera un écho dans tous les cœurs sensibles.

I.

J'avais sept ans à peine, lorsque la mort vint m'enlever ma mère, ici bas mon unique soutien ! Frêle, maladive, étrangère d'ailleurs à tout ce qui m'entourait, l'hôpital général de Nîmes devint ma seule ressource. J'y fus accueillie avec bonté par les dignes religieuses de Nevers, qui consacrent leur vie entière à soulager les malheureux ! L'une de ces dames, la sœur Anne-Marie Eyraud, qui était alors chargée du soin des petites filles, me prit en affection. Mais ni les bontés qu'elle me prodiguait, ni ses efforts pour améliorer ma nouvelle position, ne purent empêcher la tristesse de s'emparer de mon cœur et d'y prendre racine.

II.

Je dois, avant d'aller plus loin et pour plusieurs raisons, faire connaître à mes lecteurs le règlement journalier qui se pratiquait à l'hospice, pendant que j'y étais.

III.

En hiver comme en été, nous nous levions à cinq heures et trois-quarts. La messe se disait à six heures ; après l'avoir entendue, nous allions faire notre

lit, balayer le dortoir et déjeûner ensuite. A sept heures et demie nous nous mettions à l'ouvrage : les unes, s'occupaient à dévider de la soie écrue pour les marchands de la ville ; les autres, cousaient toute l'année pour tenir en bon ordre les vêtements de cinq à six cents pauvres que renfermait l'hospice (j'étais du nombre de ces dernières). Le silence n'était interrompu, de toute la matinée, que par la prière pour bénir les heures lorsqu'elles sonnaient, et par une courte leçon que nous disions chacune à notre tour, car on nous apprenait à lire seulement. A onze heures la cloche nous appelait au réfectoire où, pendant le dîner, une religieuse nous lisait le Saint-Évangile. Après quelques minutes de récréation, nous reprenions le travail. A deux heures nous disions le chapelet qui était suivi d'une lecture sur la vie des saints. A quatre heures, on nous faisait réciter le Catéchisme, et chaque intervalle de temps qui se trouvait entre ces différents exercices, était rempli par le chant d'un pieux cantique. A six heures, la cloche nous appelait de nouveau au réfectoire pour souper. Après la récréation qui se prolongeait jusqu'à huit heures, nous faisions la prière du soir et nous allions nous coucher en silence.

IV.

Bien que chaque minute de la journée eût son emploi utile, comme on vient de le voir, les trois premières années que je passai à l'hospice, me paru-

rent trois siècles! Je comptais, en pleurant, ces jours qui se succédaient avec tant de lenteur et sans rien perdre de cette uniformité qui me les rendaient insupportables. Le malheur de ma naissance que je comprenais déjà, m'accablait de tout son poids! En vain, je cherchais à l'en distraire, mon esprit s'occupait sans cesse de l'objet que je m'efforçais de fuir; c'est que cette pensée avait quelque chose de bien doux pour mon cœur, elle renfermait un souvenir qui m'était cher, celui d'une mère adorée! Il me semblait la voir, m'entendre appeler par elle pour m'asseoir sur ses genoux comme autrefois, me couvrir de ses baisers, de ses larmes de repentir et d'amour qui l'ont tuée avant le temps! Lorsque cette douce illusion avait disparu, le vide affreux de mon cœur se faisait sentir plus que jamais. C'est alors qu'en secret j'implorais le secours d'une main amie, pour m'aider à franchir l'abîme de douleur que chaque jour creusait plus profond sous mes pas! La sœur Anne-Marie, ainsi que notre aumônier. le R. P. De Barruel, avaient acquis de justes droits à ma confiance; mais je les voyais si élevés au-dessus de moi, que je n'osais m'adresser en particulier ni à l'un, ni à l'autre. J'avais beau tourner mes regards du côté des compagnes de mon infortune; sur quatre-vingts, pas une encore n'avait pu fixer mon choix, je les aimais toutes d'une égale amitié. Sentant la gravité de ma position aussi étrange que pénible, je commençai à me replier sur moi-même et résolus de suivre l'attrait qui me portait à

la réflexion. Ce fut alors que l'idée me vint de faire ce que j'appelais de petits cantiques, de petites chansons, car les mots de poésie et de vers, n'avaient point encore frappé mon oreille, et bien que mes compositions dussent fourmiller de fautes de toute espèce, je me plaisais à les réciter, pendant la récréation, à celles de mes compagnes qui me paraissaient les plus intelligentes et cela sans craindre de me trahir, car la moins bornée me disait avec un sourire naïf et plein de conviction : — Ce cantique est joli, tu l'as appris sans doute dans le recueil de ceux qu'on nous fait chanter à l'atelier? J'aimais à les laisser dans cette idée si favorable d'ailleurs au secret de mon petit talent que j'aurais probablement emporté dans la tombe si j'étais restée toujours dans une condition dépendante. Mais si la poésie parvint à me faire oublier la longueur du temps, elle ne put dérober mon cœur à ce vide immense qu'il éprouvait ; il lui fallait quelque chose de plus doux, car le poète vit moins de chant que d'affection. Je puis donner pour preuve de ce besoin d'aimer qui se fit sentir en moi si vivement et de si bonne heure, le quatrain suivant qui fut une de mes premières compositions.

Noble sympathie,
Doux élan du cœur !
Répands sur ma vie
Un peu de bonheur !

Je ne cessais de le répéter et lorsqu'on me questionnait sur cette tristesse qui influait si visiblement sur ma santé, m'obstinant à garder le silence : « Est-

il possible, disais-je intérieurement, que l'on puisse me demander ce qui me rend triste, moi, pauvre enfant trouvé? » Il me semblait que ces derniers mots qui renfermaient la source de mon chagrin, étaient écrits sur mon front et qu'on pouvait les voir aussi distinctement que l'étoile de drap qu'on voit briller de loin sur la casquette des petits garçons de l'hospice d'Aix (1).

La première fois que cette marque humiliante frappa mes regards: son inventeur, dis-je, avec amertume, ne pouvait pousser plus loin l'indélicatesse! Il devait être bien stupide ou bien insensible pour ne pas comprendre tout ce que ce signe symbolique peut ajouter de pesanteur à la couronne d'épines du pauvre enfant trouvé! Ignorait-il que sur mille de ces infortunés, un seul a le courage d'avouer tout haut ce qu'il est, non pour se plaindre du sort et de la société, mais pour attirer un peu de compassion sur sa peine extrême? Ces pensées me saisissent, me brisent le cœur chaque fois que je vois ces pauvres enfants assister aux trois-quarts des enterrements qui se font dans notre ville. Il me semble que je fondrais en larmes de reconnaissance devant la pitié de celui qui, prenant en haine l'étoile dont je viens de parler, la ferait disparaître pour toujours. (2)

(1) Les petits garçons de l'hospice d'Aix, en Provence, ont une étoile en drap rouge sur le milieu du rond de leur casquette. Les gens du pays ne les entendent que sous le nom d'Enfants de l'Étoile, ce qui veut dire tout simplement et clairement, enfants trouvés

(2) Le pieux désir de Reine Garde a été rempli. Aujourd'hui

V.

Ma onzième année devait amener avec elle un de ces jours qui font époque dans la vie, celui de ma première communion, que j'avais appelé de tous mes vœux. Ce jour si remarquable dans le monde, par les touchantes cérémonies de l'Église et par l'affluence des pères et mères qui s'y pressent pour entourer et bénir leurs enfants, ce jour, dis-je, a quelque chose de saisissant, à l'hospice où rien de particulier ne révélait la présence d'une si belle fête.

Mais si nous étions privées de cette pompe extérieure qui ravit l'âme, si nous n'avions ni ces habits blancs, ni cette couronne qui va si bien au front de l'innocence, je dois le dire à la louange de ces dignes religieuses, rien du moins n'était négligé par elles pour nous préparer à une action devant laquelle les anges tremblent et dont le ciel est jaloux. Aussi, beaucoup plus tourmentée par la pensée de mon indignité que par les douleurs aiguës que me causait une forte indisposition, je ne pus fermer l'œil de toute la nuit qui précéda ce beau jour dont l'aurore me trouva très agitée, et ce ne fut qu'après avoir été rassurée par les salutaires avis du R. P. de Barruel, que, vêtue d'une robe de gros cadis, d'un

l'étoile des enfants trouvés est supprimée. On le doit, sans contredit, à la réclamation si délicate de celle qui connaît les souffrances de ces petits malheureux pour les avoir elle-même éprouvées.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

fichu de cotone blanche et d'un bonnet de la même étoffe, je m'approchai de la Table Sainte pour y recevoir le Dieu juste, le Dieu bon, mais surtout le père de ceux qui n'en ont pas.

Cette dernière considération m'attendrit si fort que mon émotion était près d'éclater lorsqu'on nous fit sortir de l'église.

VI.

Profitant du quart-d'heure qui se trouvait entre la messe et le déjeûner, j'allai me cacher dans l'ancien cimetière de l'hospice qui servait alors d'étendage et qui était peu fréquenté le dimanche. Là, je donnai un libre cours à mes pleurs. Néanmoins, dans la crainte de déplaire à ce grand Dieu qui daignait m'honorer de sa présence, je m'agenouillai sur-le-champ, et comme si je devais en être mieux et plus tôt entendue :

« Père tendre, lui dis-je tout haut; mes pleurs vous offensent peut-être? mais je souffre tant! La sœur Anne-Marie nous disait hier, que vous n'aviez jamais rien refusé à vos enfants le jour de leur première communion! Puisqu'il en est ainsi (car cette bonne sœur ne ment pas), accordez-moi d'être plus résignée à votre sainte, à votre adorable volonté qui doit s'accomplir jusque dans ma triste destinée! Encore une grâce, ô mon Dieu! Depuis que la mort a brisé le seul lien qui l'attachait ici bas, mon cœur languit et soupire; envoyez-lui une amie pour le consoler dans son isolement. C'est beaucoup vous

demander, ô mon père ! mais n'êtes-vous pas le Tout-Puissant? »

Je ressentis tout de suite la vérité de ces derniers mots. Celui auquel les éléments et l'univers entier obéissent avec tant de promptitude, n'eut qu'à se faire entendre ; à sa voix, cette pluie de larmes qui m'avait si fort abattue, se dissipa pour faire place à un calme que je n'avais point encore connu. L'espérance entra dans mon cœur et pour la première fois de ma vie je me trouvai moins malheureuse.

VII.

J'allais continuer mon entretien avec Dieu, quand l'idée me vint que l'heure du déjeûner devait être passée et qu'on avait pu s'apercevoir de mon absence. Je me disposais donc à quitter ce lieu où le devoir ne me permettait pas de rester davantage, mais j'étais si faible qu'au premier mouvement que je fis pour me relever, je me laissai tomber sur le bras gauche, qu'il me fut impossible de remuer de quelques minutes. Habituée à souffrir, dès que la douleur fut moins vive, ramassant ça et là de petites pierres, je les alignai en forme de croix sur l'herbe où je m'étais agenouillée pour prier. Après avoir baisé avec respect cette petite croix qui me rappelait le lit douloureux sur lequel le fils de Dieu fait homme voulut rendre le dernier soupir, je quittai cette place, non sans me promettre d'y revenir le plus souvent qu'il me serait possible.

VIII.

Je sortais de l'étendage, lorsqu'un léger bruit vint frapper mon oreille. C'était un trousseau de clefs suspendues à la ceinture de la sœur Anne-Marie et que ses pas précipités faisaient sonner plus que d'habitude. — Je vous cherche depuis une demi-heure, me dit la sœur. Mais vous êtes bien pâle! Seriez-vous plus souffrante, ou est-ce seulement parce que vous n'avez encore rien pris?

Ne voulant ni mentir, ni dire l'exacte vérité, cette dernière question vint me tirer d'embarras.

— Il se peut, ma sœur, lui répondis-je, que je sois mieux lorsque j'aurai pris quelque chose.

— « Venez donc vite au réfectoire; » et tout en m'y accompagnant, « j'espère, » me dit-elle, « que vous devez être contente aujourd'hui que vous avez eu le bonheur de loger dans votre âme le roi du ciel et de la terre, l'ami des pauvres, le consolateur des affligés, ce Dieu qui met tant d'empressement à nous accorder ses grâces! Vous avez dû lui en demander beaucoup, une surtout qui vous est bien nécessaire, la soumission à sa volonté sainte! Vous allez vous mettre tout de bon à la poursuite de cette belle vertu, n'est-ce pas mon enfant? »

Malgré mon vif désir de faire connaître mes sentiments à celle qui les devinait presque, j'étais si émue que je ne pus lui répondre qne par des larmes. Après m'avoir consolée et entourée de ses soins: —

Du courage, me dit la bonne sœur, Dieu n'abandonne pas les siens!

IX.

L'ange qui descendit du ciel pour consoler le Christ, au jardin des olives, n'avait pas sans doute une voix plus douce que celle de la sœur Anne. Chacune de ses paroles avait pénétré dans mon âme, les dernières surtout me semblaient prophétiques. A dater de ce jour, ma tristesse prit un caractère calme et résigné. Je pouvais feuilleter mon passé douloureux, aller à la rencontre d'un avenir sans espérance. Devant la volonté de Dieu, ces idées noires se dépouillaient de leur amertume comme la cire fond devant le feu. A mesure que mon intelligence se développait, je compris que le vrai moyen de rendre ma position meilleure, c'était de vaincre ma grande sensibilité, mon extrême délicatesse, et de me familiariser avec le malheur d'autrui sous quelque forme qu'il m'apparût.

X.

L'hôpital général de Nîmes est très vaste, bien distribué. Les différents âges de la vie s'y rencontrent tous à la fois. Il y a de la place pour toutes les misères qui désolent la pauvre humanité. L'indigence, la folie et la plaie incurable en occupent la plus grande partie. Le zèle vraiment héroïque de quelques religieuses suffit pour y maintenir la propreté, l'ordre et la paix. On ne m'a pas dit ces choses-là, oh, non! j'en ai été le témoin oculaire pen-

dant huit longues années que j'ai habité cet asile du malheur et dans lequel, peut-être, j'irai rendre le dernier soupir, si telle est la volonté de Dieu, volonté à laquelle j'appris de bonne heure à me soumettre.

XI.

Je parvins aisément à me faire ouvrir la porte des nombreuses infortunes que cet hospice abrite depuis des siècles! Un jour, c'était du linge très-propre que je portais à la salle des hommes, et tout en plaignant ces malheureux qui, pendant cinquante à soixante ans de travail et de privations, n'avaient pu s'économiser de quoi secourir leur vieillesse; j'admirais en voyant la sœur Thaïs prendre un soin tout particulier de ces pauvres vieillards, j'admirais la bonté, la prévoyance du père céleste qui veille continuellement sur toutes ses créatures. Une autre fois, enlevant des mains de la sœur Angèle une tisane rafraîchissante, je me dirigeais vers l'infirmerie des femmes, et la donnant à la malade qui m'avait été désignée, je bénissais Dieu de n'entendre jamais prononcer un mot de plainte pour des souffrances auxquelles la mort seule devait mettre un terme.

J'allais dans tous les coins et recoins de l'hospice. Je n'avais peur de rien, pas même des folles que je visitais souvent. Je les connaissais toutes particulièrement; je savais le nom de chacune et m'étais rendue si familière avec elles, que pour leur faire plaisir, je prenais quelquefois part à leur jeux bi-

zarres ; aussi, quand leur folie en était à son dernier période, je pouvais les approcher, leur toucher la main sans craindre qu'elles me fissent le moindre mal. On eût dit qu'elles étaient sensibles à la pitié que j'éprouvais devant leur triste sort, qu'elles paraissaient comprendre par moments.

La sœur Marie De Tron avait le rare talent de dompter les mille caprices de ces êtres privés de raison, qui l'aimaient, cependant, parce qu'elles avait les entourer des soins les plus tendres et les plus assidus.

La sœur Marie De Tron avait l'abord sévère, mais un moment d'étude suffisait pour la comprendre. La bonté, la générosité, se reflétaient dans son regard à la fois vif, pénétrant et doux. C'était le vrai type de la sœur hospitalière, toujours prête à se sacrifier pour le prochain qui devient pour elle un second Dieu.

La sœur Marie avait encore une bien noble charge, celle de ces innocentes créatures qui sont abandonnées en naissant, par ceux-là même qui leur ont donné le jour. Au premier son de la cloche, qui lui annonçait qu'un de ces petits êtres tourmenté par la faim et le froid, se débattait dans le tour ; le portier s'empressait tout de suite de le porter à la sœur Marie, qui tendait les bras pour le recevoir, le presser sur son cœur, le réchauffer de son souffle, lui donner le premier baiser, le seul peut-être qu'il dût recevoir en sa vie. O charité ! qui dira ton pouvoir sur une âme éprise de toi !

Mon estime pour la sœur Marie allait jusqu'à la vénération. Il me semble voir encore l'espèce de

salon où elle passait toute la journée et souvent une grande partie de la nuit. Deux gravures, le Bon Pasteur et le Christ mourant, une longue table, deux armoires et quelques chaises, composaient l'ameublement de cette vaste pièce où j'ai rêvé tant de fois. Là, mon regard triste et mélancolique aimait à se reposer sur des étagères qui pliaient sous le poids de mille objets dont je savais par cœur la destination. C'était du pain pour les folles qui venaient en demander à chaque instant à la sœur Marie, qui n'avait pas le courage de leur en refuser, bien qu'elle leur en donnât suffisamment à chaque repas. C'était de petits ragoûts, de petites fritures pour les plus délicates, des poires, des pommes cuites pour les malades et les convalescentes. Les deux armoires étaient pleines de gros paquets de sangles, de pièces de toile, de cadis, de cotonnade, de mousseline pour le trousseau des petits enfants qu'on envoyait aux Cévennes lorsqu'il y en avait un certain nombre à l'entrepôt, où deux bonnes femmes, Thérèse et Madeleine, en prenaient le plus grand soin. En présence de ces objets, mes yeux avaient beau se remplir de larmes, je ne me lassais pas de les contempler avec un intérêt toujours croissant. Aussi, la sœur Marie qui me comprenait, acceptait de bon cœur mes offres de service et je pouvais, en toute liberté, faire le tour de ses petits états qu'elle savait si bien gouverner et dont elle était la souveraine bien-aimée.

XII.

L'entrepôt ou l'habitation de Thérèse et de Madeleine, n'était pas éloigné du salon de la sœur Marie. En y entrant, mes regards se reposaient avec amour sur la sentence suivante: « Mon père et ma « mère m'ont abandonné, mais le Seigneur a pris « soin de moi ! » Ces paroles si frappantes de vérité, m'impressionnaient, m'attendrissaient ! et tout en les répétant, je me dirigeais vers sept à huit berceaux presque tous occupés, et les découvrant tour à tour, je regardais dormir ces pauvres petits orphelins que la divine Providence venait d'abriter sous ses ailes. Puis, assise à côté de Thérèse avec laquelle le temps et l'habitude m'avaient rendue familière, et qui soignait ces pauvres enfants bien plus par vocation que pour les six francs qu'on lui donnait tous les mois, après l'avoir interrogée du regard: — Si je puis vous être utile à quelque chose, lui disais-je, n'épargnez ni mes bras ni mes jambes, entendez-vous, bonne Thérèse? Je sens si vivement tout ce que vous faites pour mes petits frères et mes petites sœurs d'infortune que je ne sais ce que je ferais pour vous en témoigner ma reconnaissance ! — Pauvre enfant, me répondait-elle, avec un sourire plein de pitié pour mon malheur et ma faible santé ! Ce serait pécher, que de mettre ta bonne volonté à contribution; mais ce ne sera pas Thérèse Vian qui exercera cette cruauté envers toi.

XIII.

Bien que l'entrepôt fût mon endroit favori et que Thérèse eût beaucoup de plaisir à m'y voir, je n'y allais jamais qu'avec appréhension, craignant toujours d'y rencontrer la messagère, pour laquelle j'avais une antipathie qu'il m'était impossible de surmonter. La messagère était une femme d'environ cinquante ans. Sa taille était au-dessus de la moyenne. Un teint basané, des traits fort prononcés, un regard sombre et lent, une voix mâle donnaient à sa physionomie quelque chose de repoussant. Je crois cependant qu'il y avait chez elle moins de méchanceté que de froideur et d'indifférence. Cette femme que j'ai vue si souvent et dont je ne puis me rappeler le nom, était chargée par l'administration de l'hospice, du transport des enfants trouvés, dans les Cévennes, où les nourrices étaient plus nombreuses et moins chères que partout ailleurs. Le départ de ces pauvres enfants me causait un tel chagrin que je ne pouvais pas même en supporter l'idée. Mères tendres! vous qui veillez avec tant de sollicitude près du berceau de votre premier-né, craignant que le moindre choc ou le bourdonnement du plus petit insecte n'interrompent son léger sommeil, vous qui attendez son réveil avec impatience pour le voir sourire et tressaillir sous vos douces caresses, transportez-vous en esprit sur la route pierreuse qui conduit aux Cévennes, et contemplez sans larmes, si vous le pouvez, le touchant spectacle qui va s'offrir à vos

yeux. Voyez- vous cette femme qui tient un bâton noueux à la main, pour faire marcher à son gré une jument dont les flancs sont meurtris par deux paniers où sont couchés cinq à six enfants nouveaux nés? Dites, ne ressemblent-ils pas à de jeunes agneaux que l'on conduit à la boucherie? Ne croirait-on pas, à leur petit air raisonnable, qu'ils comprennent déjà que l'indifférence est aveugle et sourde, que, par conséquent, ils ne doivent pleurer et se plaindre que le moins possible? Cependant, la messagère à qui la sœur Marie et Thérèse ont recommandé ces pauvres petits, au nom de celui qui a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang pour eux comme pour le reste des hommes, la messagère, dis-je, présente de temps en temps à leurs lèvres altérées par la soif et la souffrance, une éponge trempée dans du lait froid et cahoté par les continuels soubresauts de la jument, qui semble braver les difficultés du chemin pour conduire à bon port sa précieuse charge.

XIV.

La messagère ne devait se rendre aux Cévennes qu'à petites journées. Il lui était expressément défendu de marcher la nuit, non par la crainte des malfaiteurs, car la rencontre de plusieurs groupes d'anges, couchés dans des paniers et dormant peut-être d'un profond sommeil, eût ému le cœur du plus grand scélérat, c'était uniquement pour qu'on leur fît prendre quelques heures de repos et qu'en même temps, on leur donnât les soins dont leur âge et leur

position ne pouvaient se passer. La messagère était connue de presque tous les habitants des Cévennes. Lorsqu'elle arrivait dans la première ville ou village de cette contrée, elle y trouvait par fois plus de nourrices qu'elle n'avait d'enfants à sa disposition, parce que le plus grand nombre de celles qui s'en chargeaient avaient calculé d'avance le profit qu'elles devaient retirer de ces enfants, qu'on leur laissait jusqu'à l'âge de douze à quartorze ans. Dès qu'elle avait fini le placement de ces petits anges, dont la plupart allaient avoir une chèvre ou une brebis pour nourrice, la messagère faisait le tour de la contrée, pour y prendre ceux de ces enfants qui étaient déjà grands et que l'hospice réclamait pour s'en servir et leur donner en même temps une éducation chrétienne.

XV.

Ainsi que je l'avais prévu, ma grande familiarité avec le malheur d'autrui diminua de beaucoup la pesanteur du mien; mais l'habitude de voir souffrir ne put rien sur mon extrême sensibilité.

En présence des infortunes que je n'ai fait qu'esquisser, j'avais toujours de nouvelles larmes à répandre; mais la résignation me venait promptement en aide et j'allais en remercier Dieu, à l'endroit même où ce bienfait m'avait été accordé pour la première fois; car je n'avais point oublié la petite croix de pierre, autour de laquelle chaque printemps faisait naître et grandir la mauve, le bouton d'or, la marguerite et mille autre fleurettes dont j'ignorais

le nom, mais devant lesquelles je m'extasiais des heures entières. Ce lieu, que j'appelais mon petit oratoire, avait quelque chose d'attrayant pour mon cœur toujours triste de son isolement. Chaque fois que j'y allais, je croyais entendre une voix douce et mystérieuse qui me disait d'espérer contre toute espérance !

XVI.

C'était le lendemain du troisième anniversaire de ma première communion, et tout en travaillant, je réfléchissais sur ces paroles que je venais d'entendre pour la millième fois et auxquelles, cependant, je ne me lassais pas de croire, lorsqu'un bruit confus attira mes regards vers la porte de l'atelier qui venait de s'ouvrir. C'était la messagère, accompagnée de deux jeunes filles qu'elle ramenait des Cevennes. Après les avoir présentées à la sœur Anne-Marie, qui les accueillit avec sa bonté accoutumée, la messagère quitta les jeunes filles sans même leur adresser un mot d'adieu.

Tout parlait en faveur de la plus grande. Elle était si bien de figure et de taille que l'idée me vint, tout de suite, qu'elle devait appartenir à quelque grande dame. Si le costume de montagnarde qui lui allait à ravir, faisait penser que la jeune fille avait rencontré des parents nourriciers qui devaient être à leur aise, les larmes qui ternissaient l'azur de ses grands yeux entourés de longs cils noirs, proclamaient bien haut l'amour qu'elle portait à ses parents, et le regret qu'elle éprouvait d'en être séparée.

— Parlez, mon enfant, lui dit la sœur Anne, comment vous appelle-t-on ? » Les pleurs étouffant sa voix, la pauvre petite eut toutes les peines du monde à répondre « *Marie Rose!* » Ce nom me fit tressaillir; je trouvais qu'il s'adaptait parfaitement avec la fraîcheur et la beauté de celle qui le portait, aussi, pendant que la jeune fille cherchait des yeux sa compagne de voyage qui, beaucoup moins timide et différente d'elle en tout, répondait sans embarras aux questions que lui faisait Gabrielle notre surveillante, je répétai vingt fois le nom de Rose dont je suivais tous les mouvements. Il me tardait de savoir à laquelle d'entre nous l'aimable jeune fille serait confiée pour la mettre au courant des usages de la maison, ainsi que cela se pratiquait ordinairement. Je n'osais rien dire, mais que de fois déjà, mon regard suppliant avait interrogé la sœur Anne qui, inspirée de Dieu, sans doute, me fit signe d'approcher. Mettant la main de Rose dans la mienne : — Voilà une compagne, me dit la sœur, vous plaît-elle ? A ces mots auxquels je ne pus répondre tant j'étais émue, la jeune fille jeta sur moi un de ces regards dont le meilleur peintre ne rendrait pas, je crois, la touchante expression. Les larmes que je répandis en serrant la petite main de Rose, lui donnèrent la réponse qu'elle paraissait vivement désirer. Son angélique sourire vint m'assurer à l'instant que j'étais comprise. J'en remerciais Dieu et le priais de bénir l'union de deux cœurs qui s'offraient l'un à

l'autre avec tant d'abandon, lorsque la cloche sonna le dîner.

XVII.

A table, Rose fut placée à mon côté. Je crus devoir prêcher d'exemple en mangeant un peu plus que d'habitude ; mais, à ma grande satisfaction, je vis qu'elle mangeait sans se faire prier la portion assez copieuse soit du potage, soit du légume qu'on nous servit ce jour-là. Après avoir vidé son écuelle d'étain (notre unique assiette), la croyant sans doute en argent tant elle luisait, Marie-Rose la tournait dans tous les sens, pour mieux la contempler. « Qu'elle est simple ! disais-je, en observant la jeune fille, que de candeur et de naïveté ! Combien je vais être heureuse en sa compagnie ! Mais si le jeu lui plaît, comme il est si naturel de l'aimer à notre âge, oh ! alors tout le bonheur que je me promets sera détruit ; car, habituée à courir, à folâtrer du matin au soir dans les champs avec ses brebis, ses chèvres et les compagnes de son enfance, la pauvre petite n'aura que trop de peine à se faire à la vie de recluses que l'on mène ici, sans la priver encore du seul plaisir qu'elle peut trouver à s'amuser pendant les courts moments de la récréation. Je veux donc la laisser libre de suivre son goût quel qu'il soit. »

XVIII.

Le *Tu autem Domine*, que l'on disait à la fin de chaque repas, vint me tirer de ma réflexion. En me

levant, je m'aperçus que Rose n'avait pas fini son pain. Pendant que je le lui faisais mettre dans la poche de son tablier, comme un essaim d'oiseaux qui prennent la volée, quatre-vingts jeunes filles désertèrent le réfectoire pour se rendre dans une cour, où chacune pouvait s'amuser comme bon lui semblait jusqu'à midi.

Souriant à Rose qui me parut satisfaite de se trouver seule avec moi :

— Nous sommes en récréation, lui dis-je, veux-tu que j'aille te conduire à la cour où s'amusent les jeunes filles? elles seront charmées de te voir prendre part à leurs jeux.

— Et vous, me répondit-elle, avec tristesse?

— Moi, oh ! ne t'en inquiètes nullement, je suis un peu souffrante et ne puis jouer pour aujourd'hui ; mais de grâce, ne me dis plus vous ! Ce langage n'est pas celui de l'amitié qui va nous unir pour toujours.

— Mais alors, reprit l'expansive jeune fille, pourquoi vouloir m'éloigner de celle avec qui je me trouve si bien? Et, me montrant du doigt le crucifix qui décorait les murs du réfectoire : si tu voulais, nous ferions, en présence du Bon Dieu, la promesse de nous aimer toujours comme deux sœurs?

— Ne le sommes-nous pas d'infortune? m'écriais-je avec délire !

Tandis que nos larmes se confondaient avec nos baisers, mon esprit voltigeait autour de la petite croix de pierre que j'avais hâte de lui montrer.

— Puisque tu ne veux absolument pas me quitter, lui dis-je alors, je vais te conduire en un lieu qui te plaira pour peu que tu aimes la solitude, et sur-le-champ, nous nous dirigeames vers l'étendage, où la douce chaleur de mai se faisait agréablement sentir et tout en lui faisant remarquer la vétusté de quelques arbres qui se trouvaient sur notre passage, nous arrivâmes à l'endroit de ma prédilection.

XIX.

« Tiens » dit Rose aussi émue que surprise, « voilà des fleurs pareilles à celles de nos montagnes! Les pauvrettes! croyant ne plus les revoir, je leur dis adieu avant de partir, et le bonheur veut que je les retrouve? Oh! que leur vue me fait du bien! »

Puis, se baissant pour mieux contempler les boutons d'or et les marguerites qu'une légère brise faisait entr'ouvrir :

— Reine, Reine, s'écria-t-elle, une découverte! viens voir! »

— Qu'est-ce? lui dis-je, en passant mon bras autour de sa taille déliée.

— Regarde cette petite croix de pierre! Dieu la protége visiblement, car les orties qui l'entourent pourraient bien faire repentir qui que ce soit de l'avoir touchée.

— Ces plantes! je les ai vues naître et suis familière avec elles comme avec l'objet qui cause ta surprise.

— Comment! Cette petite croix t'appartient?

— Elle est mon ouvrage.

— J'en suis doublement ravie ! Mais dis, pourquoi l'as-tu placée là plutôt qu'ailleurs?

— Pour marquer la place, où depuis trois ans je ne cesse de demander à Dieu une amie telle que toi, chère Rose, et ma persévérance vient enfin d'être couronnée.

Assises par terre, en face l'une de l'autre, nous nous interrogions du regard sur la réciprocité de notre joie, lorsque l'horloge sonna midi.

— La récréation est finie, dis-je à Rose, qui, étonnée de la rapidité du temps, me répondit avec une admirable simplicité. « Les heures sont donc plus courtes ici qu'aux Cévennes? » Laissant ma compagne dans cette douce erreur, je l'engageai à sacrifier le plaisir au devoir et nous reprîmes ensemble le chemin de l'atelier, où Gabrielle se plut à relever notre exactitude.

XX.

Heureuse d'apprendre le peu que je savais à ma douce compagne, je commençai par lui donner quelques petits carrés de toile (c'était nos mouchoirs de poche). Dès qu'elle en eût ourlé un, elle me demanda si j'en étais contente. Fière de mon apprentie, je me dirigeai tout de suite vers la sœur Anne et la priai de vouloir bien examiner le travail de la jeune fille.

Après l'avoir parcouru d'un œil satisfait,

— Je suis sûre, dit la religieuse, que Marie-Rose

est aussi sage qu'elle me paraît adroite et dégagée !

Vous dites vrai, ma sœur, Rose est un ange dont la seule présence fait tressaillir de joie celle à qui vous venez de la donner pour compagne !

— Et pour amie ! ajouta la sœur, en frappant deux coups de dez sur sa table à ouvrage.

Au signe appellatif qui s'adressait à elle, Rose s'approcha sans trop d'embarras. — Eh bien ! dit la sœur, en relevant la tête de la jeune fille : « Voyons, y a-t-il encore des larmes dans ces yeux ? » — Oh ! non, ma sœur, je suis entièrement consolée, grâce à vos bontés et à celles de..... Sa voix demeura suspendue, un clignement d'yeux venait de lui faire comprendre que je ne voulais pas qu'il fût question de moi. Feignant de ne s'apercevoir de rien : — Quel âge avez-vous, continua la sœur Anne ?—Mes treize ans vont bientôt finir. — Vous savez, je n'en doute pas, vos prières du matin et du soir ? — Chez mes parents, nous les faisions en commun et chacun à notre tour. — Excellente habitude ! et votre catéchisme ? — J'ai fait ma première communion l'année dernière. — Très-bien, cela me fait supposer qu'il y a chez vous de l'instruction et que vous avez eu le bonheur de rencontrer des parents nourriciers qui ne vous ont pas négligée, car il arrive rarement qu'on nous renvoie des enfants qui aient fait leur première communion ; il me faudrait cependant un certificat à ce sujet. — Ce doit être çà, dit Rose, paraissant évoquer un souvenir : Après avoir soupé chez nous, la veille de mon départ, M. le Curé me remit un

petit billet, me recommandant bien de ne pas le perdre, que je serais obligée de le montrer aux religieuses de l'hospice. Dans la crainte qu'il ne vint à s'égarer pendant le voyage, ma mère voulut le coudre contre la doublure de mon corset. » Puis se tournant vers moi : « Veux-tu m'aider à le trouver, chère Reine? — Bien volontiers, lui répondis-je, et dans moins de cinq minutes, la sœur Anne put lire ce qui suit :

Je soussigné, certifie et déclare, que, Marie-Rose, fille de l'hospice de Nîmes, a fait sa première communion dans notre église paroissiale de Genollhac, le trois mai mil huit cent.... ; de plus, que la susdite jeune fille a toujours été un modèle de.....

Lorsqu'elle eut achevé de lire à voix basse l'éloge de ma compagne : — On voit bien, lui dit la sœur Anne, que vous êtes la petite gâtée du Bon Dieu, mais vous n'abuserez pas de ses dons, ou je me tromperais fort. Et nous souriant : Maintenant, vous allez aider Rose à faire le lit qui touche le vôtre, me dit-elle, après quoi, vous aurez carte blanche jusqu'à ce soir.

XXI.

Les dernières paroles de la sœur, nous firent tressaillir, mais notre joie ne fut pas de longue durée. Comme nous traversions la galerie qui conduisait au dortoir, nous entendîmes des pleurs. Voyant ma compagne se pencher vers la porte de la classe, d'où venait le bruit : — Faisons notre chemin, lui dis-je, car on pourrait nous faire répentir de notre curiosité.

Je parlais encore, lorsqu'ouvrant avec promptitude :

— Petites sottes, nous dit la sœur S. P., « je vais vous apprendre à écouter aux portes ! »

Le regard sévère de cette religieuse fit trembler Rose, mais ni sa frayeur, ni son titre d'arrivante ne purent la garantir des coups dont j'eus aussi ma bonne part. Bien que la plainte ne sortit pas de ma bouche en présence de la sœur S. P., je m'en voulais de n'oser répéter tout haut les épithètes dont on ne lui faisait pas faute et qui, selon nous, avaient beaucoup de rapport avec le physique de cette sœur que nous n'aimions pas du tout, parce qu'elle avait toujours la main levée pour frapper. Je dois néanmoins, sous peine d'être injuste, faire connaître ce qui peut atténuer les torts de cette religieuse que je trouvais parfois plus digne de pitié que de blâme.

La sœur S. P. avait un air très-distingué. Elle était très-instruite, mais il lui manquait l'esprit de discernement en ce qui regarde les caractères ; talent rare et qui demande une étude sérieuse, approfondie, une étude à laquelle l'extrême vivacité de la sœur S. P. ne lui permettait pas de se livrer ; et je crois très fort, que cette impatience dont elle n'était pas maîtresse, venait de son état nerveux et continuellement souffrant. Quoiqu'il en soit, l'emploi de la classe était un vrai martyre pour cette religieuse. Il lui était absolument impossible de faire la part de ces pauvres petites filles qui venaient de passer leurs plus belles années au sein des montagnes, dans

l'ignorance la plus complète du bien et du mal ; car le plus grand nombre, en arivant à l'hospice, ne savait pas même faire le signe de la croix ! N'importe ; la sœur S. P. n'abordait pas ces considérations. Que vous fussiez intelligente ou bornée, il fallait apprendre, et vite, ou gare les coups, dont les moindres étaient pareils à ceux que nous venions de recevoir. Aussi, la sœur S. P. ne nous laissa continuer notre chemin qu'après nous avoir bien promis de doubler la dose si elle nous surprenait encore à écouter.

XXII.

Tourmentée par le regret de l'imprudence qu'elle venait de commettre :

— Je sens, dit Rose, en m'aidant à déplier les draps bien blancs que nous allions mettre à son lit ; « Je sens que je ne pourrai dormir cette nuit. »

— Pourquoi ? chère Rose !

— Pourquoi ? as-tu donc si vite oublié mes torts envers.....

— N'achève pas, et surtout point de larmes ! Seulement, comme c'est la bonté de ton cœur qui est cause de ce qui vient d'arriver, je t'engage à t'en méfier. »

— « Et le tien, ne se trompe-t-il pas en me prodiguant une affection que je mérite si peu ! Cependant, lorsque je serai battue et que je pleurerai comme cette petite fille que j'ai vue par le trou de la serrure et à qui la religieuse, qui m'a fait si peur, a donné

un gros soufflet parce qu'elle ne savait pas sa leçon, si je ne t'avais pour me consoler, m'encourager, oh, alors !

— « Que ferais-tu? »

— Ce que je ferais? je retournerais aux Cévennes, où je serais reçue à bras ouverts par mes bons parents nourriciers ; car au moment de nous séparer, ma mère me dit ceci: « Rose , tu ne m'appartiens malheureusement pas ; je ne puis donc m'opposer à ce que tu t'en ailles; mais ne te chagrine pas, dès que nous aurons fait la récolte, j'irai te voir à l'hospice, et pour peu que tu ne sois pas contente, je ferai les démarches nécessaires pour pouvoir te ramener ici, et ce sera pour toujours, entends-tu? »

— « Oui, dit alors mon père, en s'essuyant les yeux, oui, si Rose ne se trouve pas bien à l'hospice, elle retournera ici, quand je devrais, pour cela, remuer ciel et terre. » Je ne puis t'expliquer le sens de ces mots ; mais lorsque mon frère aîné tira au sort et que nous pleurions tous de voir qu'il avait rencontré un mauvais numéro, mon père dit les mêmes paroles, et bien qu'il n'eût aucune réclamation à faire, Julou ne partit pas pour l'armée.

— Tes parents, chère Rose, n'auraient pas besoin de remuer ciel et terre pour te garder auprès d'eux où, sans nul doute, tu serais mieux qu'ici; mais je t'aimerai tant, que lorsque ta mère viendra, tu n'auras pas le courage de me quitter.

— M'aimer davantage? eh ! le pourras-tu, dit-elle, en me sautant au cou?

Ah! que j'étais heureuse en ce moment!

Loin de répondre à ma compagne, je l'engageai à me donner le bras pour lui faire visiter la maison. Chemin faisant: « Sais-tu lire? » lui demandais-je.

— Très peu, et voilà ce qui me fait craindre d'être souvent battue. Et toi? ne l'es-tu jamais pour cette raison?

— Il y a deux ans que je ne vais plus en classe.

— Tu sais donc bien lire et bien écrire?

— Je ne sais pas même tenir la plume. La sœur S. P. dit toujours que les enfants comme nous doivent se contenter de savoir lire passablement. Mais dis, as-tu bonne mémoire?

— Je comprends assez; mais j'ai de la peine à retenir.

— Allons prier Dieu de bénir mon zèle et ta bonne volonté, lui dis-je, en ouvrant la petite porte de l'église.

XXIII.

L'aspect recueilli de cette chapelle, son architecture, ses deux rangs de colonnes, sa curieuse mosaïque, qui avaient toujours frappé mes regards d'enfant, ne tardèrent pas à captiver l'attention de Rose, qui me demanda si dans Nîmes il y avait une église plus belle et mieux parée que celle-là.

Nous allâmes ensuite à l'entrepôt où la nuit vint nous surprendre à causer avec Thérèse qui embrassait Rose à chaque instant et ne se se lassait pas de me féliciter de mon bonheur qu'elle semblait comprendre mieux que personne.

XXIV.

Dès que j'eus rempli mon premier devoir envers ma compagne (celui de la mettre au courant des usages de la maison), je lui expliquai en peu de mots la manière dont j'employais les heures de la récréation pendant toute l'année.

— Néanmoins, lui dis-je, s'il y a quelque chose qui ne t'aille pas, fais-le moi connaître et je le supprimerai tout de suite.

— Au contraire, si tu voulais, nous y ajouterions quelque chose encore.

— Dis vite, chère amie, et nous commencerons par ce qui peut te faire plaisir.

— Eh bien! ce serait de prendre quelques minutes sur la récréation du matin ou sur celle du soir, pour me faire dire ma leçon.

— Tu ne m'aurais certainement pas devancée là dessus, si Fabrette avait pu faire ma commission; car dès le jour de ton arrivée, je la priai de m'acheter un livre pareil à celui dans lequel la sœur S. P. te fait lire. Mais à propos! Es-tu assez heureuse pour n'avoir pas encore été frappée à ce sujet? Tu ne dis rien! Ce que j'avais si fort redouté pour toi, est donc arrivé? Oh! cette sœur! cette sœur! Que de chagrin elle me prépare!

— C'est pour cela que je ne voulais t'en rien dire, je n'ai d'ailleurs reçu encore que quelques petits coups de signal sur les doigts.

— Et tu n'as pas pleuré?

— J'en avais grande envie; mais je crains tant la sœur S. P. que je n'ose pas même respirer devant elle.

La méchante! vas, je t'assure que je vais joliment lui faire la mine, ce qui la contrarie beaucoup et comme (j'en suis certaine) elle m'en demandera le motif, il faut, vois-tu, que je lui dise tout ce que j'ai sur le cœur.

— Tu ne voudrais pas commettre une imprudence qui ne pourrait que nous être nuisible à toutes deux, et m'attirer de nouveaux coups. Mais, écoutons! Il me semble qu'on t'appelle.

C'était Fabrette qui m'apportait le livre si ardemment désiré.

— Il ne coûte que çà? dit Rose, en me voyant mettre deux liards dans la main de la commissionnaire.

— Le livre était payé d'avance, dis-je à ma compagne, en le lui offrant; mais comme Fabrette n'est pas gagée et qu'elle use beaucoups de souliers pour aller en ville, nous nous faisons un plaisir de lui donner deux liards par commission.

Tout entière au petit livre qu'elle venait d'ouvrir avec précipitation, Rose était loin d'écouter ce que je lui disais.

— Syl-la-bai-re! C'est cela même, balbutiait-elle tout bas; puis, me regardant avec un sourire plein de larmes :

— Reine, me dit-elle, tes bontés me rendent confuse. Comment pourrais-je les reconnaître?

— En ne me rappelant jamais le peu que je fais pour toi. Ne sais-tu donc pas que mon bonheur dépend du tien, et que si je puis t'épargner un seu lcoup, une seule larme, ma récompense ira au-delà de tout ce que tu pourrais imaginer pour me faire plaisir?

A dater de ce jour, je consacrai toute la récréation du matin à lui faire dire sa leçon; mais ni mon zèle, ni sa bonne volonté, ne purent l'empêcher d'être souvent battue. C'était surtout lorsque la sœur S. P. la faisait changer de livre, que je voyais revenir ma compagne avec la marque d'un rude soufflet sur la joue, ou celle d'un coup de signal sur la main. J'en étais si navrée, que toute en larme et sans égard pour l'heure du travail, je priais Gabrielle de me laisser sortir un moment et j'allais sur-le-champ mettre à contribution l'obligeance de Fabrette pour avoir le nouveau livre.

XXV.

Malgré l'ennui que cette malheureuse leçon nous causait à l'une et à l'autre. ma compagne ne laissait pas de grandir ni de se bien porter. L'innocence de son âme, la paix de son cœur et sa beauté toujours croissante, m'inspirèrent les vers que voici. Je prie le public de vouloir bien me pardonner d'oser les lui montrer avec leurs fautes de tout genre, tels enfin, que je les fis alors pour cette amie de mon cœur.

A MARIE-ROSE.

Tes longs cheveux sous ta coiffe d'indienne,
Sont prisonniers, dis-je souvent!

Mais qu'un peu de liberté vienne
Et je pourrai les voir jouer avec le vent.

J'aime dans toi, avec ton innocence,
Cet air gai qui te va si bien
Aux jours de ton adolescence!
Il n'y a pas de visage aussi beau que le tien.

Que j'aime à voir ton allure modeste
Et ton sourire délicieux!
Oh! oui; de la voute céleste
Le bleu est moins joli que celui de tes yeux.

Ta bouche! oh! qu'elle est mignonette!
Et tes petites dents d'émail!
On dirait de blanches perlettes
Que l'on vient d'enchasser dans un riche corail.

Dans les deux trous qu'elle a fait sur tes joues
Et que je me plais tant à voir,
Lorsque tu ris, la grâce joue
Sans discontinuer du matin jusqu'au soir.

Du lys qui croît au sein de la prairie,
Tu as l'éclat et la blancheur!
Nul peintre ici bas, je parie,
Nul peintre ne saurait bien rendre ta fraîcheur.

Parmi les fleurs, crois-tu que celle
Dont tu portes le joli nom,
Soit si gracieuse, si belle
Que toi, charmante Rose? Oh! non, mille fois non!

Ces couplets me faisaient passer de si doux moments! Je leur avais fabriqué un air et les chantais souvent en présence de ma compagne, pendant la récréation, mais toujours à demi-voix et sans la nommer, de peur de la contrarier. La première fois

qu'elle me demanda ce que je chantais : — « Oh ! rien, lui dis-je, c'est une chansonnette que je sais depuis longtemps et le seul motif qui me la fait aimer, c'est qu'elle semble avoir été composée exprès pour toi. »

Le sourire plein de modestie qui accueillit ces paroles, me fit penser que Rose n'était ni orgueilleuse ni fâchée du petit compliment que je venais de lui adresser. L'amitié que je lui portais était d'ailleurs aussi respectueuse que tendre. Je la trouvais si remplie de bonnes qualités que je ne me lassais pas de l'admirer.

XXVI.

« Oui, me disais-je, un jour, en la regardant travailler avec attention, oui, Rose est la perle des petites filles de l'hospice ! Comme elle est douce ! comme elle est patiente ! Voila près de dix-huit mois qu'elle est ici, et loin de s'ennuyer comme elle en aurait le sujet, un doux sourire erre continuellement sur ses lèvres ! Ses parents nourriciers lui avaient promis de venir la voir, et bien qu'ils n'aient pas tenu leur promesse, non-seulement ma compagne ne s'en plaint point, mais elle n'en parle presque jamais. D'où vient cela ? Rose n'est cependant ni ingrate, nt indifférente. »

Je continuais de froncer un jupon de cadis dont l'épaisseur me blessait les doigts, et me perdais en conjectures sur la conduite de ma compagne, quand tout à coup je l'entendis s'écrier : ma mère ! ma mère!

Ne sachant plus ce qui lui arrivait, je tendis vers elle mes deux bras toujours prêts à la défendre; mais sa chaise était déjà vide, car Rose n'avait fait qu'un pas de sa place à la porte de l'atelier, que le bruit d'une cinquantaine de dévidoirs m'avait empêché d'entendre ouvrier.

XXVII.

— Ma belle Rose! — ma bonne mère! telles furent les paroles, les seules qui s'échappèrent de la bouche de Rose et de celle de sa mère pendant leur long embrassement.

En faisant cesser tout bruit dans l'atelier, cette scène attendrissante attira tous les regards sur ce groupe intéressant. Je commençais à craindre pour la timidité de ma compagne, lorsqu'à ma grande satisfaction, la sœur Anne frappa des mains et l'ordre fut rétabli comme par enchantement. Puis s'approchant d'une femme jeune encore et d'une agréable physionomie :

— Si je ne me trompe, lui dit la sœur, vous êtes la mère-nourrice de Rose?

— Oui, madame; mais nous l'aimons tant, mon mari et moi, que nous n'avons jamais établi la moindre différence entre elle et nos propres enfants.

— Je le crois, pauvre femme! S'il n'en était ainsi, vous ne seriez pas venue de si loin pour la voir; mais venez dans mon cabinet où vous pourrez lui parler à votre aise.

Bien que ce cabinet ne fût qu'à deux pas de moi

et qu'on y parlât très-fort, je n'entendis absolument rien. L'idée qu'une séparation entre ma compagne et moi pouvait avoir lieu, me bouleversait, lorsque la sœur Anne vint me dire que la mère de Rose désirait me connaître.

Venant à ma rencontre :—Permettez-moi de vous embrasser, me dit la jeune femme : surtout laissez-moi vous remercier de vos bontés envers ma fille.

— Vous êtes dans l'erreur, interrompis-je. L'amitié que Rose me porte, la fait tomber dans l'exagération, voilà tout ; car je n'ai presque rien fait pour elle. Mais dites : comment la trouvez-vous depuis qu'elle a quitté vos montagnes ?

— Bien changée, mais à son avantage. Si son père et ses frères la revoyaient si grande, si fraîche, si belle, comme ils seraient contents !

— Pauvre père ! me dit Rose, tu ne sais pas, il a été longtemps malade et voilà pourquoi ma mère n'a pu venir plus tôt.

— Tant pis ! lui dis-je, mais va-t-il bien maintenant ?

— Ma mère me l'assure, et se tournant vers elle en souriant. « N'est-ce pas, mère ? »

— Oui, ma Rose, oui, grâce à Dieu, ton père va bien à présent ; mais quand il va me voir arriver sans toi, il va être bien triste ainsi que tes frères qui parlent sans cesse de ton retour ! J'espère néanmoins qu'il se consoleront en apprenant que tu es heureuse et bien portante ; car il n'y a que ça, vois-

tu, qui puisse nous dédommager de la peine que nous éprouvons de ne plus t'avoir auprès de nous.

Il y avait des larmes dans la voix de cette brave femme, il y en avait dans les yeux de ma compagne et les miennes étaient prêtes à couler. Aussi, surmontant mon appréhension de la voir partir.

— Je ne conprends pas, dis-je à Rose, ce qui peut t'empêcher de suivre ta mère et de porter la joie au sein d'une famille qui te chérit? Il me semble qu'à ta place, je ne balancerais pas un seul instant.

— Et moi, je ne comprends pas que tu puisses me parler ainsi, car je te connais assez pour savoir qu'à ma place, tu ne pourrais te résoudre à m'abandonner! Mes parents, d'ailleurs, sont quatre pour se consoler dans leurs peines, tandis que nous.....

XXVIII.

— Il paraît, nous dit la sœur Anne, dont la présence subite venait d'interrompre ma compagne: il paraît que la joie vous empêche d'entendre, car la cloche vient d'appeler tout le monde au réfectoire; mais vous n'y perdrez rien.

Posant alors un plat de viande, une salade et quelques noix sur un table: — Vous allez souper, reprit la sœur, et puis, vous irez conduire la mère de Rose à l'Entrepôt, où Thérèse et Madeleine lui préparent un bon lit; car la pauvre femme doit avoir grandement besoin de se reposer.

Confuse de tant de bonté, la mère de Rose se leva pour remercier la sœur Anne; mais celle-ci avait

disparu. Faisant quelques pas du côté de la table: « Je ne comptais ni souper, ni coucher ici, dit la jeune femme: cependant l'hospitalité m'est offerte de si bon cœur que je ne puis la refuser. Approchez donc mes enfants, et ne laissons pas refroidir ce ragoût qui sent bien bon, je vous assure.

— Mère, dit Rose! C'est en votre honneur qu'on nous régale ce soir, vu que d'habitude nous n'avons qu'un seul plat, mais notre pain est si savoureux, qu'au besoin il peut très-bien se passer d'accompagnement. »

Pendant ce petit repas de famille où la joie et la gaîté présidèrent, je ne cessai d'être l'objet des attentions et des prévenances de la jeune femme. Lorsque nous fûmes au dessert:—Ces noix, dit-elle à Rose, me font penser à une chose dont j'oubliais de te parler. Au moment où j'allais partir de Genollhac:

— Catherine, me dit ton père, ça ne coûtera pas plus, tu devrais mettre dans un de nos plus grands sacs, un peu de toutes nos provisions de ménage, et si le malheur veut que tu ne puisses ramener Rose, elle aura du moins ce faible souvenir de notre amitié.

— Crois-tu, lui répondis-je, que ce ne soit pas déjà fait? Il se mit à sourire, le pauvre homme! et bien que tes frères eussent eu de la peine à fermer le sac, tant nous l'avions rempli, ton père aurait voulu qu'on eût délié le sac devant lui pour voir s'il n'y aurait pas eu moyen d'y faire entrer quelque chose de plus. Comme avant tout je voulais te voir, ma

Rose, j'ai laissé tout cela chez un homme qu'on m'a dit être le portier. Si tu voulais, nous irions l'en débarrasser ?

— Oui, dit Rose, d'une voix émue; et sur-le-champ, nous nous dirigeâmes toutes les trois vers la petite loge du portier.

XXIX.

S'adressant à la mère de Rose, avec un air d'importance que lui donnait son double titre de chantre et de portier :

— « Voici la maîtresse du sac, » lui dit Castan. « Voyons ! où faut-il qu'on vous le porte ? » « Et sans attendre la réponse: François, dit-il à un jeune homme qui se trouvait là, fais vite cette corvée. »

XXX.

Pendant que je mettais un peu d'ordre dans le cabinet de la sœur, la mère de Rose se hâtait de faire un choix de ce que le sac contenait de plus présentable. Me doutant pour qui c'était :

— Voici, lui dis-je, une corbeille vide, vous pourriez y placer ces objets, ils seraient mieux qu'à terre.

— Vous prévenez mon désir, dit la jeune femme ; et sur-le-champ, elle se mit en devoir de remplir la corbeille.

Elle avait à peine fini, lorsque voyant entrer la sœur Anne :

— Madame, lui dit la montagnarde avec une

grâce charmante : puis-je vous offrir cela ?

— Excellente femme ! je vous sais bon gré de votre générosité ; mais une religieuse ne peut rien recevoir sans permission, à moins que ce ne soit pour les pauvres ; en ce cas, nous avons pleine et entière liberté.

— Faites-en tel usage qu'il vous plaira, mais, je vous en prie, madame, ne refusez pas ma chétive offrande !

— Eh bien ! dit la sœur, en considérant les fruits de la corbeille, je l'accepte pour mes malades, d'autant plus qu'il y a là des choses qui pourront leur faire plaisir, surtout à l'une d'entre elles, dont le goût est bien difficile à contenter et qui s'en va tant qu'elle peut, la pauvre petite ! je vais vite lui porter ces deux pruneaux et cette poire fondante.

XXXVI.

Rose n'avait pas perdu son temps. Lorsque la sœur nous quitta, elle en était à faire la troisième portion de ce que sa nourrice lui avait apporté.

— Tout cela est pour donner, dis-je très bas à la jeune femme. Vous allez voir si je me trompe ?

M'adressant alors à ma compagne :

— Veux-tu parier que je devine pour qui sont les chataignes et les petits fromages que tu mets à part ?

— Voyons ?

— Pour Thérèse et pour Madeleine.

— Et ces pommes ? et ces noisettes ? me dit-elle en riant de bon cœur !

— Oh ! ça, il n'y a pas à s'y tromper, c'est pour les folles. Gertrude qui nous court après chaque fois que nous y allons, va-t-elle en faire des sauts de joie ? et Mion, qui passerait volontiers sa vie à lisser tes cheveux qui lui plaisent tant ? Et Véronique ? Tiens, je suis sûre que pour une pomme elle va faire danser ses vingt poupées à la fois ! Mais renvoyons ce plaisir à demain, il se fait tard ; et ta mère.....

— Je comprends, me dit Rose ; et regardant sa nourrice :

— Pauvre mère ! c'est moi qui vous ai occasionné cette lassitude que vous paraissez éprouver, n'est-ce pas ? Mais nous allons prier Dieu de vous envoyer un paisible sommeil pour réparer vos forces. A l'instant nous la conduisîmes à l'entrepôt, où Thérèse nous attendait avec impatience.

XXXVII.

Rose avait beau dissimuler le chagrin qu'elle éprouvait de se séparer de sa mère ; au moment de son départ qui eut lieu le lendemain, elle versa d'abondantes larmes. Il me semble entendre encore les dernières paroles que sa nourrice lui adressa sur le point de la quitter. Après nous avoir serrées tour-à-tour dans ses bras :

— Adieu, ma Rose ! lui dit-elle, adieu ! quand te reverrais-je ? Peut-être jamais !

Pour adoucir un peu sa douleur qui me brisait l'âme et dont j'étais la cause involontaire :

— Vous la verrez plus tôt que vous ne pensez, lui dis-je.

— Comment cela? demandèrent-elles toutes les deux à la fois.

— Quand nous serons libres de nos actions et de l'argent que nous aurons gagné au service, qui nous empêchera, dis-je à Rose, d'aller faire une visite à ta bonne mère?

Ces paroles firent jaillir un rayon d'espoir dans le cœur de la mère et de la fille ; elles diminuèrent aussi notre chagrin réciproque.

XXXVIII.

A cette époque, Rose avait quinze ans. J'avais six mois de plus qu'elle.

Depuis quelque temps nous étions au rang des grandes dont les avantages, bien que faibles, ne laissaient pas de nous rendre la vie beaucoup plus agréable. Il nous était permis de faire des bas pour les gens du dehors et nous pouvions y travailler pendant la récréation du matin et de sept à neuf heures du soir, ce qui nous procurait quelques sous pour acheter mille petites choses dont nous avions besoin, sans toutefois oublier l'avenir; car nous avions chacune notre petite bourse que la sœur Anne se faisait un plaisir de nous garder.

Nous sortions aussi plus souvent que nos jeunes compagnes, vu qu'aucun travail n'était fait par des mains étrangères, pas même celui des champs ; car l'hôpital général de Nîmes avait des propriétés à quatre lieues loin, où nous allions vendanger, ramasser les olives et faire les sarments. Nous faisions

aussi les lessives quoique elles fussent très fortes; car les deux cuviers en pierre qui étaient à la buanderie, contenaient chacun de quatre à cinq cents draps de lit et autant de chemises. Pour peu qu'il fit beau temps, nous allions laver au moulin de M. R. ou à la campagne de M^me^ Aubanel, amie intime de notre digne supérieure, la mère Louise Pélagie, qui avait reçu du ciel le don de se faire aimer de tous ceux qui la connaissaient.

Ces différentes sortes de travaux égayaient beaucoup ma compagne. Une seule chose lui déplaisait, c'était de voir que partout où nous allions, les étrangers, en se la montrant du doigt les uns aux autres, disaient : « Regardez donc cette *charitonne*, comme elle est jolie! » Le plus souvent, Rose n'y faisait pas attention ; mais lorsqu'elle comprenait qu'on le répétait à dessein, faisant une petite moue qui la rendait plus intéressante encore : « Qu'ils sont bêtes, disait-elle, de s'arrêter à si peu de chose! » Ma compagne avait raison de penser ainsi; mais tout le monde n'était pas de son avis; car sa beauté faillit un jour nous coûter cher à toutes les deux, et voici comment.

XXXIX.

C'était vers la fin du printemps. Nous devions aller laver au moulin de M. R. et comme d'habitude en ces circonstances nous nous étions levées à minuit pour aider à charger la charrette. Me voyant souffrante et fatiguée d'avoir porté comme elle du linge

mouillé sur mes épaules pendant deux heures : « Je crains, me dit Rose, que tu ne puisses aller à pied jusqu'au moulin. Si tu veux, je prierai la sœur Dorothée de te faire un peu de place à côté d'elle sur la charrette.

— Je ferai comme je pourrai, mais je t'en prie en grâce ! ne dis rien ; et sur-le-champ, nous nous mîmes en devoir de joindre nos campagnes, qui, bien qu'il ne fit point encore jour, avaient pris la route du moulin que nous connaissions parfaitement.

XL.

Nous quittions le boulevard Saint-Antoine pour prendre la rue Charretterie, lorsque nous entendîmes le chuchottement de plusieurs voix et des pas d'hommes qui semblaient se diriger vers nous. « J'ai peur ! dit Rose, en se serrant contre moi. Non moins effrayée qu'elle : « rassure-toi, lui dis-je, Dieu nous garde. Ne vois-tu pas quelque chose comme une clarté, au bout de la rue? Marchons vite, mais sans courir ni tourner la tête, car cela pourrait nous être nuisible. » Nous arrivâmes presque hors d'haleine, à l'endroit que je lui avais fait remarquer. C'était une vieille écurie dont la porte entr'ouverte laissait voir une lanterne dont la faible clarté se réflétait sur le mur de la maison en face. « Nous sommes perdues, me dit Rose, en entrant avec précipitation dans l'écurie ! Je les ai vus, ils ne sont qu'à vingt pas d'ici ! mon Dieu, mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir?

XLI.

Tremblantes alors comme deux feuilles d'arbre, nous allâmes nous cacher dans un coin de l'écurie. Sans faire attention que j'étais beaucoup moins forte et moins grande que Rose, je la fis mettre contre le mur et me plaçai devant elle, comme pour lui servir de rempart en cas de besoin. Dans cette attitude, nous cherchions à nous persuader que le danger que nous courions n'était qu'imaginaire, quand tout à coup nous vîmes entrer un jeune homme de dix-huit à vingt ans, qui, nous ayant sans doute aperçues de loin, se mit à crier, en retournant sur ses pas: « Frédéric! Simon! venez vite, elles sont ici. » Je recommandais à Rose de ne pas se laisser dominer par la peur et la timidité, lorsque nous nous vîmes entourer par trois jeunes étourdis à peu près du même âge.

— Tiens, dirent-ils avec étonnement, ce sont des *charitonnes!* Il n'y a qu'à voir leur coiffe d'indienne et le mouchoir de poche qui leur sert de fichu.

— Vous savez que je devrais être déjà rendu chez moi, dit un quatrième, qui se tenait sur la porte de l'écurie; venez donc ou je vous laisse.

Et s'approchant de nous: — Comment se fait-il que vous soyez dans la rue à l'heure qu'il est?

— Nous allons laver la lessive, lui dis-je en pleurant. « Pauvres enfants! reprit-il d'une voix émue. Puis s'adressant à celui que je reconnus pour être entré le premier: « Allons, Robert! laisse-les tranquilles. »

— Mais qu'as-tu? Je ne leur ai pas même adressé la parole. Voyer donc ce Lucien! Ne veut-il pas faire l'homme de bon sens? Il n'a d'yeux, néanmoins, que pour cette maigrinelle, qui semble prête à rendre l'âme. Regarde l'autre, comme elle est fraîche et jolie! On dirait un bouton de rose éclos ce matin. »

Plus qu'indifférente à ce compliment, ma compagne se cacha la figure avec son tablier de toile; mais sa beauté avait déjà captivé l'attention de Lucien, qui la regardait en silence pendant que ses amis se parlaient à voix basse.

En vain Lucien essaya-t-il de faire entendre raison à ses camarades, il prit le parti de les quitter. Ceux-ci trouvant plaisant d'effrayer deux jeunes filles sans défense, firent mine de s'emparer de Rose; mais les paroles que je leur adressai ainsi que mon air déterminé firent reculer nos agresseurs.

Les voyant rester dans l'inaction:

— Peut-on être si poltron? leur dit Robert. Et me prenant le bras, il m'attira si fort à lui, qu'en tombant je frappai de la bouche et du du nez contre la pointe du soulier de ce brutal. Plus effrayée du mal que je m'étais fait que du danger qui nous menaçait, Rose qui s'était cramponnée à ma ceinture et que j'entraînai dans ma chute, se mit à crier au secours de toute sa force.

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il arrive, dit un homme du fond de l'écurie. A la vue de cet homme qui s'approchait à grands pas; Robert désespéré,

furibond d'avoir manqué son coup, alla rejoindre ses camarades qui avaient pris la fuite.

XLII.

— Comment ! C'est vous autres ! dit le charretier qui nous avait vues passer mille fois devant son écurie lorsque nous allions laver au moulin. Pauvres enfants ! Quelque mauvais sujet vous aura sans doute fait peur ? — Oh ! oui, bien peur, lui dit Rose, mais avant tout, aidez-moi, je vous prie, à secourir ma compagne.

— Elle a du sang à la figure, dit ce brave homme. Et d'une voix forte, il appela sa femme qui, les larmes aux yeux, pendant que Rose lui racontait ce qui venait de se passer, me bassinait la figure avec du linge fin qu'elle trempait dans de l'eau vulnéraire. Après avoir poussé la bonté jusqu'à nous faire prendre une infusion de tilleul : « Où comptez-vous aller maintenant ? nous demanda cette femme charitable. — La charrette ne doit pas être encore partie, lui répondis-je ; nous allons retourner sur nos pas, car je me sens trop mal à l'aise pour aller au moulin. — Voilà qui est bien pensé ; mais vous ne retournerez pas seules. Nous allons, mon mari et moi, vous accompagner. Ce disant, elle m'offrit son bras et nous reprîmes le chemin de l'hospice.

XLIII.

— Que vous est-il arrivé ? nous demanda la sœur Dorothée, prête à monter sur la charrette. — Oh !

rien, ma sœur, lui répondis-je. Seulement nous courions un peu trop vite pour tâcher de rejoindre nos compagnes, lorsque je me suis laissée tomber devant l'écurie de ces braves gens qui m'ont porté secours sur-le-champ et nous ont conseillé de revenir. S'adressant à la femme du charretier : Je ne saurais trop vous remercier, lui dit la religieuse, des soins que vous avez prodigués à cette jeune fille ; car l'odeur de l'eau vulnéraire me dit assez que vous n'avez pas négligé les coups qu'elle s'est donné à la figure. Quant à moi, profitant du moment où la sœur me recommandait à Rose : « Nous ne pourrons jamais reconnaître le service que vous venez de nous rendre, dis-je à nos bienfaiteurs, mais nous allons prier Dieu pour que le bonheur établisse sa demeure sous votre toit. » Et nous nous séparâmes en essuyant nos larmes de part et d'autre.

XLIV

Brisée par les émotions plus encore que par la fatigue, je me mis au lit pour n'en sortir qu'un mois après. Dès le lendemain, je fus en proie à une fluxion de poitrine qui me mit en peu de jours à toute extrémité. Les paroles de Robert, sa brutalité, m'avaient fait tant d'impression que, dans mon délire, je croyais le voir, l'entendre, dans tous ceux qui m'approchaient. Je ne voulais rien accepter de personne, pas même de Rose qui priait et pleurait sans cesse à coté de mon lit, sans qu'on pût lui faire prendre un moment de repos. Les autres com-

pagnes de notre âge rivalisaient de zèle pour me rendre tous les petits services qui étaient en leur pouvoir ; mais rien n'égalait la tendre sollicitude de la sœur Anne. Je fus soignée par elle, comme un enfant chéri le serait par sa mère en pareille circonstance.

Quant à Rose, qui semblait épier l'instant de ma guérison, quelle ne fut pas sa joie, lorsque avec le travail, elle me vit reprendre nos anciennes habitudes, celle surtout de la faire lire pendant la récréation. Le changement qui s'était opéré sur ses traits en si peu de temps, m'avait tellement frappée qu'il m'était imposible de ne pas croire que la sœur S. P. n'y fût pour quelque chose, bien que Rose s'efforçât de me persuader le contraire. Questionnant un jour la jeunne fille qui disait sa leçon tout de suite après ma compagne, je la priai de me faire connaître l'exacte vérité là-dessus. « Ignores-tu, me répondit Victoire, qu'il n'est pas au pouvoir de la sœur S. P. de se modérer ? Non, Rose n'est pas mieux traitée par elle maintenant que par le passé ; car ce matin encore, j'ai vu ta compagne sortir de la classe, se diriger vers le dortoir en essuyant ses larmes et composant sa figure. » Touchée de la conduite de Rose qui, pour ne pas m'affliger, dévorait en silence ses larmes et sa douleur : « C'est un peu fort, dis-je avec dépit, mais cela finira, dût-il m'en coûter la vie ! »

XLV.

L'occasion de laisser éclater mon ressentiment

envers la sœur S. P. ne tarda pas à se présenter. Un dimanche, comme d'habitude, nous étions réunies au dortoir où cette religieuse se disposait à nous faire une instruction en forme de catéchisme. Contre son attente, Rose fut interrogée la première; mais je fis si bien qu'elle n'eut pas la honte de rester sur ses dents. Contrariée au dernier point de ce que j'avais soufflé une réponse à ma compagne, la sœur me fit mettre à genoux et m'y laissa jusqu'à la fin du catéchisme. Après, voyant qu'au lieu de suivre les jeunes filles à la cour du jeu, j'allais m'asseoir à côté de mon lit : « Eh bien ! me dit-elle, comment avez-vous trouvé le coussin sur lequel vous étiez à genoux? » Indignée de cette façon d'agir si peu charitable : « Moins dur que votre cœur ! murmurai-je tout bas; mais la sœur S. P. était loin d'être dure d'oreille. « Vraiment, reprit-elle, je ne comprends pas que vous soyez si nigaude que de vous faire punir pour cette bécasse de Rose qui n'a ni mémoire, ni intelligence. » « Est-ce sa faute, et dépend-il de qui que ce soit d'être intelligent ou borné? Ils se trompent joliment ceux qui se figurent que les coups peuvent donner à quelqu'un des facultés qu'il n'a pas et dont Dieu seul est maître de disposer. »

J'en eusse dit bien davantage; mais les coups de poing qui tombèrent sur moi comme la pluie, me firent comprendre que la vérité n'est pas toujours bien accueillie. Dès que la sœur se fut éloignée, mettant en jeu tous les ressorts de mon imagination : « Qu'ai-je fait, me demandais-je? Au lieu de remé-

dier au mal, ne l'ai-je point aigri? Qui sait si Rose ne sera pas victime de mon imprudence? Comment dissiper l'orage qui va fondre sur elle, peut-être même avant ce soir? A qui m'adresser? Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi!

XLVI.

Tout à coup, aussi rapide que l'éclair, une idée me traversa l'esprit.

C'est le ciel qui m'inspire, dis-je, allons trouver la mère Louise. Elle est si juste, si bonne, si compatissante! Qui sait? Peut-être que.....

Ces paroles me trouvèrent en face du salon où se tenait habituellement notre digne supérieure. Je ne l'abordai qu'en tremblant, parce que c'était la première fois, depuis que j'étais à l'hospice, que je m'adressais à elle en particulier. Me voyant toute en larmes à ses pieds: « Qu'est-ce qui vous arrive? me demanda-t-elle, et me serrant les mains avec une tendre affection: déposez toutes vos peines dans le cœur de votre mère! Non-seulement elle y prendra part, mais elle fera tout pour les adoucir, soyez en persuadée.

— Oui, ma mère, je vous dirai tout et vous me pardonnerez quoique bien coupable!

— Vous, coupable?

— Je viens de manquer à la sœur S. P.

— Je croyais que vous n'alliez plus en classe depuis longtemps.

— C'est vrai; mais j'ai voulu me venger de ce que

la sœur S. P. fait souffrir Rose, cet ange de bonté que la sœur Anne a bien voulu me donner pour compagne. Depuis trois ans qu'elle est ici, la sœur S. P. ne cesse de la frapper parce qu'elle fait des fautes en disant sa leçon. Elle sait pourtant bien lire; mais Rose m'a avoué plus d'une fois qu'en présence de la sœur S. P., elle ne sait plus où elle en est, ni ce qu'elle dit; et sans égard pour le trouble de ma compagne, qui n'a pas dû lui échapper, la sœur S. P. la frappe toujours. Cela me donne une telle aversion pour cette religieuse, que j'ai été heureuse de trouver l'occasion de le lui témoigner en...

— En la boudant, n'est-ce pas?

— Oh! plus que cela, je..... je lui ai dit qu'elle avait le cœur plus dur qu'une pierre!

— Comment! Vous avez pu dire des paroles si offensantes à la sœur S. P., qui est, il est vrai, très-vive, mais non méchante?

— Ce n'est pas tout, repris-je, en inclinant mon front rouge de honte.

— Qu'avez-vous donc pu lui dire de plus?

— Pendant que la sœur me donnait de gros soufflets, de gros coups de poing, l'idée de me révolter m'est venue je ne sais combien de fois, et.....

— Vous ne l'auriez pas fait, interrompit vivement la supérieure. Non, Reine, j'en suis sûre, vous ne voudriez pas me causer un tel chagrin dans mes vieux ans!

— Je me laisserais plutôt hâcher; mais répondant à la confiance que vous avez su m'inspirer, j'ai voulu

vous faire connaître toute la gravité de ma faute, dans l'espoir d'obtenir avec votre pardon et votre pitié, la permission de ne plus.....

— Je comprends, me dit-elle en riant : de ne plus rien avoir à démêler, ni vous, ni votre compagne, avec la sœur S. P., n'est-il pas vrai? Eh bien, soit! Mais sachez que je ne vous dispense pas de lui faire vos excuses de la conduite que vous avez tenue à son égard et qui peut influer sur son état nerveux, au point de la rendre malade pour plus d'un jour.

Voyant que j'avais de la peine à comprimer une forte émotion. Vous avez besoin de calme, de repos, me dit cette sainte religieuse. Allez-en puiser à la vraie source, qui est Dieu. Priez-le surtout de rendre votre tête aussi bonne que votre cœur.

J'ouvris en vain la bouche pour remercier la mère Louise, je ne pus que baiser sa main et l'arroser de mes larmes.

XLVII.

Dès que j'eus quitté notre mère, mon premier soin fut de réparer mes torts envers la sœur S. P. que l'on me dit être à sa chambre. Je la trouvai pâle, souffrante, la tête appuyée contre son lit. Ce fut elle qui me prévint : « Je vous ai frappée bien rudement, dit la sœur ; et, me tendant la main : Je vous en prie, Reine, veuillez ne plus me mettre dans le même cas. » Je le lui promis avec sincérité, vu que ni ma compagne, ni moi, ne devions plus rien avoir à faire avec elle.

Pressée de faire partager ma joie à Rose, j'allai tout de suite à sa recherche. Ne voyant porsonne dans la cour du jeu ni dans les différentes galeries, je pensai que c'était l'heure de vêpres et me rendis à l'église. Bien que je ne fusse pas à ma place habituelle, Rose m'eut vite aperçue. Ses regards inquiets interrogeaient sans cesse les miens. A mon tour, je lui souriais, pour qu'elle comprît que je lui préparais une agréable surprise; à force de me regarder, elle finit par me comprendre. Son visage peu à peu redevint calme. Je la vis se recueillir et prier avec ferveur le reste du temps que nous passâmes à l'église. Je ne tardai pas à l'imiter; mais à mesure que je priais, il se fit dans mes idées un changement qui m'étonna. Autant j'avais désiré d'apprendre à Rose ce qui venait de se passer entre la sœur S. P., la mère Louise et moi à son occasion, autant je me sentis portée à le lui cacher. A côté des sacrifices qu'elle avait fait pour moi, je trouvais le mien si petit que j'avais honte de le relever, et puis, ne faudrait-il pas lui dire : J'ai reçu une grêle de soufflets et de coups de poing? Que deviendraient alors ce calme, cette sérénité que j'ai eu tant de peine à lui inspirer? Non ! je ne veux pas me laisser vaincre en générosité par ma compagne. Dieu, sur qui je me repose de cette affaire, l'arrangera de manière à ce que tout aille bien.

XLVIII.

Après vêpres, elle ne se fit pas dire de me suivre à la cour du jeu, où nous allâmes nous asseoir

sur un banc de pierre adossé contre le tronc d'un vieil accacia, (c'était notre place favorite). Bien que Rose ne fût pas du nombre de ces amies qui vous font mille questions pour avoir la clef d'un secret, ma joie inaccoutumée la travaillait un peu. Tout en s'amusant à effeuiller les petites fleurs blanches de l'arbre qui nous prêtait son ombre, après m'avoir adressé de tendres reproches sur ce que je m'étais fait chercher si longtemps, elle me demanda pourquoi j'étais si contente. Je lui dis que ma joie venait de ce que je n'étais brouillée avec personne, pas même avec la sœur S. P. à qui j'avais demandé pardon de l'avoir fait fâcher, en soufflant contre sa défense, ajoutant que la sœur m'avait on ne peut mieux accueillie malgré sa souffrance visible. Naturellement bonne et compatissante, Rose ne cessait de me remercier de ma conduite envers sa maîtresse, de classe, lorsque, pour mettre fin aux éloges dont elle m'accablait, j'attirai son attention sur une foule de petits oiseaux qui semblaient se disputer les branches de l'arbre séculaire pour y gazouiller l'hymne du soir et nous inviter à bénir cette journée qui, en s'écoulant, nous laissait plus riches de paix et de bonheur!

XLIX.

Le lendemain, à peine arrivée à la classe, la sœur S. P. fit appeler Rose. Dans mon inquiétude extrême sur ce qui allait se passer, je me levais, je m'asseyais et me relevais encore: on eût dit que toutes les épines de l'univers étaient sur ma chaise, tant

je faisais de mouvements. Je fus, néanmoins, très-étonnée de voir revenir sitôt ma compagne qui, sans se montrer ni triste, ni joyeuse, reprit son ouvrage comme s'il ne s'agissait de rien. J'eus beau interroger ses yeux, dans lesquels je savais lire comme dans mon livre de messe; je n'y découvris qu'un peu plus de rêverie, pas davantage. Rose n'avait pu dire sa leçon dans l'espace de trois ou quatre minutes, voilà ce qui seul me portait à croire qu'il y avait quelque chose de nouveau; mais que, rigide observatrice de la règle du silence, elle ne me l'apprendrait qu'à la récréation.

La matinée ne m'avait jamais paru si longue. A chaque instant, je regardais les rayons du soleil, qui, à telle ou telle heure, glissaient sur tel ou tel objet, et dans mon impatience de ce que onze heures arrivaient si lentement, je fis signe à Gabrielle de me laisser sortir, et j'allai à la rencontre du pauvre boiteux qui était chargé de sonner presque tous les exercices. Le voyant venir du fond de la galerie : « Blache, m'écriai-je, vous vous faites bien attendre aujourd'hui! Voulez-vous que je sonne à votre place? » Tout aussi fier de son emploi qu'un président l'est du sien, Blache fit le sourd-muet, si bien qu'il ne sonna pas le dîner une seconde avant l'heure prescrite.

L.

Au sortir de table : — Voilà qui est singulier, pensais-je, en allant à l'étendage avec Rose. Il y a quelques minutes à peine, j'aurais donné tout au

monde pour avoir une explication avec elle et maintenant je suis muette!

Je cherchais à m'expliquer cette inconséquence, lorsque, s'échappant de mon bras, Rose alla cueillir un brin de réséda que nous avions semé autour du petit oratoire, me l'offrit, et, sans autre préambule, après m'avoir demandé si je n'avais pas trouvé sa leçon bien courte, elle m'apprit que la sœur S. P. lui avait dit avoir un grand nombre de jeunes filles à faire lire, et qu'elle le sachant passablement, elle pouvait, à l'avenir, se dispenser d'aller en classe. Je venais de gagner un fameux procès; aussi, faisant semblant d'admirer la beauté d'une petite fleur qui venait d'éclore dans notre jardin, je remerciai Dieu intérieurement de ce que tout s'était passé au gré de mes desirs.

LI.

N'ayant plus à nous occuper de cette leçon qui nous avait causé tant de chagrins, nous l'abandonnâmes sans peine pour suivre de plus doux penchants. Nos visites à la sœur Marie de Tron, furent dès lors plus fréquentes. Celles à Thérèse devinrent presque journalières; nous étions si heureuses lorsque nous pouvions lui être de quelque utilité! Mais aussi, Thérèse nous payait en amour. Elle ne nous avait jamais assez vues ni l'une ni l'autre. Bien que cette femme excellente eût pour moi une prédilection très-marquée, elle aimait Rose de tout son cœur; il y avait même dans cet amour qu'elle lui portait, je ne

sais quoi de touchant qui, plus d'une fois, m'avait donné à penser. Un jour que j'étais seule avec Thérèse qui emmaillottait l'un de ces pauvres enfants dont je m'efforçais d'apaiser les cris, par de petites agaceries et de tendres caresses : — Thérèse, lui dis-je, parlons un peu de Rose. Ne trouvez-vous pas qu'elle gagne chaque jour? Qui croirait qu'elle n'a que seize ans? — Seize ans, interrompit Thérèse, paraissant évoquer un souvenir! Oui, elle les a finis. Pauvre petite! Elle, si jolie, si vertueuse! avoir..., et secouant la tête, comme pour en chasser une idée pénible, Thérèse me pria de prendre l'enfant qu'elle tenait sur ses genoux, de le remettre dans son berceau et de lui en apporter un autre. Après avoir fait tout ce qu'elle voulut : « Thérèse, repris-je, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée! » « Peut-on parler ainsi? dit-elle, en me donnant un coup de son mouchoir de poche, dont elle venait de s'essuyer les yeux, « Méchante! Après Dieu, c'est toi que j'aime le plus. » — Mais alors, pourquoi faire la mystérieuse avec moi, au sujet de Rose? Car, enfin, les louanges que vous venez de lui adresser avec justice, mais avec tant de compassion, prouvent assez qu'il y a là-dessous quelque chose dont vous m'avez toujours fait un secret. — Que veux-tu? Je ne puis m'empêcher de la plaindre. — Mais encore une fois, pour quelle raison? — Parce que..., parce que la sœur S. P. la mal..... — Thérèse! Thérèse! Si vous étiez de mon âge, j'oserais vous dire que pour être bon menteur, il faut avoir bonne mémoire. Vous

savez fort bien que Rose n'est plus maltraitée par la sœur S. P., puisqu'elle ne va plus en classe. N'est-ce pas aussi par la même raison que nous vous consacrons avec bonheur le temps qui était employé à lui faire dire sa leçon?—C'est vrai, j'oubliais que Rose ne va plus en classe; et voilà pourquoi je la plaignais tant. — Bien vrai, Thérèse, vous ne savez rien qui puisse la rendre malheureuse, ni pour le présent, ni pour l'avenir? Oh! jurez-le moi en présence de l'innocent à qui Dieu vous voit donner des soins si tendres et si touchants! —Peste! comme tu y vas! me dit-elle, avec un sourire qui, seul, vous l'eût fait aimer; Jurer pour te faire plaisir! Est-ce que ma parole ne te suffit pas?

Je ne sais trop ce que j'allais répondre, lorsque Rose entra, chargée de divers objets dont je m'empressai de la débarrasser. Toute joyeuse de ce que la présence de ma compagne venait d'interrompre cette conversation, Thérèse se mit à nous remercier tour à tour de nos petits services, comme si la reconnaissance et l'amitié ne nous obligeaient pas envers elle.

LII.

En paix avec Dieu, avec nous-mêmes, avec tous ceux qui nous entouraient, aimées l'une de l'autre si tendrement, nos jours coulaient si heureux, si rapides, que loin de nous amuser à former des projets, nous ne songions qu'à jouir d'un bonheur que l'avenir, à notre insu, se préparait à détruire.

LIII.

C'était un jour de printemps, un de ces jours où l'on est heureux de se sentir vivre. Accoudées avec ma compagne sur le rebord de l'une des fenêtres du dortoir, qui donnait sur le jardin, nous contemplions en silence ces arbres déjà garnis d'un épais feuillage et dont la plupart avaient grandi sous nos yeux, ces plantes dont la vertu avait guéri plus d'une fois nos indispositions ; ces fleurs, presque toutes destinées à parer, à embaumer les autels de celui qui leur avait donné un parfum si suave, une parure si belle. De temps à autre, nous échangions avec Rose un regard imprégné de bonheur. Pour lui faire partager mes émotions, j'attendais qu'un jeune rossignol eût achevé ses roulades enchanteresses, lorsque je sentis une main légère se promener sur mon fichu dont la pointe flottillait sans doute sous l'haleine du vent. Ayant tourné la tête, je fus on ne peut plus surprise de voir la sœur Anne à laquelle j'étais loin de penser en ce moment.

— Reine, me dit-elle d'un air triste, descendez au salon, notre mère vous y attend.

La subite apparition de la sœur Anne, sa tristesse, ma conduite qui, sans être exemplaire, ne me reprochait rien de grave, tout cela me donnait à penser ; aussi, je mis un temps infini pour me rendre chez la mère Louise.

Arrivée à la porte du salon, je ne savais à quoi me décider entre frapper ou retourner sur mes pas,

lorsque, ouvrant la porte: — C'est vous? me dit notre mère. J'allais vous faire appeler de nouveau, et me présentant à un monsieur d'environ soixante ans: — Voici la jeune fille dont le père de Barruel vous a parlé; mais je crains qu'elle ne soit pas assez forte pour votre service; j'en ai d'autres qui pourraient mieux vous convenir, si vous..... — Celle-ci, interrompit le Monsieur, me parait intelligente. Je crois qu'elle ne déplaira ni à ma fille ni à mon gendre. Je serais bien aise qu'elle pût entrer dès aujourd'hui à notre service; y a-t-il quelque empêchement à cela, madame? — Non, Monsieur; mais ne l'envoyez prendre que demain. Et jetant sur moi un regard plein d'intérêt: — Il faut bien que Reine ait le temps de dire adieu à ses amies!

LIV.

Lorsque le Monsieur que j'aurais voulu savoir à cent mille lieues de l'hospice, fut sorti du salon, — Ma mère, lui dis-je, en pleurant à chaudes larmes, vous voulez donc vous défaire de moi? Ah! que je suis malheureuse! — Peut-on prendre ainsi les choses! Me défaire de vous? Si cela était, vous ne seriez déjà plus ici; car depuis un an, le père de Barruel me prie de vous remettre à son ami, M. G.; mais, si je n'avais lieu de croire que cette place vous convient sous plusieurs rapports, je ne me serais jamais décidée à vous y laisser entrer; et puis, si vous n'y étiez pas bien, n'avez-vous pas cette maison qui ne cessera d'être la vôtre et une mère qui vous y recevra toujours avec plaisir?

— Oh ! ma mère ! Il me fut impossible d'articuler un mot de plus, tant je pleurais.

— Vous êtes trop sensible ; je crains bien que cela ne vous rende malheureuse toute votre vie. Sachez faire à Dieu quelques petits sacrifices ! Dès que vous serez plus calme, ne manquez pas d'aller chez le père de Barruel ; Il m'a témoigné le désir de vous voir.

LV.

Je remontai au dortoir où m'attendait une scène encore plus émouvante. Rose était à la même place où je l'avais laissée ; seulement, au lieu de regarder le ciel, les arbres et les fleurs ; le front dans ses deux mains, elle ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle, au point que je pus la rejoindre sans en être entendue. Je n'osais ni lui parler, ni la toucher ; mais à travers le petit pont que formaient ses bras sur le rebord de la fenêtre où elle était accoudée, je vis de grosses larmes, ruisseler le long de ses joues et se perdre dans les plis de son fichu. Cette douleur muette, ajoutée au poids de mon chagrin, me fit tant de mal, que je me sentis presque défaillir. Ne voyant pas de chaise près de moi, je m'assis par terre, comme cela nous arrivait souvent.

Le mouvement que je fis, l'ayant fait se retourner :

— Te voilà, me dit Rose, en essuyant ses larmes, pour en répandre de nouvelles ! Tu ne me dis rien ; mais je sais tout par la sœur Anne. Oui, je sais que tu vas me quitter. Oh ! que cette pensée m'afflige ! Non, je ne me doutais pas que la vie eût des jours

si tristes, si pleins d'amertume, des jours où, sans la foi...

Profitant de cette réticence et de l'ascendant que j'avais sur son esprit : Au nom de notre amitié, lui dis-je, épargne un peu mon cœur. Ainsi que toi, je sens que le moment de notre séparation va être cruel ; mais nous avons eu tort de ne pas le prévoir, car, enfin, nous savons très-bien qu'étant arrivées à l'âge de pouvoir gagner notre vie, nous devons faire place à celles qui en sont incapables. Regarde si telle et telle de nos campagnes, bien que moins âgées que nous, ne sont pas déjà en service. D'ailleurs, chère Rose, toi qui est si raisonnable, si pieuse, ne comptes-tu donc pour rien la volonté de Dieu, en cette occasion ? Après nous avoir fait goûter pendant trois ans les douceurs d'une amitié qu'il forma lui-même, Dieu n'est-il pas le maître de nous séparer pour quelques jours ? Car je viendrai te voir sous peu. Et puis, ce qui doit te consoler.., mais si tu pleures, je n'achève pas!

Elle se mit à sourire pour me faire plaisir.

— Écoute, repris-je ; en faisant mes adieux à notre mère, je la prierai de me laisser le soin de te placer, et sitôt que j'aurai trouvé quelque chose qui puisse te convenir, je viendrai te chercher.

— S'il doit en être ainsi, je t'assure que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour être calme et ne pas pleurer, lorsque tu me quitteras. — Ni après, lui dis-je. — Oh! tu me demandes l'impossible. — Il faut que tu me le promettes, si tu veux que je tienne ma parole.

Se recueillant une minute, pendant que je réparais le désordre qu'elle avait mis dans ses cheveux, en se frottant continuellement les yeux. — Eh bien! Oui, dit-elle, je te promets d'attendre avec patience l'heureux moment où tu viendras me chercher. —

— Que vas-tu faire pour cela, voyons?—D'abord, je remplirai mes devoirs avec la plus grande exactitude; et, tout le temps de la récréation, j'irai le passer avec Thérèse qui ne sera jamais lasse de m'entendre parler de toi. — Merci, chère Rose! Tu viens de décharger mon cœur d'un fardeau bien pesant; car ton affliction m'a fait craindre un instant, que notre amitié n'eût des suites fâcheuses pour toutes deux; mais je suis complétement rassurée. Une amitié qui est capable de faire taire la sensibilité, d'inspirer l'amour du devoir, une telle amitié ne peut venir que du ciel. Nous pouvons donc espérer d'être encore heureuses, bien que séparées, puisque nous savons nous résigner.

La voyant presque consolée: « Notre mère, lui dis-je, m'a recommandé d'aller chez le père De Barruel, qui veut me parler. Pendant ce temps, chère Rose, va prier le bon Dieu pour moi. Dis-lui de bénir mon entrée dans le monde, où les enfants comme nous doivent sans doute avoir beaucoup à souffrir. »

LVI.

J'avais une si grande vénération pour le père De Barruel, qu'il m'est impossible de passer sous silence

le peu que je sais de lui. Le père De Barruel était d'une taille moyenne; ses traits étaient beaux, sa physionomie pleine de noblesse et de gravité. Toute son âme se laissait lire dans son regard expressif et réfléchi. La paix des élus, qui habitait dans son cœur, se réflétait sur toute sa personne: c'était un de ces hommes dont l'extérieur commande à la fois le respect et l'amour. Né au sein des grandeurs et de l'opulence, mais ne comptant pour rien tout ce qui doit finir, le père De Barruel, jeune encore, quitta le monde pour suivre chez les Chartreux la règle austère de St-Bruno dont il prit aussi le nom. La révolution de 89 vint le tirer du cloître, pour lui faire souffrir les tourments d'une longue et dure captivité. Ayant mis en Dieu sa confiance, il attendait la mort, sans se troubler; mais le ciel lui réservait de longues, de paisibles années pendant lesquelles il devait servir de père, d'ami, de consolateur à une foule innombrable de malheureux. Ce fut quelque temps après les désastres de 93 qu'il accepta la place d'aumônier de l'hospice, à raison, sans doute, de son grand amour de la solitude, mais, surtout, parce qu'il y vit du bien à faire.

Le temps et les circonstances l'ayant rendu de nouveau possesseur d'une partie des biens qu'il avait abandonnés de bon cœur, il se fit le débiteur des pauvres au milieu desquels il vécut près de quarante ans. Il ne laissait à personne le soin de leur distribuer jusqu'au mince revenu de sa place. Deux fois la semaine, on le voyait faire le tour des salles; com-

mençant par celle des infirmes, il donnait à chacun de quoi s'acheter un peu de tabac, de café, dont la plupart eussent été obligés de se passer sans lui. Aussi, dès qu'il entrait, soit dans la salle des femmes, soit dans celle des vieillards : Voici le père, voici le père! se disait-on des uns aux autres, et ceux qui n'étaient pas alités allaient vite s'asseoir à côté de leur lit pour ne pas être oubliés.

Le père De Barruel aimait tous ceux que la Providence avait confiés à ses soins ; néanmoins, il montrait une préférence pour les enfants de l'hospice. Notre malheur l'intéressait vivement. Lorsqu'il nous rencontrait sur ses pas, prévenant d'abord notre timidité par un sourire amical, il avait toujours un mot de bienveillance à nous dire et quelques petits sous à nous donner. Heureux de nous causer une agréable surprise, à l'heure de notre déjeûner, qui consistait en un morceau de pain bis, que de fois il venait au réfectoire, suivi de deux on trois femmes portant des corbeilles pleines de fruits de la saison et nous les distribuait lui-même! En été, où la récréation du soir se prolongeait jusqu'à la nuit, il se faisait un plaisir de nous rassembler (les plus grandes) dans la galerie, non loin de ses appartements, qui étaient contigus à l'atelier ; il nous racontait une histoire, quelques passages de la vie des Pères du Désert, ou bien, il nous apprenait un beau cantique et nous le faisait chanter. Il aimait aussi à nous entretenir de ce qu'il avait souffert pendant sa captivité.

Il me semble l'entendre nous dire avec un visage calme, serein, presque joyeux : « Comme j'étais du nombre de ceux qui devaient périr par la main du bourreau, chaque fois que j'entendais remuer les verroux de mon noir cachot, persuadé que l'on venait me prendre pour me conduire à l'échafaud, quittant mon grabat, j'allais à la rencontre de la mort avec ce courage que la foi, la prière, la confiance en Dieu donnent au chrétien dans de pareils moments ; mais Dieu ne crut pas devoir m'accorder la grâce du martyre ; Je n'en étais pas digne, mes chers enfants ! »

Assises par terre, en face de ce vénérable vieillard, nous prêtions à chacune de ses paroles, une attention qui l'engageait à continuer ces entretiens qui savaient à la fois, nous charmer, nous instruire, nous édifier. Sa vie était celle d'un anachorète ; il travaillait beaucoup, dormait peu, ne faisait par jour qu'un seul repas. Il ne sortait jamais de l'hospice, à moins que la nécessité ne l'y obligeât ; et lorsque son grand âge ne lui permit plus de vaquer aux fonctions de sa charge, il ne voulut sortir de ses appartements que pour aller à la chapelle. Encore n'allait-il qu'à la tribune des hommes, où il se fit construire une espèce de cage dans laquelle, pour n'être vu de personne, il entrait par un escalier dérobé.

Le père De Barruel avait près de quatre-vingts ans lorsqu'il plut à Dieu de l'appeler à lui. Comme celle de tous les justes, sa mort ne fut qu'un paisible sommeil d'où il passa à une vie meilleure et sans fin. Il fut vivement regretté de tous ceux qui eurent

le bonheur de le connaître, mais en particulier des pauvres de l'hospice, qui firent en lui une perte immense! Quant à moi, après de longues années, il m'est impossible de penser à ce saint prêtre sans me sentir des larmes dans les yeux.

LVII.

Laissant Rose à ses bonnes dispositions, j'allai donc chez le père De Barruel, que je trouvai occupé à mettre de la monnaie en rouleaux.—Te voilà, me dit ce bon père, qui prenait plaisir à nous tutoyer. Je voulais te voir pour te parler des maîtres chez lesquels tu vas entrer et qui t'aimeront j'en suis sûr, car ta conduite ne démentira pas le bien que je leur ai dit de toi. Cette place paraît d'ailleurs convenir à ta complexion, qui n'est pas des plus fortes; ils ne sont que trois, M. G., sa fille et son gendre. Et puis, ils ont une cuisinière, à laquelle ils tiennent beaucoup, par la raison qu'elle est à leur service depuis longues années. Tout cela me porte à croire que je t'aurai bien placée et que tu y resteras longtemps. Après m'avoir ainsi parlé, il ouvrit le tiroir d'une commode où il prit deux mouchoirs de poche en fil, y ajoutant deux rouleaux de vingt sous chacun.

— Voilà un petit souvenir.

Je désirais vivement lui demander sa bénédiction, lui parler de Rose; mais je ne pus que lui dire d'une voix émue: — Merci, mon père. — « Cela se comprend, dit-il, en m'accompagnant jusque sur la galerie. Lorsqu'on est sensible comme tu l'es, on ne

saurait vivre pendant huit ou neuf ans avec les mêmes personnes, sans éprouver de la peine en les quittant. Il faut néanmoins savoir prendre son parti dans les circonstances. Va donc faire tes petits préparatifs ; et, demain, dans la matinée, Jeanneton (c'était sa servante), ira te conduire chez M. G., ainsi que nous en sommes convenus. »

LVIII.

Je cachais ce que le père De Barruel venait de me donner, derrière le traversin de mon lit, (endroit qui me servait d'armoire, depuis que j'étais à l'hospice), lorsque j'entendis les pas de la sœur Anne, qu'une longue habitude et plus encore l'amitié m'avaient appris à distinguer de tant d'autres. Après avoir déposé sur mon lit deux chemises, une robe de toile grise, deux fichus, deux coiffes d'indienne pour la semaine, plus, une robe de toile bleue, un tablier, deux pointes de cotonnade blanche, deux bonnets de la même étoffe pour les dimanches et fêtes :—Voilà, me dit-elle, ce que, d'après les ordres de notre mère, j'ai à vous donner. C'est aussi avec sa permission que je vous prie d'accepter ces deux paires de bas (je les ai encore), dont la marque vous rappellera la pauvre sœur Anne, qui vous porta toujours le plus grand intérêt. Ne l'oublierez-vous pas? Viendrez-vous la voir quelquefois?

Je ne pus lui répondre que par des sanglots, mais en la regardant d'un air qui voulait dire: — Vous qui avez toujours su lire dans mon cœur, pourquoi

achever de le briser en me faisant de pareilles questions ?

— C'est involontairement, reprit la sœur Anne ; ou plutôt c'est la conduite d'un grand nombre de vos anciennes compagnes qui me fait vous parler de la sorte ; car, voyez si Pierrette, Sophie, Marie, Eugénie et tant d'autres, ont remis les pieds dans la maison depuis qu'elles l'ont quittée, avec joie, à la vérité, comme si elles avaient tout gagné ; tandis que votre manière d'agir est bien différente ; aussi continua-t-elle, après m'avoir engagée à prendre un peu de repos, nous vous verrons toujours avec plaisir ; oui, Reine, votre souvenir nous sera toujours cher.

LIX.

Le reste de la journée fut employé à faire mes adieux à ceux que j'aimais. La sœur Marie De Tron m'embrassa, je ne sais combien de fois, en me souhaitant tout le bonheur possible. Thérèse, la pauvre Thérèse, ne pouvait se faire à l'idée d'une séparation si prompte ; j'avais beau lui dire, en la serrant dans mes bras : Je ne cesserai de penser à vous, bonne Thérèse ; je viendrai vous voir tous les dimanches, plus souvent, si je le puis. — Oui, oui ! répondait-elle ; en s'essuyant les yeux : je crois tout ce que tu dis ; mais ce ne sera plus la même chose.

Quant à Rose, bien que témoin du regret sincère que chacun me témoignait, elle sut trouver dans son âme résignée, assez de force pour m'épargner la douleur de la voir pleurer de nouveau.

LX.

Le lendemain, après le déjeûner, la sœur Anne nous fit signe de la suivre dans son cabinet, et s'adressant à ma compagne, elle lui donna plusieurs commissions à faire en ville, ajoutant que Fabrette l'attendait pour sortir. Pressentant qu'elle ne me retrouverait pas à son retour, Rose me regarda avec tristesse, me serra la main, m'embrassa et sortit sans me donner le temps de lui dire un seul mot. Décrire ce que j'éprouvai en ce moment serait chose impossible! Me voyant comme anéantie en sa présence: — Reine, me dit la sœur, on va venir vous prendre pour vous conduire chez vos maîtres; voilà pourquoi j'ai éloigné Rose afin que le moment de votre séparation fût moins pénible pour toutes deux. Ai-je mal fait? — Ne pouvant parler, je lui fis signe que non. Après m'avoir remis les vingt francs que j'avais pu économiser, soit en faisant des bas pour les gens du dehors, soit en vendant la petite mesure de vin qu'on nous donnait quatre fois par semaine, la sœur Anne me recommandait d'en faire tel et tel usage, lorsque Jeanneton vint demander si j'étais prête. Me tournant vers la sœur Anne, comme pour prendre congé d'elle, je ne pus que lui tendre la main. Après m'avoir embrassée: — Adieu, Reine, me dit cette bonne sœur avec émotion, à bientôt, n'est-ce pas?

LXI.

Je suivis Jeanneton en pleurant et les yeux baissés

pour ne voir personne; mais à peine eûmes-nous franchi la porte de cet hospice, auquel j'ai de si grandes obligations; je me retournais sans cesse pour le regarder ; me reprochant vivement de n'avoir pu prendre sur moi de faire connaître au R. P. de Barruel, à la respectable mère Louise, à l'excellente sœur Anne-Marie, tout ce que mon cœur renfermait pour eux de reconnaissance et d'amour!

LXII.

S'arrêtant devant une maison de la rue de l'Horloge: — Nous voici arrivées, me dit Jeanneton; essuie tes larmes. Si M. G. pouvait penser que tu n'entres pas volontiers chez lui, cela, j'en suis sûre, pourrait te nuire dans son esprit.

M. G. était à la cuisine, causant avec une femme qui n'avait pas du tout l'air d'une servante. Après s'être informé assez brièvement de la santé du père De Barruel, il congédia la pauvre Jeanneton sans lui adresser un mot de remercîment pour sa peine, ni même faire un pas de plus avec elle.

La manière d'agir de M. G., envers Jeanneton, me fit penser qu'il devait être fier, qu'il n'avait pas bon cœur et que je serais mal chez lui. Une fois sous son autorité.—Reine, me dit-il brusquement, il faut que tu saches que nous t'avons prise pour soulager Julienne que voilà, et qui, après plus de vingt ans de service, a besoin de se reposer. Julienne aura la bonté de te mettre au courant de nos habitudes. De ton côté, sois prévenante à son égard, et toujours prête

à faire ce qu'elle te commandera ; car j'entends que tu lui obéisses comme à moi-même. Le feras-tu ?

— Oui, monsieur.

— Bien ; maintenant, viens avec moi.

M'ayant conduite dans la chambre des jeunes époux : — Voici la petite domestique dont je vous parlais, n'ais-je pas bien choisi ? Après un moment de silence:

— Mais si, dit le jeune monsieur. Puis, s'adressant à sa femme: — Qu'en dis-tu, Fanny? — Moi? repondit-elle d'un ton sec, cela m'est bien égal, pourvu qu'elle puisse faire notre besogne ; mais j'en doute.

Sans paraître fâché le moins du monde de ce que sa fille et son gendre n'étaient point émerveillés de son choix : — En tout cas, reprit M. G., nous allons essayer, si elle ne fait pas pour notre service, l'hôpital..... et s'adressant à Julienne qui venait d'entrer dans la chambre, sans qu'on l'eût demandée ni même sans frapper à la porte.

— Julienne, vous allez nous faire servir le déjeûner par Reine, après, vous lui montrerez comment elle doit s'y prendre pour faire nos lits, nos appartements, etc., etc.

D'une chose à l'autre, je fus sur mes jambes toute la journée. Oh! que je désirais le soir pour me reposer et pleurer à mon aise !

LXIII.

A peine dans le mauvais lit qui m'était destiné :

« Où suis-je tombée? me dis-je en sanglottant. Bon père De Barruel où m'avez-vous placée? Rose! Rose! où donc es-tu? que fais-tu? Quand me sera-t-il permis de te presser dans mes bras? Oh! mon cher hospice, combien je te regrette! » En achevant ces derniers mots, vaincue par la douleur autant que par la fatigue, je m'endormis et ne m'éveillai pas jusqu'au lendemain.

LXIV.

Grâce au bienfait du sommeil, beaucoup moins souffrante que la veille, je fus debout à l'heure prescrite, et me remis à l'œuvre, bien disposée à faire de mon mieux pour contenter mes trois maîtres et l'ancienne servante, que j'eus la bonne idée de regarder comme un quatrième. Par ce moyen, tout ce que je faisais pour elle, coûtait moins à mon amour-propre. D'après la volonté expresse de M. G., en me levant, je devais faire le café pour Julienne, le lui porter au lit; ensuite, mettre ordre à la cuisine, de manière à ce qu'en arrivant, elle n'eût qu'à prendre son panier pour aller au marché. Je ne veux pas entrer dans le détail de tout ce qu'on exigeait de moi, et qui, plus d'une fois, était au-dessus de mes forces; je dirai seulement que du matin au soir, M. G. et sa servante étaient sans cesse à mes trousses, au point qu'il m'arrivait souvent de prendre mes repas en marchant.

Les jeunes époux, au contraire, ne me commendaient presque jamais. *Oui, non, merci,* c'était, à

peu près, tout ce qu'ils me disaient. Ni les uns, ni les autres, ne paraissaient avoir pour moi de l'entipathie; mais nul d'entre eux ne me donnait la plus petite marque d'intérêt; en un mot, j'étais pour ces gens-là, ce qu'est le premier individu qui travaille pour vous, et auquel vous ne devez que le prix convenu pour votre ouvrage. N'ayant pas une minute à moi dans le jour, je comptais sur la nuit pour alléger le fardeau de mes peines, en pensant à mes amis de l'hospice; mais j'avais beau m'épuiser en efforts pour me tenir éveillée, j'étais toujours si fatiguée que je m'endormais une minute après que je métais mise au lit.

LXV.

Tout semblait aller contre moi. A la fin de la première semaine, Julienne tomba malade. Je dus renoncer à l'unique plaisir qu'il me fût permis d'espérer, celui d'aller bientôt passer une heure ou deux à l'hospice. Je redoublai d'attention, de prévenance à l'égard de Julienne, que j'eusse aimée pour peu qu'elle m'eût témoigné d'affection; car elle n'était pas méchante. Je ne lui connaissais qu'un défaut, celui de me faire un peu trop sentir la supériorité que son ancienneté dans le service, lui accordait sur moi, jeune fille et domestique d'un jour.

A ma part de travail, déjà trop forte pour ma faible santé, ajoutez la cuisine et les soins dont j'entourais Julienne: je fus sur le point de m'aliter, quand celle-ci reprit son petit train. J'avoue, qu'en

cette occasion, je m'attendais, sinon à une récompense, du moins à quelques paroles de bienveillance de la part de Julienne, ou de celle de M. G. ; mais voyant qu'il n'en était rien : Il faut croire, me dis-je, que tu n'as fait que ton devoir, patience !

LXVI.

Qu'on se figure ma joie et celle de Rose, lorsqu'après plusieurs semaines d'absence, nous pûmes nous embrasser, épancher nos cœurs l'un dans l'autre en toute liberté ! Nous étions si heureuses de nous retrouver ensemble, que nous ne savions comment exprimer ce bonheur. La joie de mon amie n'était cependant pas complète :

— Tu as diminué de la moitié, me dit-elle ; ne serais-tu pas bien chez ces maîtres ? Te laisseraient-ils manquer de quelque chose?

— Je n'y suis pas mal à ce point ; mais les cailles ne tombent pas du ciel toutes rôties chez les maîtres, surtout pour les enfants de l'hospice. Je t'assure que j'aimerais cent fois mieux être ici avec toi que chez le meilleur des maîtres.

— Et bien ! fais comme tant d'autres, reviens-y. J'en connais plus d'une qui n'en serait pas fâchée.

— Revenir ? Oh ! non. Je sais trop bien ce qu'on dit de celles de nos compagnes qui retournent à l'hospice après en être sorties. Mon amour-propre souffrirait horriblement si j'entendais dire à quelqu'un que je suis une fainéante, une bonne à rien. Je resterai donc au service coûte que coûte ; mais je

t'engage à prendre patience, à me donner le temps de te chercher une place moins pénible que celle où je suis.

La voyant s'attendrir, je changeai de conversation, et lui donnai mille petites bagatelles que j'avais achetées exprès pour elle, entre autres, une coiffe d'indienne dont je portais la pareille. Thérèse ne se possédait pas de joie. Elle m'embrassait, me grondait, me plaignait à la fois. Il fallut me mettre en quatre pour lui faire accepter un peu de café, de sucre, ainsi qu'une jolie petite boîte pleine de tabac. La sœur Anne-Marie me fit l'accueil qu'une tendre mère ferait à un de ses enfants, qu'elle n'aurait vu depuis dix ans. Oh ! que sa présence et sa voix amie me firent du bien ! Le père De Barruel me revit aussi avec plaisir : M. G. est très-content de toi, me dit-il ; je pense que l'année ne s'écoulera pas sans que tes gages soient augmentés. Je suis heureux de te savoir chez des maîtres dont tu n'as qu'à te louer, n'est-ce pas ?

Je ne pouvais répondre oui, sans mentir ; non, sans faire de la peine à celui qui croyait m'avoir bien placée ; aussi, baissant la tête, je me mis à pleurer.

— Si tu n'as que des larmes à me montrer chaque fois que je te parle, me dit le père, il vaut beaucoup mieux que tu ne viennes pas me voir.

Ces paroles, auxquelles j'étais loin de m'attendre de sa part, me bouleversèrent au point que je ne savais ni où j'étais, ni qu'elle contenance faire. Re-

prenant tout de suite ce ton de douceur qui lui était si naturel : — Faudra-t-il donc toujours te traiter comme une enfant? Je t'aurais crue capable de prendre le dessus dans l'occasion ; car, enfin, tu ne pouvais demeurer ici toute ta vie. Allons, continua-t-il en faisant glisser quelque chose dans la poche béante de mon tablier : Promets-moi d'être plus raisonnable à l'avenir ?

Je ne pus que lui faire un signe de tête affirmatif. La mère Louise que je rencontrai dans le vestibule, ne se contenta pas d'un simple bonjour, ni de quelques mots dits à la hâte. — Pauvre enfant, dit-elle en me conduisant au salon ! Vous n'êtes déjà plus reconnaissable ! Que veut dire cela? N'êtes-vous pas bien chez M. G.? Cette place est sans doute trop forte pour vous? Parlez, Reine ! Je veux absolument que vous me disiez ce qu'il en est, ou j'irai le savoir moi-même chez vos maîtres. Ne suis-je donc plus votre mère ?

La première émotion passée, je lui dis que je souffrais beaucoup, beaucoup !

— Qu'est-ce donc qui vous fait mal? où souffrez-vous ?

— Dans le cœur ! Mes maîtres ne sont pas méchants ; oh ! non, ma mère, ils ne m'ont encore fait aucun reproche ; mais je suis pour eux..... Oh ! s'ils me témoignaient la centième partie de l'affection que vous me portez, il me semble que leur service, bien que pénible, et presque au-dessus de mes forces, ne me pèserait pas une once, tandis que.....

— Oui, Reine, interrompit la mère Louise, je vous porte une sincère affection, et je veux vous le prouver en vous donnant des conseils, dont j'espère vous voir profiter. Votre cœur est trop sensible, trop aimant et par conséquent, tout à fait en désacord avec votre condition de servante, qui peut durer longtemps, toute votre vie, peut être. Vous avez donc besoin, plus qu'un autre, de courage, de résignation, pour soutenir les épreuves de toute espèce attachées à cette condition; car, voyez-vous, mon enfant, le plus grand nombre des domestiques ne servant leurs maîtres que par intérêt, ceux-ci, à leur tour, ne croient leur devoir que la nourriture et quelques écus. Il en existe pourtant de ces maîtres, qui non-seulement remplissent les devoirs que la charité chrétienne leur impose envers ceux qui les servent, mais qui sont heureux de leur tenir lieu de parents et d'amis. Cependant, comme il n'est pas sûr que vous rencontriez de tels maîtres; (car ce ne sont pas les plus nombreux), je vous engage fort, à tourner vos regards vers Dieu, à vous unir le plus souvent qu'il vous sera possible à celui qui nous dit avec tant de bonté: *Venez à moi, vous qui êtes fatigués, vous qui êtes prêts à succomber sous le poids de vos peines, venez, et je vous soulagerai.* Oui, Reine, déposez tous vos chagrins dans le sein de Dieu! Il vous comprend, il sait que vous avez besoin qu'on vous aime; sa tendre amitié vous fera oublier l'indifférence de ceux avec lesquels vous êtes obligée de vivre:

Après une courte pause : — Cela ne veut pas dire que vous devez rester contre votre gré chez M. G., où vous finiriez par tomber malade. Non, je vous engage, au contraire, à revenir ici, vous y resterez jusqu'à ce qu'il se présente une place qui puisse vous aller.

— Mais le père De Barruel, que dira-t-il, lui qui croit m'avoir si bien placée?

— Je sais qu'il tient beaucoup à ce que vous demeuriez chez M. G.; mais pourtant, s'il savait que votre santé en dépend? ne comptez-vous pas le voir? — Je sors de chez lui. — Et vous ne lui avez rien dit à ce sujet? — Je n'ai su que pleurer en sa présence. — Est-il possible que vous soyez si enfant? Allons! je vais tâcher d'arranger cela. — Je vous en prie, en grâce, ne parlez encore de rien au père De Barruel. Avec l'aide de vos bons conseils, je pourrai peut être m'habituer chez M. G. S'il en est autrement, j'aurai de nouveau recours à vous, ma bonne mère! — Oui, reprit-elle, vous serez toujours la bienvenue; oui, tant que je vivrai, je veux vous servir de mère?

LXVII.

Les heures coulent si douces, si rapides avec ceux qu'on aime! Il était presque nuit lorsque je me séparai de la mère Louise. Ce fut seulement alors que je me souvins que M. G. m'avait recommandé de ne pas trop rester dehors, que j'avais quelque chose à faire ce jour-là. J'eus beau doubler le pas pour être

plus tôt rendue ; en arrivant, je trouvai Julienne occupée à servir le dîner. Bon gré malgré je dus me présenter devant mes maîtres, qui me donnèrent une forte semonce. Baissant la tête, je gardais le silence. Pendant qu'ils étaient tous à me gronder, je fouillais machinalement dans la poche de mon tablier, lorsqu'ayant touché un morceau de papier bien plié, l'envie me prit de voir ce qu'il y avait dedans et sans penser le moins du monde si on me regardait ou non, je l'ouvris, et, tout en considérant les trois pièces de vingt sous qu'il contenait : — Bon père De Barruel, disais-je intérieurement, lui aussi, je l'ai contristé par mon silence et loin de m'en vouloir, il m'a donné cela ? Qu'elle générosité ! — Et des larmes tombèrent de mes yeux sur les petites pièces.

Attribuant sans doute mon émotion aux reproches que l'on venait de me faire : — Enlève ces plats, me dit M. G., va pleurnicher et compter tes sous à la cuisine, mais tiens-toi pour assurée que tu ne retourneras pas de longtemps à l'hospice !

Stupéfaite de me voir ainsi surprise, je remis bien vite le petit papier dans ma poche et ne me fis pas dire une seconde fois de prendre le chemin de la cuisine. Julienne me parla bien plus haut que nos maîtres : — Puisque tu avais ton bonnet de nuit ; dit-elle en regardant ma coiffe d'indienne, tu devais coucher à ton hôpital. Crois-tu, par hasard, que Monsieur te nourrit, te paie pour te promener toute la journée ? Mademoiselle ! il m'a fallu mettre le couvert, servir à table ! Si cela t'arrivait souvent ; mais on y prendra garde, où.....

J'avoue que je n'étais pas calme en l'écoutant ; je sentais mon sang bouillonner au point que je fus tentée de lui dire : — Comment, Julienne ! Est-ce donc là le remercîment de ce que j'ai fait pour vous pendant trois semaines entières ? Mais, réfléchissant tout de suite sur ce qu'il y a de vil, de méprisable dans le reproche d'un service rendu, j'eus honte de moi-même et n'osai regarder Julienne qui, voyant que je ne lui répondais pas, ne me dit plus rien.

LXVIII.

Bien que la mère Louise n'eût fait que me répéter ce que mon cœur m'avait dit souvent, j'aimais à revenir sur ses paroles si vraies, si parfaitement en rapport avec ma position exceptionnelle, qui me faisait toujours sentir davantage combien j'avais besoin de l'amitié de Dieu.

L'église et l'hospice étaient les seuls endroits vers lesquels je me sentais attirée ; néanmoins, je ne pouvais aller à la première que tous les dimanches et très-rarement au second.

Au bout de quatre mois que je fus chez M. G., il y eut deux personnes de plus, une petite fille et sa nourrice. J'appris cette nouvelle avec grand plaisir, me figurant qu'au moment où la petite Blanche sourirait aux incessantes caresses de sa mère, ma jeune maîtresse comprenant tout ce qu'un regard ami peut renfermer de consolation, pour une pauvre orpheline, perdrait un peu de sa froideur envers moi. Ce jour ne tarda pas à venir ; mais hélas ! Je ne m'aperçus

que d'une seule chose, mon travail avait augmenté, c'était tout.

LXIX.

La maison où demeurait la famille G. était aussi habitée par plusieurs autres familles riches, ayant chacune trois ou quatre domestiques. Soit que le souvenir de Rose m'occupât continuellement, soit parce que M. G. m'avait dit, lorsque j'entrai chez lui, qu'il détestait toute espèce de familiarité entre ses domestiques et ceux des autres, je n'eus pas la moindre envie de voisiner avec personne. Il y avait, cependant, parmi les domestiques des maîtres de la maison, une ancienne femme de chambre qui, chaque fois que nous nous rencontrions, me regardait outre mesure. Ce fut en vain que j'étudiai les regards de Flavie, pour voir si je n'y découvrirais pas un peu de moquerie, pour mon costume de *charitonne,* que je me plus à porter, jusqu'à ce qu'il fût entièrement usé; mais ne voyant rien que d'inexplicable dans les regards de cette fille, je pris le plus court parti, celui de la laisser me regarder tant qu'elle voudrait, sans même lui donner à comprendre, que sa manière d'agir me choquait; espérant que, par ce moyen, cela finirait plus tôt.

LXX.

Un dimanche, pendant que nos maîtres étaient à faire des visites et que Julienne était à vêpres; triste, et souffrante, je m'asseyais à côté de la porte de la cuisine, lorsque Flavie passa devant moi avec sa

maîtresse qu'elle accompagnait à l'église ; car elles avaient chacune un livre à la main.

Je fis semblant de ne pas les voir afin de rester inaperçue ; mais Flavie revint bientôt, et s'approchant de moi : — Qu'as-tu ? petite, me dit-elle, tu as l'air souffrant ?

— Merci, mademoiselle Flavie, vous êtes trop bonne de faire attention à moi. Je suis un peu plus fatiguée que de coutume, voilà tout.

— Est-ce que Julienne est là ? reprit Flavie en baissant la voix.

— Je suis seule pour le moment.

— Tant mieux, dit-elle avec une expression de bonheur qui m'étonna ! Depuis que tu es ici, je désire avoir un petit entretien avec toi ; mais avec des maîtres comme les tiens, qui.....

— Qui sont de parfaits honnêtes gens, mademoiselle, interrompis-je.

Déconcertée par le ton sérieux que je venais de prendre. — Je le sais, dit Flavie ; je voulais dire qu'ils sont toujours à espionner, pour voir si l'on ne parle point avec leurs domestiques, avec la seconde, surtout, tu dois déjà t'en être aperçue.

— Non, mademoiselle, mes maîtres ne m'ont pas prise pour surveiller leur conduite, mais pour les servir et je tâche de le faire du mieux qu'il m'est possible.

— Ce raisonnement n'est pas de ton âge, dit-elle en me regardant toujours plus.

Profitant de l'occasion :

— Mademoiselle, permettez-moi de vous demander pourquoi vous me regardez tant. — Pourquoi ? C'est que plus je te regarde, plus je trouve que tu ressembles à une personne que j'ai connue dans le temps. Je ne veux pas te demander d'où tu es, cela ne se voit malheureusement que trop ; mais voudrais-tu me dire si tu as connu ta mère ? — Oui, j'ai eu le bonheur de connaître ma mère dont le souvenir m'arrache souvent des larmes et que je pleurerai toute ma vie. — Comment s'appelait-elle. Marie Garde. — Marie Garde ! Toi, la fille de Marie Garde ! Voilà pourquoi je te trouvais une si grande ressemblance avec elle ; tu as son front, ses yeux, son regard, son air triste et pensif. Pauvre Marie ! elle tint sa promesse ; mais la mort qui se rit de nos projets !..... Et me regardant avec un intérêt toujours croissant : Pauvre petite ! Non, je ne puis te dire tout ce que j'éprouve de tendresse et de pitié pour toi en ce moment !

Dès que je fus un peu remise de la forte secousse que je venais de subir : — Flavie, lui dis-je, n'est-ce point un rêve ? Est-il possible que vous ayez connu ma mère !

— Si je l'ai connue ! nous étions du même pays, de Saint-Agrève. Lorsque le malheur l'obligea à se mettre en service, nous allâmes nous placer toutes deux pour femmes de chambre, au Puy-en-Velay, où, dix-huit mois plus tard, elle te mit au monde. Si j'ai connu ta mère ! J'avais son amitié, sa confiance, au point que j'étais présente lorsque tu naquis ! Il me

semble voir encore les larmes abondantes qu'elle répandit lorsque nous lui dîmes qu'elle venait d'avoir une fille. Ce chagrin ne fut pourtant rien en comparaison de celui qu'elle éprouva, quand des raisons graves la forcèrent à consentir à ce que l'on te portât au dépôt des enfants trouvés : Mon Dieu, dit-elle ! Pardonnez-moi cette seconde faute, plus grande peut-être que la première ! Mais, ô mon Dieu ! J'en fais le serment en votre présence, je reprendrai mon enfant dès que je le pourrai.

Sur ces entrefaites, je fus obligée de voyager avec mes maîtres et ne pus établir une correspondance suivie avec ta mère, dont l'intention était de quitter le Puy-en-Velay aussitôt que sa santé le lui permettrait. Ce ne fut que huit ans après, lorsque j'allai voir ma famille, que j'appris la mort prématurée de ta mère et combien elle avait été regrettée dans le pays. Quant à ton père, que j'ai revu bien des fois depuis.....

— Mon père !

— Oui, ton père ! C'est un tel ; il est à tel endroit, dans telle position ; si tu veux, je.....

— Merci, lui dis-je en pleurant à chaudes larmes, j'en sais déjà trop là-dessus, je ne veux d'ailleurs rien autre chose que l'accomplissement de la volonté de Dieu sur moi.

— Rien autre chose ? me dit Flavie d'un ton caressant, pas même mon amitié et mes petits services que je t'offre de si bon cœur en qualité d'amie de ta pauvre mère que j'aimais tant ?

— Vous êtes trop bonne, lui répondis-je en serrant une de ses mains qu'elle me tendait d'un air affectueux.

— Je te porte un intérêt si vrai, si senti, reprit-elle, que je ne voudrais déjà plus te voir chez ces maîtres où, malgré tout ce que tu peux m'en dire, tu n'es bien, ni pour ta santé, qui me paraît faible, ni à cause de ta position d'orpheline qui seule devrait te gagner l'affection de ceux qui t'entourent. Je crois d'ailleurs avoir trouvé ce qui te convient sous ces deux rapports chez M^me^ Puget, qui a besoin d'une seconde domestique. Ce sont des gens riches et d'une probité reconnue. On dit aussi qu'ils sont extrêmement bons, sans fierté aucune avec leurs domestiques. Je serais enchantée de te voir entrer à leur service, parce que je suis convaincue d'avance que tu y serais bien. Je me charge de t'y conduire un de ces jours. Le veux-tu?

J'étais à me demander ce que je devais répondre à cette brave fille, lorsqu'un chut de sa part et sa disparition subite, m'avertirent que mes maîtres rentraient.

LXXI.

Flavie, bien qu'innocemment, venait de bouleverser tout mon être. J'avais sans cesse devant les yeux ma pauvre mère étendue sur son lit de douleur, en proie à toutes les souffrances morales et physiques. Le tableau de ma mère en cet état me déchirait l'âme. Quant à mon père, l'auteur de tous mes cha-

grins, loin de le maudire, son nom seul me faisait tressaillir. Il est vrai que Flavie m'avait assuré qu'il était bon, généreux, sensible, et, bien que ces nobles sentiments fussent loin de s'accorder avec les torts immenses qu'il avait à se reprocher envers ma pauvre mère ; je puis dire, en toute vérité, que je ne haïssais pas mon père ; car je fus obligée de me faire une grande violence pour ne pas céder au vif désir que j'avais de le voir lorsque je n'en étais éloignée que de quelques lieues. Mais Flavie m'avait dit aussi que je ressemblais encore plus à mon père qu'à ma mère, que s'il me voyait, il serait frappé de ma ressemblance avec lui. Cette considération n'avait pas peu d'empire sur moi. A quoi bon, disais-je, aller troubler le repos de plusieurs êtres qui ne sont pour rien dans le malheur de ma naissance? Cela y changerait-il quelque chose? Et loin de nourrir, à ce sujet, des idées fausses, chimériques, je priais Dieu de les éloigner de mon esprit.

Quant à la nouvelle place dont Flavie m'avait parlé : ce que j'en savais était plus que suffisant pour me la faire préférer à celle où j'étais ; mais soit que j'y fisse moins attention (mon esprit étant plein d'autres choses), il me semblait que depuis quelques jours la famille G. avait perdu un tant soit peu de sa froideur à mon égard. Julienne aussi, venait de faire un grand pas dans mon estime par un trait que je veux citer parce qu'il honore cette fille.

Un soir que j'étais prête à me lever de table comme

je m'y étais mise: — Je ne conçois pas, me dit Julienne, que tu puisses faire ta besogne en mangeant si peu. » Ce disant, elle ouvrit la dépense, y prit un plat de poisson, mis en réserve pour le lendemain, et ne me laissa en repos qu'après que je l'eus entamé. Une attention si délicate de la part de Julienne, dont l'économie pour ses maîtres allait jusqu'à l'excès, me fit oublier non-seulement que j'avais eu à m'en plaindre, mais me persuada que cette fille, dans plus d'une circonstance, en avait agi bien plus par ignorance que par malice.

Il fallait cependant me décider à répondre quelque chose à Flavie qui, depuis notre dernière entrevue, ne faisait que passer et repasser dans le vestibule, épiant sans doute le moment où elle pourrait me parler sans témoin.

LXXII.

Un jour que j'allais laver à la Fontaine-Neuve, je rencontrai Flavie; en l'apercevant, je ne sais pourquoi le cœur me battit si fort, que je fus obligée de poser à terre ma corbeille pleine de linge et de m'asseoir dessus. — Te voilà, me dit-elle d'un air joyeux! Je puis enfin te parler en liberté. Eh bien! Tu sauras que j'ai vu M. et M^me^ P. Ils désirent te voir le plus tôt possible. Si tu savais comme ils sont bons, et comme j'en ai été bien reçue! Veux-tu que nous y allions maintenant?

— Je crois que vous plaisantez? Regardez le paquet

Universitas
BIBLIOTHECA
ttaviensis

de linge que j'ai à laver ; et puis, convient-il que j'y aille avec mes sabots et ma coiffe d'indienne.

— Oh ! sois tranquille de ce côté-là ; ils savent très-bien qu'une jeune fille qui sort de l'hospice, ne peut être mise autrement que tu ne l'es. Quant à ton linge, à nous deux ce sera vite fait, allons, viens?

Subjugée par les bontés de Flavie autant que par ses vives instances, je me décidai à la suivre. Arrivées sur le Cours, en face de l'église Saint-Charles : — Tu vois cette belle maison à notre droite, me dit Flavie, elle appartient à la famille P., Dieu veuille que nous les trouvions.

LXXIII.

Il me semble que c'est hier. M. et M^me^ P. étaient dans le salon ; ils nous y reçurent avec une affabilité dont j'ai vu peu d'exemples. — Je la croyais moins jeune, moins frêle, dit M^me^ P., que j'aimai au premier abord. Et m'adressant la parole :

— Quel âge avez-vous? Quinze ans tout au plus, n'est-ce pas?

— Madame se trompe ; j'en ai près de dix-sept.

— C'est fâcheux, dit M^me^ P., dont la noble physionomie exprime tout ce qu'elle sent! Je vous prendrais volontiers ; mais je crains que vous ne soyez pas assez forte. M^lle^ Flavie a dû vous dire que c'est d'une seconde domestique que nous avons besoin.

— Oui, Madame.

— Eh bien ! Vous sentez-vous capable de faire

telle chose tous les jours et telle autre tant de fois la semaine ?

— Je fais tout cela dans la maison où je suis.

— Julie, dit alors M. P. à sa femme, cette jeune fille m'a l'air pleine de bonne volonté, je te conseille de la prendre, tu verras que, dans un mois ou deux, elle ne sera plus la même ; ça se refait si vite, à son âge. Allons ! mettez-vous d'accord pour le prix.

— Soit, dit Mme P. d'un air satisfait. Combien gagnez-vous chez M. G.,?

— Vingt-quatre écus.

— C'est bien peu ; je vous en donnerai trente-cinq pour le moment et si vous me convenez, comme il faut l'espérer, je vous augmenterai, soyez en persuadée. Quand viendrez-vous ?

— Dès que mes maîtres auront quelqu'un pour me remplacer, lui répondis-je d'une voix émue.

— Et s'ils n'ont personne de six mois, dit Mme P. en riant. Vous regrettez vos maîtres, c'est bien ; mais il faudrait que je pusse compter sur vous pour d'aujourd'hui en huit. Le puis-je ?

Voyant que j'hésitais à répondre : « Mais oui, Madame, dit Flavie, Reine n'est pas au courant de ces choses-là ; je lui dirai comment elle doit s'y prendre pour avertir ses maîtres et leur donner les huit jours. »

— Il faut cependant que Reine me dise si je puis compter sur elle.

— Oui, madame, lui répondis-je, c'est même avec grand plaisir que j'entre à votre service.

— Bien, dirent à la fois M. et Mme P., voilà qui est entendu. A mardi prochain !

LXXIV.

Ne pouvant revenir de leur surprise lorsqu'ils apprirent par Julienne que je devais les quitter, M. G., sa fille et son gendre me pressèrent en vain de leur dire de quoi j'avais à me plaindre chez eux. Comme c'était mon cœur qui me faisait souffrir plus que toute autre chose, je ne sus que leur répondre.

— Puisque tu n'as aucune raison à nous donner, dit M. G. en se disposant à sortir, je vais trouver la supérieure de l'hospice, où tu retourneras, entends-tu? Car je ne suis pas bien aise d'avoir fait le morceau pour les autres !

Le même jour encore, la mère Louise me fit dire, par Fabrette, d'aller lui parler. Je ne me fis pas prier pour suivre cette dernière qui, chemin faisant, me donna de bonnes nouvelles de mes amis que je n'avais pas vu depuis quelque temps.

— Assurément, dis-je à Fabrette, mes maîtres ne se doutent pas du plaisir qu'ils viennent de me procurer en me permettant d'aller avec vous à l'hospice, que j'aime plus qu'ils ne pensent.

LXXV.

Après m'avoir reçue avec sa bonté accoutumée : « vous voilà donc tout à fait décidée à quitetr M. G., me dit la mère Louise ; avez-vous une autre place? » Je lui racontai presque de point en point ma première

entrevue avec Flavie, le bon accueil qui m'avait été fait par M. et Mme P., ajoutant que je leur avais promis d'entrer chez eux dans huit jours. Heureuse de ce que je venais de lui apprendre : « Dieu soit béni, dit notre mère, la Providence veille sur vous ! Cependant, je dois vous le dire : M. G. vous voit sortir de chez lui avec peine. Le père De Barruel en est aussi très fâché, Ne comptez-vous pas le voir? »

— Je n'ose plus reparaître devant le père De Barruel, n'ayant pas de raisons assez puissantes pour justifier ma conduite envers ses amis.

— A la vérité, la chose est un peu délicate ; néanmoins, ne vous en inquiétez pas trop, je verrai moi-même le père De Barruel ; car il m'est impossible de ne pas préférer la nouvelle place dont vous me parlez, à celle où vous êtes. Je vais vous donner mon consentement par écrit, afin que M. G. n'ait plus rien à alléguer là-dessus.

— Je remerciai la mère Louise, en l'assurant que le souvenir de ses bienfaits me suivrait au-delà du tombeau.

— En attendant, me dit-elle, quoi qu'il vous advienne de fâcheux ou d'agréable ; venez toujours me le dire, et soyez persuadée que je m'en réjouirai ou m'en affligerai avec vous.

J'allai ensuite surprendre Rose, qui fut d'autant plus charmée de ma visite qu'elle ne m'attendait pas. Comme d'habitude, je lui fis part de tout ce qui m'était arrivé depuis que nous n'avions eu le plaisir de nous voir. En me parlant de Flavie :

— Que j'aime cette demoiselle, dit Rose; comme elle doit être bonne! Dis-lui; que je prie Dieu de lui rendre en bonheur ce qu'elle fait pour toi!

— Crois-tu que Flavie soit indifférente à ton égard? Laisse que je puisse m'en occuper et tu verras si elle ne m'aidera pas à te bien placer.

Le regard joyeux de mon amie ainsi qu'un baiser plein de tendresse que j'en reçus, me firent comprendre qu'il lui tardait de quitter l'hospice.

LXXVI.

De retour à la maison, je fus étonnée du ton de douceur avec lequel M. G. me demanda si j'avais vu le père De Barruel et ce que m'avait dit la supérieure. Éludant la première question, je lui remis, non sans trembler, le petit billet que m'avait fait notre mère. « Ainsi, me dit M. G. après l'avoir parcouru, tu étais déjà arrêté? Dis-moi franchement qui t'a procuré cette place; j'en suis plus que sûr, tu n'as pas fait cela de toi-même. » Voyant que je m'obstinais à garder le silence, il crut devoir mettre l'intérêt en scène. Combien vas-tu gagner?

— Trente-cinq écus.

— Veux-tu nous préférer à trente-huit?

— Impossible.

— Mais pourquoi?

— Parce que j'ai donné ma parole.

— Ta parole? Imbécile! murmura-t-il.

— Aussi vivement blessée du terme dont il venait de se servir que du sourire qui l'accompagna, je fus

tentée de relever l'indélicatesse de M. G.; mais intimidée par la présence de ma jeune maîtresse, je ne répondis pas même aux nouvelles questions qu'ils me firent tant l'un que l'autre. « Comprends-tu quelque chose à cette petite? dit M. G. à sa fille. Elle est pour moi une véritable énigme. » Néanmoins, au lieu de me traiter avec plus de froideur, ainsi que je m'y attendais, pendant les quelques jours que je restai encore avec ces maîtres, ils eurent pour moi mille petits égards auxquels mon cœur ne fut point insensible. Le jour où je devais m'en séparer étant arrivé, je choisis l'heure où personne n'était encore levé dans la maison, excepté Julienne à qui je serrai la main avec émotion, et, chargée de mon petit paquet, je me rendis chez mes nouveaux maîtres.

LXXVII.

Il ne me fallut pas longtemps pour remarquer la grande différence qui existait entre le service que j'avais quitté et celui dans lequel je venais d'entrer. Le travail n'y manquait pas; mais l'ordre qui régnait chez M^me^ P., sa manière affable de vous commander, l'adoucissaient beaucoup.

Marion, la cuisinière de M^me^ P., était d'ailleurs une jeune fille bonne, douce, pieuse, et de laquelle je n'eus jamais à me plaindre. L'amitié sincère que j'avais pour mes seconds maîtres, se reportait naturellement sur leurs quatre fils, jeunes encore, et dont l'aîné est aujourd'hui l'un des plus honorables magistrats de la Cour impériale de Paris. Je me ré-

jouissais des succès de ces quatre enfants; il me semblait qu'après leurs parents c'était moi qui les aimais le plus. J'étais heureuse autant qu'on peut l'être dans la condition de servante. Aussi, les paroles de M. P. se vérifièrent à la lettre. Au bout de deux ou trois mois, je fus tout autre. Sans devenir parfaite, ma santé s'améliora, au point que mes amis de l'hospice m'en faisaient compliment chaque fois que j'y allais, et Flavie ne cessait de me répéter qu'elle était heureuse de m'avoir bien placée. C'était vrai; néanmoins, je trouvais le service si pénible, que je ne pouvais me faire à l'idée d'y voir entrer Rose. Ne ferait-elle pas mieux, disais-je, d'apprendre un état qui pût nous rendre toutes deux indépendantes? Mais lequel? D'ailleurs, comment s'y prendre, dans notre position d'orphelines?

LXXVIII.

Un jour que j'étais à me faire ces différentes questions, Mme P. m'envoya chez sa couturière voir si elle avait corrigé le défaut qui se trouvait à une robe de barége qu'elle voulait mettre ce jour-là.

— Pour le coup, dit Mme C. en tournant la robe dans tous les sens, non-seulement j'ai oublié cette robe, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que je dois y faire.

Heureuse de pouvoir la tirer d'embarras, bien qu'un peu intimidée par la présence d'une autre dame: Il me semble, dis-je à la couturière, qu'en habillant Mme P., j'ai remarqué que la couture de la

manche droite de cette robe, était un peu trop en dessous du bras. »

— C'est précisément le seul défaut que j'y avais reconnu moi-même et duquel je ne me souvenais plus. Tu sais donc coudre? me dit-elle avec étonnement.

— Je n'ai jamais fait que des robes de toile ou de cadis à l'hospice; mais j'imagine qu'il doit exister une règle générale pour poser les manches d'une robe quelconque.

Se tournant vers l'autre dame, qui me regardait avec des yeux pleins de larmes, Madame C. lui dit : « N'est-ce pas dommage que cette petite soit obligée d'aller d'un maître à l'autre pour gagner sa vie? Ne mériteraient-ils pas d'être brûlés vifs, les parents qui abandonnent de tels enfants?

En entendant parler ainsi cette femme, je sentis l'indignation me monter du cœur à la figure, et, sans même lui demander si la robe serait prête pour telle heure, je la quittai brusquement. Comme je mettais le pied sur la dernière marche de l'escalier, je m'entendis appeler par trois fois. Croyant que c'était de la robe qu'on voulait me parler, je remontai sans hésitation.

— Si tu n'es pas trop pressée, me dit la couturière; voilà M^me^ N. qui désire te parler un instant.

— N'aimerais-tu pas mieux apprendre un état que de servir? me dit M^me^ N. avec bonté. Avoue-le franchement.

— Il me semble que si, madame; mais pour cela

ne faut-il pas de l'argent, ou, du moins, un chez soi?

— Les arrangements font tout, reprit-elle. Ainsi que Mme C., je suis tailleuse de robes; si tu veux venir chez moi, je t'apprendrai mon état. De plus, je m'engage à te nourrir, à t'habiller pendant trois ans, après lesquels, si tu restes avec nous, comme je l'espère, nous prendrons de nouveaux arrangements. Il faudrait cependant te résoudre à faire notre ménage, bien petit, car nous ne sommes que deux, mon mari et moi; nous avons un fils, mais il n'est presque jamais chez nous, vu qu'il voyage pour une maison de commerce. Regarde si cela peut te convenir.

— Madame, lui répondis-je les larmes aux yeux, si j'étais avec des maîtres moins bons et que mon affection pour eux fût moins grande, je n'hésiterais pas d'accepter une offre si obligeante, si avantageuse, une offre que nul autre ne me fera jamais plus dans le courant de ma triste vie; mais je serais heureuse de vous voir porter le même intérêt à une jeune fille de l'hospice pour laquelle je voudrais trouver une place convenable. D'ailleurs, croyez-le, madame, la Providence n'est point étrangère à tout ceci. Il y a demi-heure à peine, je priais Dieu de m'éclairer sur le meilleur parti à prendre, au sujet de mon amie qui est encore à l'hospice, lorsque Mme P. m'a envoyée ici, où Dieu, sans doute, vous avait conduite pour me tirer de peine en faisant pour mon amie ce que votre bon cœur vous portait à faire pour moi.

— Eh bien! Fais-moi donc le portrait physique et moral de ta protégée? Si elle me convient.....

— Marie-Rose est une jeune fille de seize ans, fraîche, bien taillée, l'image de la sagesse, de la bonté, de la douceur, pleine d'intelligence, d'adresse; mais elle est fort...—Laide, sans doute, interrompit Mme N. en riant; car il y a très peu de ces enfants qui soient bien de figure.

— Vous vous trompez en ce point au sujet de mon amie; vous pourrez en juger par vous-même, madame. Je voulais dire que Rose est fort timide; mais que votre regard ami aurait vite triomphé de cette timidité, si naturelle aux pauvres enfants de l'hospice.

— Je ne sais ce qu'il en sera; mais j'aime déjà ton amie. Voyons: quand veux-tu que nous allions la voir?

— Le plus tôt possible, madame.

— Viens donc me prendre dimanche, vers les quatre heures de l'après-midi, rue Fresque, 8, au premier étage.

LXXIX.

Quoique j'eusse plusieurs commissions à faire, en sortant de chez Mme C., j'allai voir Rose pour la préparer à la visite de Mme N. Pendant que je lui racontais assez brièvement l'entretien que je venais d'avoir avec sa maîtresse future, dans les transports de sa joie, Rose ne cessait de répéter ces paroles: Que Dieu est bon, chère Reine! Que je suis heureuse de t'avoir pour amie! N'ayant que quelques minutes à lui donner je quittai Rose en lui recommandant le secret sur ce que je venais de lui apprendre, n'étant d'ailleurs sûre de rien.

LXXX.

Le dimanche parut enfin. A l'heure dite, je me rendis chez M^me^ N. que je trouvai causant avec son mari, dont l'honnêteté jointe à une physionomie ouverte et bienveillante, me charmèrent au premier abord. M. N. me reçut tellement sans façon et me parla si amicalement, qu'on aurait dit qu'il me connaissait depuis longtemps.

— Pourquoi, me dit-il, ne pas accepter l'offre de ma femme? Tu aurais été sa compagne, nous t'aurions aimée comme notre enfant.

— Monsieur, vos bontés me vont au cœur; mais si M^me^ votre épouse se charge de la jeune fille dont je lui ai parlé, soyez certain qu'au lieu de perdre au change, vous y gagnerez beaucoup; cela est si vrai que si j'aimais moins Rose, je craindrais d'être jalouse de la juste préférence que vous lui accorderez sur moi.

— Et si Rose ne veut pas de nous?

— En ce cas, je vous promets de venir à sa place.

— Touche-là! dit-il en me tendant la main.

— Ne craignez pas que je me rétracte de ma parole. Si mon amie ne veut pas venir chez vous, j'y viendrai, soyez-en sûr.

— Et si elle ne plaisait point à ma femme?

— Ce serait une autre affaire; mais j'en doute.

— Va donc et fais pour le mieux, dit M. N. à sa femme; surtout, reste le moins possible afin que, pour le seul plaisir de nous obliger, cette petite ne

soit pas grondée par ses maîtres en rentrant trop tard.

LXXXI.

Arrivées à l'hospice, je conduisis Mme N. à la cour du jeu où les jeunes filles se tenaient presque toute la journée du dimanche. Rose était assise à l'ombre du vieil acacia et paraissait rêveuse. Nous ayant aperçues, elle vint à notre rencontre, non sans un peu d'embarras : Néanmoins, après avoir salué Mme N. et m'avoir embrassée ; d'un air fort gracieux, elle nous pria d'aller nous asseoir àla place qu'elle venait de quitter.

— Eh bien ! ma petite, lui dit Mme N. Non-seulement tu ne t'attendais pas à ma visite, mais tu ignores le sujet qui m'amène ici ?

— Pardon, madame, depuis trois jours je sais, par mon amie, ce que votre bon cœur vous a inspiré de faire pour moi, si toutefois je suis assez heureuse pour ne pas vous déplaire.

— Me déplaire ! dit Mme N. en prenant la main de Rose. Il faudrait être bien difficile ! D'après ce que Reine m'avait dit de toi, je t'aimais sans te connaître; mais à présent vois-tu — et dans sa joie : « Combien faut-il de temps à Rose pour faire ses petits préparatifs ? »

Madame, lui dis-je en souriant, vous oubliez sans doute que tout dépend de notre digne supérieure à qui nous n'avons encore rien dit? » A ces mots qui la firent changer de couleur : « Allons donc voir la

supérieure pour que je sache à quoi m'en tenir. » Sur-le-champ, nous allâmes au salon de la mère Louise, dont l'accueil fut prompt à rassurer la couturière. Après nous avoir offert des chaises : « Je parie, me dit notre mère, que c'est une place pour Rose ? »

— Oui, ma mère, une place que Dieu lui gardait ; car Rose va trouver dans M. et M^me^ N. un père et une mère.

— C'est pousser la chose un peu loin, et pourtant, dit notre mère, en s'adressant à M^me^ N. il serait à désirer qu'il en fût ainsi pour chacun de ces pauvres enfants que la Providence a confiés à nos soins ; tandis que la plupart de ceux qui s'en chargent, ne savent que les traiter avec une indifférence qui n'a pas de nom. Aussi, lorsque nous sommes sûres de les bien placer, nous n'hésitons pas, malgré la peine que nous éprouvons quelquefois à nous en séparer. Mais connaissez-vous la jeune fille dont il s'agit ?

— Oui, madame. Je viens de lui parler, elle me plaît tant que si vous...

— Je le crois bien, interrompit notre mère ; c'est la plus douce, la plus aimable, la plus vertueuse de nos petites filles. Oui, madame, cette enfant méritait de trouver une maîtresse aussi bonne que vous paraissez l'être.

Prenant la parole : Ma mère, lui dis-je, savez-vous que Rose n'est pas censée entrer en service ?

— Comment cela ?

— Madame N. qui est tailleuse de robes, veut lui apprendre son état, la nourrir et l'habiller pendant trois ans, après lesquels elle prendra d'autres arrangements, qui, j'en suis persuadée, seront tout à l'avantage de Rose.

— Vraiment, dit notre mère! Cette petite Rose semble née pour être heureuse; mais, encore une fois, elle le mérite.

— Quand me permettez-vous de venir la prendre? demanda la couturière.

— Elle est à votre disposition, lui dit notre digne supérieure.

— Ma mère, dis-je alors, si vous le voulez bien, je viendrai moi-même chercher Rose pour la conduire chez M^me^ N. ?

— D'autant plus que vous lui adoucirez le moment de sa sortie de l'hospice; car votre amie n'est point ingrate.

LXXXII.

M'élançant vers Rose, qui nous épiait à travers les barreaux du portail donnant dans le vestibule, même en face du salon de la mère Louise, je lui fis part du succès de notre démarche et lui recommandai de se tenir prête pour le lendemain.

LXXXIII.

Bien que Rose ne fût point ingrate, sa douleur devait être moins vive que la mienne, en quittant l'hospice, où elle n'était restée que trois ans, tandis que

j'y en avais passé huit; et puis, je l'y laissais en sortant au lieu qu'elle se rapprochait de moi. Lorsque je fus la chercher, elle faisait ses adieux à nos bons amis. Je la trouvai chez Thérèse, qui, tout en l'embrassant, augmentait d'un fichu et d'un tablier, son paquet à peu près pareil à celui qu'on m'avait donné en quittant l'hospice. Après un moment de douce causerie: Vous allez faire un grand vide autour de moi, dit Thérèse en soupirant; mais la vie n'est autre chose qu'un sacrifice continuel! Néanmoins, je vais prier Dieu pour que le bonheur vous suive partout, bien que nos vœux les plus ardents ne se réalisent pas toujours.

Je vous attendais, nous dit la sœur Anne, à qui nous allâmes dire adieu.

Lorsqu'elle lui eut assez témoigné son affection et ses regrets, prenant la main de Rose: « Mon enfant, lui dit cette bonne sœur, vous allez entrer dans un monde plein d'écueils pour votre innocence! Dès que la moindre chose troublera la paix de votre âme, recourez à Dieu par les sacrements, à la fréquentation desquels je ne saurais trop vous engager. N'ayez rien de caché pour votre ancienne compagne. Ne faites rien sans la consulter, d'abord parce qu'elle est votre aînée, puis parce qu'elle vous aime sincèrement. »

Nos larmes dirent à la sœur Anne combien nous lui étions reconnaissantes de ses bons conseils et combien nous l'aimions. Après lui avoir fait à peu près les mêmes recommandations, la mère Louise, en nous serrant la main à plusieurs reprises: Adieu,

mes enfants, nous dit-elle. Aimez-vous toujours et pensez quelquefois à la mère Louise, qui ne saurait vous oublier.

LXXXIV.

Nous étions si émues en nous éloignant de l'hospice, que nous fîmes plus de la moitié du chemin sans pouvoir nous parler. Rose fut la première à rompre le silence.

— Je m'étais figurée, dit-elle, que le jour de ma sortie de l'hospice serait, pour moi, un jour de fête, et voilà que je me sens pleurer!

— Rose, si tu pouvais te réjouir en ce moment, j'aurais le droit de te croire légère, ce qui m'affligerait beaucoup.

— La joie est loin de mon cœur; néanmoins, chère Reine, je dois te l'avouer, l'idée que nous allons recommencer ce doux échange de pensées, de paroles et de sentiments, qui nous rendait si heureuses; cette idée seule diminue le chagrin que j'éprouve de me séparer de nos amis. Y a-t-il du mal à cela?

— Non, mais tu te fais illusion de croire que nous pourrons nous voir et nous parler à volonté. D'abord, tu ne viendras que rarement chez M^me^ P.; elle ignore notre intimité et j'en suis bien aise, par la raison que, toutes les fois qu'elle m'enverra faire des commissions de ton côté, je pourrai passer une minute ou deux avec toi, sans craindre qu'à mon retour elle me dise: Comme vous êtes restée longtemps! Vous venez sans doute de voir votre amie? Nous ne pour-

rons être librement ensemble que le dimanche, encore pas toujours; car mes maîtres ont une campagne à St.-Geniez où ils vont passer deux ou trois mois de l'année; pendant ce temps, ils ne se servent point eux-mêmes, comme tu peux te l'imaginer. Il faudra donc bien se résoudre, de part et d'autre, chère Rose! Les sacrifices, les privations, voilà notre partage! Ainsi, tu le vois, tes rêves de bonheur viennent de s'enfuir avec le son de mes paroles!

LXXXV.

Ces tristes réflexions nous accompagnèrent chez les maîtres de Rose. Ils l'accueillirent on ne peut mieux. Pendant que M^me^ N. me débarrassait du paquet de mon amie: Sois la bienvenue, mon enfant, lui dit M. N., et lui tendant la main: Allons! pas de timidité, car te voilà chez toi. Nous sommes loin d'être de riches bourgeois; mais j'espère que tu n'auras à te plaindre de rien chez nous. En tout cas, si quelque chose te manque, ce ne sera pas notre amitié. S'adressant ensuite à M^me^ N.: Voyons, femme! As-tu quelque chose de bon pour le goûter de ces jeunes filles?

— Merci, M. N., il faut que je vous quitte; le temps que M^me^ P. a bien voulu me donner pour mes petites commissions commence à s'écouler, et je ne veux pas abuser de sa complaisance. Souriant à Rose: — Je te laisse en bonnes mains, dis-je, en lui baisant le front; à dimanche!

— Comment, dit la couturière, tu aurais le cou-

rage de rester cinq grands jours sans voir ton amie?

— Femme, interrompit M. N., tu me connais, je ne suis pas méchant; néanmoins, si Reine fait cela, je lui en voudrai toute ma vie.

— Si je ne peux venir plus tôt, leur dis-je en riant; vous savez bien qu'en service on ne fait pas toujours ce qui serait le plus agréable.

— C'est juste, c'est juste, dirent à la fois les deux époux en se calmant; tu viendras quand tu pourras; soit de jour, soit de nuit, notre maison sera ouverte pour toi.

LXXXVI.

Ainsi que l'avait dit la mère Louise, Rose semblait née pour être heureuse. Ses maîtres qui l'aimaient tendrement, se plaisaient à le lui prouver. Mon amie, à son tour, leur rendait cette affection par une confiance toute filiale, une prévenance touchante, des soins assidus et un dévouement peu commun. Chez de si bons maîtres, ses jours coulaient rapides, sans amertume. Chaque fois que le temps me le permettait, j'allais vite l'embrasser, m'informer dans ses yeux si son cœur ne renfermait pas quelque chagrin; mais, la trouvant toujours plus contente, j'en bénissais Dieu. Le dimanche, dès que j'étais libre de sortir, j'allais la prendre pour aller à vêpres, le plus souvent à l'hospice que nous ne quittions jamais sans peine. Il nous arrivait même quelquefois de nous joindre aux petites filles lorsqu'elles allaient à la promenade, et cela, pour être plus longtemps avec

la sœur Anne, que notre présence ne fatiguait jamais. Nous étions habillées à peu près de même; mais c'était condescendance de la part de Rose; car, chaque fois que nous passions sur les boulevards pour aller à l'hospice, soit la tournure gracieuse d'une robe, soit la forme distinguée d'un bonnet garni de rubans, elle avait toujours quelque chose à me faire remarquer, dans la mise élégante des grisettes de Nîmes. Simple par goût autant que par économie, je lui répétais sans cesse, que dans notre condition de pauvres filles de l'hospice, nous ne pouvions être trop modestes dans notre mise, que, d'ailleurs, on devait s'épargner bien des peines, des ennuis, lorsqu'on savait ne pas se rendre esclave de la mode, et que c'était mal connaître le prix du temps que de l'employer à de telles futilités. Loin de trouver mauvais que je me permisse de lui parler ainsi, n'opposant qu'une douceur angélique aux simples avis que me dictait l'amitié sincère que je lui portais, Rose m'approuvait toujours.

Quant à nos entretiens: époque par époque, nous aimions à revenir sur les trois années que nous avions passées ensemble à l'hospice et dont le souvenir nous attendrissait toujours. La petite croix de pierres n'était point oubliée, bien qu'elle eût disparu de l'étendage depuis qu'on y avait posé les fondements d'une bâtisse, alors destinée aux fous et que les folles occupent aujourd'hui. Étrangères à toutes les joies d'ici-bas, nous laissions le présent de côté; mais l'avenir!.... Chaque fois que nous entamions

ce chapitre, je sentais le besoin de me tenir en garde contre la tristesse ; devant Rose chez qui cette pensée agissait avec moins de force et qui me disait que j'avais tort de mal augurer de notre avenir, vu que sa maîtresse lui promettait, non-seulement d'en faire une bonne ouvrière, mais de lui céder, plus tard, son travail ; qu'alors, je quitterais le service pour aller demeurer avec elle chez Mme N., qui m'aimait beaucoup, ou ailleurs, si cela me convenait mieux, et qu'une fois ensemble pour toujours, nous serions heureuses plus que jamais. Pressant Rose contre mon cœur, je la remerciais de ces sentiments à mon égard ; mais je me gardais bien de croire à tant de bonheur !

Ses parents nourriciers n'étaient pas non plus oubliés ; nous en parlions, au contraire, fort souvent. La promesse faite à sa mère d'aller la voir, devait se réaliser dès que nous aurions de quoi faire le voyage et y ajouter quelques petits cadeaux pour ses bons parents. Mais Rose ne gagnait rien, et mes neuf francs par mois ne me permettaient pas de faire une grande économie ; néanmoins, nous comptions aller aux Cévennes, au plus tard, dans deux ans.

LXXXVII.

Telle était notre manière de vivre avec Rose, lorsqu'il fallut nous séparer. Depuis ma sortie de l'hospice, l'absence la plus longue entre nous avait été celle à laquelle j'avais été forcée par l'indisposition de Julienne ; aussi, je ne pus retenir mes larmes

en disant à Rose que j'allais partir pour St.-Geniez. Témoins de notre chagrin réciproque, M. et Mme N., dont le cœur valait beaucoup plus que l'intelligence, s'irritant contre mes maîtres, dirent avec chaleur, que j'étais bien nigaude de leur sacrifier le seul plaisir que j'eusse en ce monde, celui de voir de temps en temps mon amie.

— Qui te force à les suivre, dit la femme? — Imbécile! dit le mari. Lache-moi ces maîtres et viens avec nous; un peu plus, un peu moins, ça n'y fait rien, vois-tu. Lorsqu'il y en a pour trois, il y en a pour quatre. Bien que triste en me voyant prête à partir, Rose était loin de penser comme ces bonnes gens. Je lisais dans ces yeux ces paroles sorties de la bouche même de l'Homme-Dieu. «Le serviteur ne doit-il pas faire la volonté du maître?» En effet, j'eus plusieurs fois l'idée d'interrompre M. et Mme N. pour leur montrer combien ils s'écartaient de la justice et même du bon sens, au sujet du devoir des domestiques; mais l'hospitalité qu'ils venaient de m'offrir avec tant de cœur, me toucha si profondément, que j'oubliai tout le reste, pour leur en témoigner ma gratitude. Je fis ensuite mille petites recommandations à Rose, entre autres, celle de ne pas négliger nos amis de l'hospice et d'aller voir quelquefois la bonne Flavie, qui nous aimait si tendrement.

Ne pouvant continuer, tant j'étais émue, j'embrassai Rose et m'en séparai sans savoir quand nous nous reverrions.

LXXXVIII.

Nous restâmes quatre mois à la campagne, où malgré mes nombreuses occupations, le souvenir de Rose ne me quittait pas du matin au soir. Que fait-elle en ce moment? disais-je. Si je savais écrire, elle recevrait une lettre tous les huit jours au moins, ne serait-ce que pour lui dire: « Chère amie, ton souvenir m'occupe sans cesse! En est-il de même de ton côté? Je me promettais bien qu'après notre voyage des Cévennes, le premier argent que je pourrais économiser serait pour un maître qui nous donnerait des leçons d'écriture, à Rose et à moi; car, je trouvais trop dur d'être obligées de se passer des nouvelles l'une de l'autre.

LXXXIX.

Le village de Saint-Geniez était cependant plein de vie et de joie. Tous les soirs, au retour des champs, le hautbois invitait la jeunesse à se délasser par la danse des travaux de la journée. Toujours bonne à mon égard, M^me^ P., en m'ôtant le travail des mains, m'engageait alors à me récréer un peu et tout en la remerciant de cette marque d'attention qui me touchait, j'allais prendre le frais sur la porte pendant quelques minutes.

Les villageois dansaient en plein air à deux pas de là, en sorte que je pouvais les voir sans bouger de place; mais, le sérieux imperturbable avec lequel ils sautaient les uns devant les autres, sans daigner se regarder, me donnait une telle envie de rire, que,

sans mon caractère naturellement triste, j'eusse éclaté ; aussi, dans la crainte, mal fondée, peut-être, de m'entendre apostropher par ceux ou celles dont j'aurais pu blesser l'amour-propre, je rentrais sur-le-champ.

Les premiers jours de mon arrivée à Saint-Geniez, les jeunes gens m'accablaient d'invitations pour me faire honneur, sans doute, comme étant la servante des maîtres de la maison devant laquelle ils dansaient. Je refusais constamment, parce que je n'entendais rien à la danse que je n'aimais pas. D'ailleurs, loin de Rose, pouvais-je me livrer à une joie quelconque? Mais, ainsi que les plaisirs, chaque peine a son terme. Un soir, pendant que nous soupions, Mina, l'un des valets, me dit d'un ton plein de mystère : Reine, votre procès est gagné! — Expliquez-vous! — Eh bien! oui : demain ou après demain vous serez plus contente que vous ne l'êtes maintenant.—Pourquoi, bon Mina?— Pourquoi? dit-il en riant. Parce qu'étant à Nîmes, vous aurez déjà vu celui..... ou celle qui possède tout votre cœur.

XC.

En effet, le surlendemain, à la même heure, j'étais dans les bras de Rose, moins joyeuse, cependant, que n'avait pu le supposer Mina ; car sans notre amitié, sous les habits de deuil qui relevaient la blancheur et la beauté de mon ancienne compagne, je ne l'eusse pas reconnue.

Après le premier élan de tendresse qui nous tint

embrassées pendant quelques minutes : La mort a donc passé par ici, chère Rose ? Qui t'a-t-elle enlevé pendant mon absence? — Mon cher maître ! le bon M. N., dit-elle, le cœur et les yeux pleins de larmes. — Ciel ! Et de quelle maladie est-il mort ? — D'une maladie qui ne nous a pas même donné le temps de lui prodiguer nos soins ; car, peu de jours après ton départ, il lui prit une attaque et ce fut fait de lui en moins d'un jour.—Pauvre M. N.! Combien je le regrette ! Oh ! que ta maîtresse doit être affligée! Où donc est-elle en ce moment? — Elle vient de sortir avec son fils. — Son fils ! est-ce qu'il est ici? — Depuis la mort de son père. Et je crois très-fort qu'il cessera de voyager, pour rester auprès de sa mère, ce qui me fait plaisir pour M^me^ N. qui l'aime d'autant plus qu'elle n'a que ce fils. Mais, tu le connais, chère Reine ! Tu l'as vu, tu lui a parlé ! — Moi ! Et quand ? — Nous étions encore à l'hospice. Ne t'en souvient-il pas de ce jour où nous allions laver au moulin et où nous fûmes poursuivies par ces jeunes gens qui nous firent si peur? — Si je m'en souviens? Il me semble que c'est hier, tant ce fait est présent à ma mémoire. — Eh bien ! le fils de M^me^ N. est celui de ces jeunes gens qui... — C'est peut-être Robert! interrompis-je. — Ce méchant qui me coûta tant de chagrin pendant la maladie qu'il t'occasionna? Grandement fâchée que Robert fût l'indigne fils de ma maîtresse, crois-tu que je n'eusse pas pris un autre ton en te parlant de lui? Le fils de M^me^ N. est, au contraire, ce vertueux

Lucien, dont la pitié pour notre cruelle situation, lui fit prendre notre défense avec tant d'ardeur. Ne te le rappelles-tu pas?—J'ai toujours eu devant mes yeux la dure physionomie de Robert, tandis qu'il ne me reste qu'un souvenir confus de celle de Lucien ; mais je n'ai point oublié les paroles pleines de charité, qu'il voulut bien nous adresser, et celles aussi pleines de bons sens qu'il fit entendre à ses camarades en les quittant. Je ne pourrais donc reconnaître M. Lucien; mais je suis enchantée d'apprendre qu'il est le fils de Mme N.; car je tremble encore en pensant que ce pouvait être Robert, ce qui nous eût rendu bien malheureuse toutes deux. —Lucien pourtant se souvient fort bien de toi, chère Reine ; car, il a été le premier à m'en parler. Il te croyait morte et je puis t'assurer qu'il te verra avec grand plaisir. — Il en serait de même de mon côté, si je pouvais rester plus longtemps ; mais je suis sortie sans rien dire ; mon impatience ne m'ayant pas permis d'attendre à demain pour t'embrasser. Présente mes affectueux respects à Mme N., dis-lui, surtout combien je prends part à son malheur et remercie son fils de s'être souvenu de moi.

XCI

Le souvenir de Lucien, dont le contraste était si frappant avec celui de Robert, ne pouvait que me rassurer à l'égard de Rose ; néanmoins, j'étais plus que jamais inquiète sur son compte. Pauvre amie, disais-je, comme elle était triste! quelle perte elle

vient de faire dans la personne de ce bon M. N.! Il me semble l'entendre encore me dire avec un bonheur inexprimable: « Crois-le Reine ; j'aime cette petite Rose, autant, vois-tu, que si elle était ma fille. » Mme N. l'aime aussi beaucoup ; mais la mort de son mari ne va-t-elle pas tout faire changer à son désavantage ? Lucien, lui, je le crois incapable de chagriner celle dont, jeune encore, il se montra l'admirateur en même temps que le défenseur. Mais, s'il se marie, est-il sûr que son épouse la verra de bon œil ? Qui sait, même, si l'influence d'une belle fille n'ira pas jusqu'à enlever à mon amie cette douce et précieuse affection que Mme N. lui porte, depuis le jour que je lui parlai d'elle chez Mme C.?

Pour me distraire de ces réflexions qui m'absorbaient tout entière, j'allais en esprit chez Mme N. qu'il me tardait de voir, ainsi que son fils. J'aimais surtout à me représenter Rose, telle que je l'avais vue en arrivant de St.-Geniez. Une robe de mousseline noire unie, un tablier à petits filets blancs, un foulard noué à son cou, en forme de sautoir, un petit bonnet de mousseline très-claire et dont le bord valait tout au plus deux sous le mètre, voilà tout! Cependant, que Rose était bien avec ce costume si simple! Elle avait un air si distingué, si dénué de toute affectation, qu'on eût dit qu'elle n'avait jamais été habillée autrement. Sous ce costume qui tenait un peu de celui des grisettes, la *charitone* avait tout à fait disparu ; mais loin d'en ressentir la moindre jalousie, il me semblait que j'en aimais davantage

mon ancienne compagne, au point que j'eusse voulu voir tout le monde en admiration devant elle.

XCII.

Le dimanche suivant, à l'heure accoutumée, j'allai chez Mme N. A mesure que j'approchais de ce lieu où le bonheur habitait naguère, je sentais mon cœur se serrer. Ce n'était pas sans raison ; ma présence chez Mme N. allait réveiller un triste souvenir, faire couler des larmes. Ce fut Mme N. qui me reçut. Je l'embrassai, lui serrai fortement la main, pour lui faire comprendre que si je ne pouvais lui parler, je n'étais point indifférente à son chagrin. Malgré les larmes qui étouffaient sa voix : — J'étais sûre de ton cœur, me dit-elle. Eh bien ! non, tu ne le verras plus ce pauvre homme qui t'aimait tant ! Lorsque tu fus partie pour la campagne, il ne cessait de me dire qu'il lui manquait quelque chose ! Il était si bon, si rempli de qualités inappréciables ! Et voilà que je suis séparée pour toujours de ce cher époux ! — Pour toujours ? Oh ! non ; il vous attend au ciel ! Je ne pus lui en dire davantage.

Touchée de ma douleur profonde, pour y faire diversion, Mme N. dit à Rose d'appeler Lucien, qui ne se fit pas attendre.

Voilà Reine, lui dit sa mère ; je sais qu'il te tardait beaucoup de la voir.

Me tendant amicalement la main : Mademoiselle, je suis heureux de pouvoir renouveler connaissance avec vous ; mais, je voudrais que ce fut en toute

autre circonstance pour vous en témoigner ma joie. Je vous remercie de la part que vous prenez à notre malheur, bien grand; car, nous avons perdu, ma mère, le meilleur des époux; moi, le plus tendre des pères!

— Et Rose, interrompis-je, n'a-t-elle pas perdu l'ami le plus sincère, le plus dévoué?

— Vous dites vrai! Mais il reste à votre amie, une mère dans la mienne, et, dans moi, il lui reste plus qu'un ami, il lui reste un frère!

— Merci, Monsieur! Merci mille fois pour le bien que vous me faites en me parlant ainsi à l'égard de mon ancienne compagne.

— Du tout, mademoiselle, l'intérêt, l'amitié que nous portons à Rose, ma mère et moi, nous font un devoir d'en agir ainsi envers elle. Je désire seulement que le temps et l'occasion me permettent de vous prouver la sincérité de mes paroles.

— Mais, parlons un peu de vous, reprit-il; car, je ne vous ai point oubliée depuis l'aventure de l'écurie. Votre pâleur et votre tristesse m'avaient si fort impressionné, que j'ai eu longtemps votre image devant mes yeux, si bien, que je vous aurais reconnus entre mille; mais vous étiez si maigre, vous aviez l'air si souffrant, que je ne me figurais pas que vous puissiez vivre longtemps; aussi, je fus agréablement surpris lorsqu'en demandant de vos nouvelles à Rose, elle me dit que votre santé avait enfin repris le dessus. Je fus aussi très-charmé d'apprendre que l'étroite amitié qui vous unissait

alors à votre compagne, ne s'est pas démentie un seul instant depuis cette malheureuse aventure, qui, à ce que me dit Rose, faillit vous coûter cher. J'en ai été si peiné, que je me repens encore aujourd'hui d'avoir pu vous abandonner toutes deux à la brutalité de Robert. Mais, depuis, j'en suis sûr, vous avez tout oublié, même les torts de Robert, d'autant plus digne de votre pardon, qu'il n'existe plus.

— Robert est mort! dis-je, involontairement.

— Le malheureux jeune homme voulut s'engager malgré ses parents, et peu de temps après il mourut en Afrique.

— Puisque Robert est mort, dis-je à Rose, tâchons de ne penser à lui que pour le recommander à Dieu, n'est-ce pas, chère amie?

— Certainement, dit-elle, si nous devons aimer de tout notre cœur ceux qui sont bons pour nous, il est de notre devoir de prier pour tous, même pour ceux qui nous ont fait du mal.

M^me^ N. et son fils approuvaient nos sentiments, lorsque deux coups frappés à la porte annoncèrent une visite, ce qui nous permit de sortir pour faire notre tournée du dimanche, comme avant mon départ pour la campagne.

XCIII.

A peine dans la rue, sans même se douter que mon petit fichu d'indienne, fixé par trois ou quatre épingles au corsage de ma robe, était loin de faire honneur au grand châle de mérinos noir qu'elle portait avec autant d'aisance que de grâce.

— Eh bien ! dit Rose en me prenant le bras, comment trouves-tu Lucien ?

— Très-bien de figure et de taille, parfait de cœur et de sentiment, tel, enfin, chère amie, que je désirais qu'il fût à ton égard.

— Merci, me dit-elle avec un sourire plein d'une mélancolie que j'attribuai tout de suite à la mort de M. N.

Détournant la conversation de ce sujet pour égayer un peu mon amie, je lui racontai comment j'avais passé mon temps à Saint-Geniez. Elle fut heureuse de savoir que son souvenir ne m'avait pas quittée. Je m'attendais à la voir beaucoup rire, en lui parlant du sérieux comique, avec lequel les villageois dansaient ; mais elle paraissait occupée d'autre chose. Ce défaut d'attention, que je remarquais pour la première fois chez Rose, se fit pourtant moins sentir lorsque je lui fis part de mon admiration pour les beautés de la nature et les dons qu'elle répand avec profusion sur la vaste campagne, pendant l'automne.

La campagne, se mit-elle à dire ? Tu verras, tu verras, lorsque nous irons aux Cévennes ! Mais quand irons-nous ? Jamais, peut-être !

— Comment ! repris-je. Toi qui, jusqu'ici, as vu tout en beau, tu commences à désespérer ? Je ne vois pas les obstacles insurmontables qui peuvent nous empêcher d'accomplir un tel projet.

— Si M. N. vivait, oui; mais à présent.....

— A présent ! et pourquoi pas aussi bien qu'alors ?

— Attends-tu autre chose de Mme N. que sa permission ? Penses-tu qu'elle te la refuse ?

— Non. Mais.....

— Eh bien ! moi, je te dis que l'année prochaine ne se passera pas, sans que nous ayons pu réaliser ce projet, à moins que nous ne soyons malades l'une ou l'autre, ou que tu ne t'en soucies plus.

— Tu sais trop bien le contraire, chère Reine !

— Laisse donc là tes *si*, tes *mais ;* tes *peut-être*, et pense, chère Rose, que chaque mois ajoute à la somme que je mets de côté pour ce charmant voyage.

XCIV.

— J'avais beau vouloir me le dissimuler ; à dater de ce jour, je fus obligée de convenir que, pendant mon absence, le caractère de Rose avait subi un grand changement. Je ne reconnaissais plus en elle cette jeune fille dont naguère la physionomie enfantine laissait voir le bonheur qu'elle goûtait intérieurement.

Sa gaîté franche et naïve disparut insensiblement pour faire place à une tristesse indéfinissable. Ses habits de deuil, qui la rendaient plus intéressante encore, lui servaient d'excuse aux yeux de nos amis, qui me disaient souvent : Pauvre Rose ! depuis qu'elle a perdu son maître, elle n'est plus la même. Je pensais comme eux et me torturais l'espris pour arriver à comprendre la vraie cause de la tristesse de mon amie.

« La mort de son maître, disais-je, peut bien y être pour beaucoup ; mais en est-elle l'unique motif ? Cela

me semble impossible. Aimerait-elle outre mesure le fils de Mme N.? Mais alors, Rose serait heureuse de le voir si bon et, en même temps, si plein de respect pour elle. Si, au contraire, mon amie se sentait de l'éloignement pour lui, m'en dirait-elle tant de bien chaque fois que nous en parlons? » Je passais des semaines entières à réfléchir là-dessus, mais je n'avançais à rien; et, lorsque tourmentée de la voir ainsi, je suppliai Rose, au nom de notre amitié, de m'ouvrir son cœur :

— Je voudrais, me répondait-elle, pouvoir te dire : J'ai ceci ou cela ; mais je me sens triste sans pouvoir m'expliquer pourquoi, et ce qui m'attriste encore plus, c'est de te voir souffrir à cause de moi.

XCV.

Un dimanche que j'allais la prendre pour aller à vêpres, je trouvai, contre son habitude, mon amie en habits de tous les jours et fondant en larmes.

— Au nom du ciel! qu'as-tu? lui dis-je. Serait-il arrivé quelque nouveau malheur dans cette maison? Mme N. est-elle malade? Son fils parti ou prêt à partir?

— Rien de tout cela ; ils sont tous deux en ville.

— Es-tu malade toi-même?

— Non.

— Mais alors, qu'as-tu? — Je n'en sais rien!

Feignant de m'en aller :

« Rose, lui dis-je, ta conduite envers moi, depuis mon retour de Saint-Geniez, commence à me faire supposer que mon amitié ne te suffit plus, ainsi.....

— Oh! Reine, interrompit-elle en me forçant à me rasseoir, est-ce bien toi qui viens de me faire entendre des paroles si dures? Toi, sans l'amitié de laquelle je ne saurais vivre!

— S'il en est comme tu dis, pourquoi ne pas m'ouvrir ton cœur; car, enfin, tu as beau ne pas en convenir; tu souffres, chère amie! Chaque peine a sa cause. Veux-tu que nous cherchions ensemble la source de cette mélancolie, qui, en détruisant chez toi toute espèce de bonheur, finirait par nuire à ta santé? Avec mon aide, peût-être parviendrons-nous à deviner ce que tu dis ne pouvoir t'expliquer. Réponds, le veux-tu?

— Oui.

Prenant le plus court chemin pour atteindre mon but:

— Depuis quand es-tu si triste?

— Depuis la mort du pauvre M. N.

— En ce cas, ta tristesse est louable; mais enfin, le temps adoucit les plus fortes douleurs. Voilà bientôt un an que ton maître est mort, et loin de diminuer, ta douleur augmente! Qu'est-ce donc qui avait pu te le rendre cher à ce point?

— L'amitié sincère qu'il me portait.

— Si M^me^ N. mourait, que ferais-tu alors, que deviendrais-tu?

— M^me^ N.? Il me semble que je m'en consolerais plus vite.

— Tu l'aimes donc moins que tu n'aimais son mari?

— Oh! oui, beaucoup moins!

— Elle t'aime cependant bien!

— Tu le crois?

— Mais c'est positif, chère Rose! Jette un coup-d'œil en arrière : vois ce que Mme N. a fait pour toi. Elle te nourrit, t'habille depuis le jour où nous allâmes te chercher ensemble à l'hospice. Elle te met à même de gagner ta vie sans avoir besoin d'aller d'un maître à l'autre, comme j'ai déjà fait. Que te manque-t-il chez Mme N.? Es-tu moins bien nourrie, moins bien mise qu'elle? Ne dirait-on pas, au contraire, que tu es sa propre fille?

Pleurant de nouveau à chaudes larmes : C'est parce que Mme N. a fait pour moi tout ce que tu dis, que j'en souffre plus cruellement aujourd'hui!

— Explique-toi, chère amie, au lieu de pleurer ainsi; car tu me fais plus de mal que tu ne le crois. Est-ce que Mme N. serait moins bonne pour toi maintenant?

— Je voudrais pouvoir me tromper; mais, depuis la mort de son mari, elle a bien changé à mon égard; depuis quelques mois surtout, il me semble que j'ai perdu toute son affection. Elle ne me laisse manquer de rien; mais quelle différence dans sa manière d'agir! J'ai beau aller au-devant d'elle, comme j'ai toujours fait, elle ne me parle que par nécessité, et d'un ton qui me glace. Que ne peut-elle comprendre combien cela me fait souffrir! Mais elle ne s'en aperçoit même pas.

— Eh! Tu disais que tu ne savais ce qui pouvait te rendre triste! Pourquoi, chère Rose, dis-je en la

pressant contre mon cœur, pourquoi me taire ainsi ton chagrin ? il m'a fallu te l'arracher par morceaux ! Ne sais-tu pas qu'une peine à deux, perd beaucoup de sa pesanteur et de son amertume !

— J'ai souvent ouvert la bouche pour te l'avouer; mais, il est si pénible de ne pouvoir toujours dire du bien de ceux auxquels on doit tant, de ceux qu'on voudrait aimer malgré eux !

— Cœur excellent, va !.....

— Et Lucien, repris-je, l'aimes-tu beaucoup ?

— Puis-je faire autrement ? il a été si bon pour moi ! Je ne puis me rappeler ses attentions, ses prévenances, sans me sentir pleurer !

— Comment ? est-ce qu'il a changé lui aussi ?

— Oh ! oui, presque en même temps que sa mère.

— Lucien ! Est-ce possible ? Mais, te fait-il passer de mauvais jours ?

— Il me parle avec moins de froideur, mais avec non moins de réserve que sa mère. On dirait qu'il tâche d'éviter ma présence. Je le trouve aussi beaucoup plus triste depuis quelques mois. Il a l'air tout malade. Pauvre Lucien ! S'il savait combien je le plains ; combien je m'intéresse à lui ! Mais.....

— On dirait que tu l'aimes plus que sa mère ?

— Par une raison toute naturelle. Depuis quelque temps, M^me^ N. me fait sentir le poids de son autorité, tandis que son fils ne m'a jamais traité avec la moindre rigueur, pas même aujourd'hui qu'il ne m'aime plus ; car tout en lui me porte à faire cette supposition.

— Puisque tu n'as rien fait pour mériter d'être ainsi traitée, je te conseille de demander une explication à ta maîtresse; car enfin, cela ne peut pas durer.

— C'est précisément cette résolution qui m'a mise dans l'état où tu m'as trouvée. Étudiant ce que j'avais à dire à Mme N., je croyais l'entendre me répondre : « Rose, si notre manière d'agir à ton égard ne te plaît pas, nous en sommes fâchés, cherche ailleurs ! » Tu comprends combien il me serait pénible de quitter cette maison où j'étais si bien vue autrefois. Néanmoins, je t'avoue avec sincérité que je préfère en sortir plutôt que de vivre ainsi !

— Veux-tu que je prenne l'initiative auprès de ta maîtresse, que je sonde ses sentiments, ses intentions à ton égard ?

— Il me semble qu'il est plus convenable que ce soit moi. Qu'en dis-tu ?

— Je voulais ménager ta sensibilité ; mais si tu en as le courage, il vaut mieux que tu parles toi-même à Mme N., afin de faire cesser une incertitude, qui nous rend malheureuse toutes deux, il n'y a déjà que trop de temps.

XCVI.

Je me disposais à quitter mon amie, lorsque Mme N. et son fils rentrèrent. La voyant en habits de travail et fort abattue : — Est-ce que Rose serait malade ? dit Mme N., et lui prenant la main : Qu'as-tu ? Où souffres-tu ?

— J'ai un peu mal à la tête.

— Depuis quand, pauvre enfant?

— Depuis quelques jours.

— Rose, ma fille, ce n'est pas bien de ta part. Tu souffres et tu ne m'en dis rien. Pourquoi cela? Si c'était d'hier que tu fusses dans la maison, tu serais excusable; mais voilà deux ans passés que tu es avec nous qui te regardons comme de la famille, et tu te comportes comme une étrangère; encore une fois, ce n'est pas bien!

La tristesse, l'inquiétude, l'agitation peintes sur sa figure: Ma mère, dit Lucien, empressons-nous de soulager Rose, et puis vous..... Ce disant, il passa dans la pièce à côté.

Je suivis Lucien, sous prétexte de lui offrir mes services. Le voyant s'essuyer les yeux: Monsieur, lui dis-je, ne vous inquiétez pas! Mon amie est un peu souffrante; mais je suis persuadée qu'un peu de repos la guérira tout à fait.

— Vous le croyez? Mais les larmes qu'elle s'efforçait de nous cacher, dites, n'annoncent-elles pas que Rose souffre dans le cœur?

La présence de M^me^ N. vint nous interrompre.

XCVII.

Retournant près de mon amie, qui me parut moins triste: Je crois très-fort, lui dis-je, que tu es dans l'erreur sur le compte de ta maîtresse; car enfin, la manière affable et toute cordiale avec laquelle M^me^ N. t'a parlé, n'a rien, absolument rien, qui puisse faire supposer qu'elle a changé à ton égard. Et Lucien, si tusavais combien il souffre de te voir ainsi? Oui,

chère Rose, tu te trompes; Mme N. ainsi que son fils t'aiment plus que tu ne le penses. Je suis bien sûre que le mal dont tu te plains n'existe que dans ton imagination. Tu verras si ce que je te dis n'est pas la vérité?

XCVIII.

Je laissai mon amie calme, résignée, ayant même abandonné sa résolution de parler à Mme N., croyant, comme je le lui avais dit, que tout cela pouvait bien n'être qu'un jeu de son imagination. Il ne me convenait pas de m'en aller sans rien dire à la maîtresse de Rose; mais elle était encore dans la pièce voisine, d'où je l'entendais poursuivre avec son fils, un entretien sérieux, animé, que je trouvais indiscret d'interrompre. Mme N. parlait très-fort, mais si vite, qu'il me fut impossible de retenir un mot de ce qu'elle disait. Quant à Lucien, dont le respect pour sa mère semblait maîtriser en lui, jusqu'au ton de sa voix: à force de prêter l'oreille, je pus l'entendre proférer ces paroles: Oui, ma mère. Oui, croyez-le, c'est depuis lors! Et si le chagrin la gagne? Oh! ma mère! Au nom du ciel! pourquoi vous arrêter à ces..... Ma mère, ma tendre mère! Laissez-vous fléchir? Dites oui, ma mère!

De qui peut-il s'agir, si ce n'est de Rose, dis-je avec anxiété! Mais cédant à la voix du devoir qui m'appelait ailleurs, je m'éloignai avec le regret de ne pouvoir satisfaire une curiosité bien légitime, selon moi.

XCIX.

L'abattement de mon amie, ses pleurs, la confidence qu'elle m'avait faite et qui n'avait pas le moindre rapport avec le traitement dont elle venait d'être l'objet de la part de ses maîtres, ce long et sérieux entretien de Mme N. avec son fils, les paroles pathétiques, mais pleines de mystère, que j'avais entendu proférer à Lucien, tout cela était pour moi une énigme qu'il me tardait extrêmement de voir éclaircir. Le lendemain, revenant sur toutes ces choses qui m'avaient occupée une bonne partie de la nuit: « Je n'attendrai point à dimanche pour aller voir Rose, disais-je. Si j'ai terminé de bonne heure mon repassage, j'irai savoir comment elle va. Son mal de tête me sera une excuse auprès de Mme N. » Je changeais de fer à repasser, lorsque Rose parut. Elle me fit tressaillir de joie et de surprise; car, bien que mon esprit fut occupé d'elle, je ne m'attendais nullement à la voir à cette heure.

C.

— Te voilà, chère amie? Je me hâtais d'achever de repasser pour aller te voir. Et le mal de tête? Mais tu sembles moins triste! As-tu de bonnes nouvelles à me donner? Je vois cela dans tes yeux. Allons! assieds-toi et dis vite.

— J'ai une foule de choses à t'apprendre, me dit-elle, une, surtout, qui va te paraître incroyable, tout comme à moi; car je ne cesse de me demander, si ce n'est point un rêve.

— Vous avez donc eu une explication avec ta maîtresse !

— Oui ; mais c'est elle qui a pris l'initiative. Figure-toi qu'hier, lorsque tu m'eus quittée, fatiguée par les pleurs et les idées noires qui m'assiégeaient depuis si longtemps, je finis par m'endormir. Quand je m'éveillai (il était presque nuit), je fus on ne peut plus étonnée de voir Mme N. assise à côté de mon lit.

— Eh bien ! me dit-elle, comment es-tu ?

— Le bon sommeil que je viens de faire, lui répondis-je, m'a soulagé la tête, au point qu'elle ne me fait presque plus de mal.

— Tu souperas donc avec nous ?

— Mais oui, répondis-je en souriant.

— Ah ! tant mieux ! car je n'étais pas la seule à être en peine sur ta santé.

— Vous êtes trop bonne, Mme N., de vous intéresser à moi de cette manière.

— Il n'y a pas de bonté là dedans, c'est mon devoir ; d'ailleurs, poursuivit-elle, est-ce d'à-présent que je m'intéresse à toi ? Ai-je cessé de t'aimer un seul instant depuis que je te connais ?

— Je me mis à pleurer, chère Reine, mais cette fois-ci, c'était de bonheur !

— Rose, continua Mme N., tu as des peines que tu nous caches ! Ainsi que Lucien, j'aurais dû m'en apercevoir ; cela ne m'eût point échappé, sans la mort de mon pauvre mari. Le malheur, chère Rose, m'a rendu égoïste à ton égard ; sans compter que, depuis quelque temps, une seule idée me préoccupe ;

mais, aujourd'hui, c'est uniquement de toi que je veux m'occuper. Ouvre-moi ton cœur, ma pauvre enfant! Confie-moi ton chagrin et sois persuadée qu'en y prenant part, je t'aiderai à recouvrer cette paix, ce calme, dont tu jouissais et qui semblent t'avoir complètement abandonnée.

— Je n'ai plus rien, dis-je à Mme N., en l'embrassant avec un bonheur inexprimable.

— Mais, tu pleures!

— De joie, voyez-vous! Car, je croyais avoir perdu sans retour votre amitié, celle de votre fils, et cette pensée qui me désolait, était la cause unique du chagrin qui me rongeait le cœur depuis quelque temps. Mais vos paroles viennent de me rendre au bonheur.

— Tu as nommé mon fils, reprit Mme N., l'aimes-tu, chère Rose?

— Peut-on me faire une pareille question? Votre fils, Mme N., je l'aime de tout mon cœur, autant que vous-même! Croyez-vous que j'aie oublié ce temps où, me prodiguant ses bontés, votre fils me disait en votre présence: « Rose, non-seulement je te regarde comme ma sœur, mais je sens pour toi l'amitié d'un frère pour une sœur chérie! »

— Et si, maintenant, Lucien te disait: « Rose, je te demande ta main, veux-tu me l'accorder? » Que lui répondrais-tu?

— Ma main? Eh! Seigneur Dieu! Je les lui tendrais toutes les deux de grand cœur!

— Je vois que tu ne me comprends pas, dit Mme N.

en riant. Écoute! Si mon fils, à l'heure qu'il est, te disait : « Rose, me veux-tu pour ton époux? »

— Ceci est différent, madame N. Regardant cela comme une injure de la part de votre fils, je commencerais à me méfier de lui; car, sans être remplie d'esprit, je crois en avoir assez pour comprendre mon infériorité, vis-à-vis du fils de ma maîtresse, ainsi que l'énorme distance qui m'en sépare! L'amitié fraternelle de votre fils, jointe à la vôtre, M^me^ N., voilà jusqu'où se porte mon ambition. Vous m'assurez de l'une et de l'autre, n'est-ce pas?

La voyant s'interrompre :—Achève, dis-je à mon amie! Que te répondit ta maîtresse?

— Rose, me dit-elle, au lieu de sonder les sentiments que je m'attendais à trouver dans ton cœur noble et pur, j'aurais dû t'apprendre, sans détours, que mon fils songe sérieusement à t'épouser. Cela est si vrai que, depuis six mois, je combats en lui cette résolution, non à cause de toi, car je t'aime de tout mon cœur, mais pour certains préjugés, auxquels le monde s'attache avec une invincible opiniâtreté.

Je comprends, M^me^ N. Mais, grâce à Dieu, vous avez un fils incapable d'aller contre votre volonté, surtout en fait de mariage. Il ne m'a encore témoigné qu'un intérêt plein de sympathie et de bienveillance; mais s'il en venait jusqu'à me parler de mariage, soyez sûre que je repousserais de toutes mes forces une pareille proposition; car, je ne voudrais pas, pour tout au monde, vous causer le moindre désagrément.

— Tu n'y peux rien, me dit-elle. Cette question si longtemps débattue entre mon fils et moi, vient d'être tranchée. J'ai donné mon consentement à Lucien! J'ai plus fait, chère Rose, je lui ai même promis le tien sans te consulter, espérant que tu ne me réfuserais pas ta main pour mon fils.

Étonnée au dernier point de m'entendre parler ainsi par Mme N.; — Oh! pourquoi, lui dis-je, êtes-vous allée si vite et si loin?

— Ai-je mal fait, Rose? Allons! continua-t-elle, vous vous connaissez, vous vous aimez l'un l'autre! Dis-moi tout simplement si tu veux épouser mon fils, *oui* ou *non;* c'est vite dit, ça. Dépêche-toi, car il est impatient d'avoir ta réponse.

Après une nouvelle pose: — Il m'est impossible, me dit Rose, de te dépeindre la situation de mon cœur pendant les quelques minutes que je restai sans répondre à Mme N. J'ouvris cinq à six fois la bouche pour dire non, et je n'eusse point hésité sans la crainte de perdre l'amitié de Mme N. et celle de son fils; amitié qui m'a toujours été si précieuse! Je dis donc oui, mais si bas, que je doutais que Mme N. m'eût entendue. Lucien entra au même instant, pour demander comment je me trouvais de mon indisposition.

— Mon fils, lui dit alors, Mme N., voilà celle que ton cœur a choisie! Dès que le deuil de ton père sera fini, votre union aura lieu. Cela te convient-il? Es-tu content?

— Oh! ma mère! Vous venez de donner à votre

fils la plus grande marque de votre tendresse pour lui ! Et toi, Rose, dit-il, en arrosant de ses larmes une de mes mains que Mme N. avait mise dans la main de son fils. Merci mille fois de ce que tu veux bien accepter pour époux celui qui n'eût osé de lui-même s'offrir à toi, de peur de s'en rendre indigne en effarouchant ta vertu !

— Tout l'honneur m'en revient, lui répondis-je d'une voix émue et ne sachant quelle contenance faire.

— Je te félicite, dis-je à mon amie, d'avoir été si bien inspirée, malgré ton trouble, que je comprends sans peine. Ce petit compliment, adressé par toi au fils de Mme N., est très-senti ; il est d'autant plus vrai, que tu ne devais pas t'attendre à faire un tel mariage, n'est-ce pas ?

— Bien certainement ! Il faut que ce soit Lucien pour cela. Combien à sa place ne voudraient pas d'une pauvre fille de l'hospice ; mais il est si bon, lui ! Je ne l'ai jamais vu si heureux qu'il l'est maintenant. Et crois-tu qu'il t'oublie ? Oh ! non chère amie. Hier soir, au milieu de sa joie : « Qu'il me tarde, disait-il à sa mère, de connaître les sentiments de Reine au sujet de notre prochain mariage avec Rose. Oui, j'aimerais qu'elle fût là, pour voir l'impression que cette nouvelle produirait sur elle. » Mme N. voulait être la première à te l'annoncer ; mais Lucien a pensé, avec raison, qu'il valait mieux que tu l'apprisses de la bouche même de ton amie !

— Ce qui, surtout, me fait plaisir, chère Rose,

c'est de te voir contente. Je te le disais bien que ton chagrin était sans fondement. Tu vois que je ne me suis pas trompée. Pour ce qui est de ton mariage avec le fils de M^me^ N., je n'y vois rien d'impossible; néanmoins, à ta place, je continuerais à regarder ce projet comme un rêve. Par ce moyen, s'il n'avait pas lieu, tu t'en consolerais beaucoup plus aisément.

— Tu ne saurais me donner un meilleur conseil, me dit-elle, je vais tâcher de le mettre en pratique.

CI.

Étonnée, en effet, de ce que Rose venait de m'apprendre : « Comme tout varie et change ici-bas ! disais-je. Pauvre amie ! Hier, son cœur était dans la tristesse et la désolation ! Aujourd'hui, ce même cœur bat de joie et d'amour, sur les ailes de l'espérance, et demain, qui sait?... » Rose avait fini ses dix-huit ans : elle en était à cet âge où la beauté brille de tout son éclat. Aussi, elle n'eut besoin d'employer ni le secours de la mode, ni celui de la coquetterie, pour plaire à Lucien. Oh ! non. Bien que pauvre fille de l'hospice, elle fut préférée par le fils de M^me^ N., à une foule de jeunes filles qui auraient pu lui offrir un nom, une dot, et, peut-être, autant de beauté; mais autant de candeur et d'innocence ? Lucien en doutait. Cette seule considération, disait-il, l'attachait de plus en plus à sa jeune fiancée et lui faisait désirer avec ardeur le jour où il pourrait la conduire à l'autel.

— Rose aimait aussi de plus en plus le fils de M^me^ N.;

mais que de reconnaissance dans son amour ! Lorsque je lui demandais pourquoi elle désirait tant cette union : Parce que, me répondait-elle, une fois mariée à Lucien, n'ayant plus besoin de me méfier de mon cœur, je pourrai aimer Lucien, sinon comme il le mérite, du moins autant que j'en serai capable.

CII.

J'étais heureuse du bonheur que ce mariage semblait promettre à mon amie. Flavie l'apprit avec joie et se plaisait à m'en parler. Il n'en fut pas de même de Thérèse. Lorsque nous allâmes avec Rose lui annoncer qu'elle serait bientôt l'épouse du fils de M^me^ N., Thérèse devint triste et silencieuse.

— Comment, lui dis-je, vous qui portez tant d'intérêt à mon amie, comment se fait-il que vous n'ayez pas un mot de félicitation à lui adresser, lorsqu'elle est sur le point de faire un si bon mariage?

— Pauvres enfants ! dit Thérèse. Savez-vous qu'il n'y a rien au monde qui soit plus fragile qu'une promesse de mariage ? Une fausse idée, un léger caprice, un rien, peuvent rompre une telle promesse au moment où l'on y compte le plus.

— Mais, lui dit Rose, la parole des honnêtes gens ne compte donc pour rien en ce monde ?

— En fait de mariage, le plus souvent, non, reprit Thérèse : que d'honnêtes chefs de famille qui, pour la moindre contrariété à ce sujet, reprennent leur parole, sans même se demander, si le bonheur de

deux êtres qui se chérissent n'y est point attaché ? Ça ne veut pas dire, chère Rose, que Mme N. reprenne la sienne ; mais quelle garantie as-tu du contraire ? Je connais Mme N. depuis longtemps. C'est une personne très-honnête et d'une probité reconnue ; mais il y a chez elle un orgueil de parenté qui naît peut-être de cette probité, dont elle a hérité de sa famille, mais qui ne m'en déplaît pas moins, et je.....

Elle se tut, feignant de prêter l'oreille à quelque chose.

— Thérèse, lui dis-je, aucun des petits enfants ne pleure, veuillez achever ?

— Eh bien ! reprit-elle, un peu troublée, je désire qu'un de ces matins, Rose t'invite à l'accompagner à l'église, pour voir bénir son union. Etes-vous contentes ? Et, sans nous donner le temps de lui répondre, elle fit tomber sur chacune de nous une pluie de baisers.

CIII.

Je ne pouvais revenir de mon étonnement au sujet du langage étrange que Thérèse venait de nous faire entendre. En quoi et comment Mme N. est-elle fière, me demandais-je ? Je ne me suis jamais aperçue que de sa bonté envers tout le monde et surtout envers mon amie. Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous, ou Thérèse serait une méchante langue, ce qui n'est pas. Elle n'a qu'un défaut, celui de faire la mystérieuse. Chaque parole de Thérèse, se trans-

formait dans mon esprit, en triste prévision, en noir pressentiment.

Quant à Rose, je pensais qu'elle aussi reviendrait sur cet entretien, qui pourrait peut-être enlever quelque chose à son espoir ; mais elle ne tint compte que des vœux et des baisers de Thérèse ; car chaque jour semblait augmenter sa sécurité.

CIV.

En effet, dès que le deuil de son mari fut achevé, Mme N. parut s'occuper sérieusement du mariage de son fils avec Rose. Nous étions en avril ; leur union fut fixée aux premiers jours de juin. J'étais présente et pus lire dans les yeux de mes jeunes amis, la joie que cette décision leur causa.

— Rose aura près de dix-neuf ans, et toi vingt-quatre, dit Mme N. à son fils.

— Mme N., interrompis-je, n'est-il pas vrai que depuis le mariage d'Adam avec la belle Ève, nul couple n'a été si bien assorti ? Il me semble que ce jour-là, tout Nîmes va être en mouvement pour voir passer vos enfants chéris !

Rayonnant de bonheur, Lucien me tendit la main, et Rose m'embrassa ; mais sa maîtresse ne répondit pas même par un léger sourire à ce petit compliment qui partait du fond de mon cœur. Le silence de Mme N. m'étonna, au point que, pour lui prouver combien j'en étais froissée, j'eusse volontiers boudé un peu ; mais était-ce le cas ?

CV.

Quelques jours après, Rose vint me prier d'aller avec elle faire une commission. J'ouvrais la bouche pour me plaindre de sa maîtresse, lorsque mon amie me dit de me hâter, que nous allions chercher ses papiers et que Mme N. nous attendait dans la rue. Je fus si contente, qu'oubliant tout ce que j'avais encore à faire, je sortis sans permission, de peur d'un refus.

— Devine où nous allons? me dit Mme N. — Au bureau de M. Bardin, lui répondis-je avec allégresse.

Employé depuis longues années de l'administration de l'hospice où il nous avait vues si souvent, M. B. conservait de chacune de nous une idée très-distincte. Aussi, lorsque Mme N., qui le connaissait beaucoup, lui eut demandé les papiers en question, s'étant mis à feuilleter un livre plus gros que celui dans lequel le père De Barruel disait la messe:

— Rose va se marier, dit-il! Qui épouse-t-elle? Que fait son prétendu?—Voyant que personne ne lui disait mot: Rose, reprit M. B., l'intérêt que je vous porte me fait vous adresser ces questions. Si vous ne pouvez épouser un homme riche, tenez, du moins, à ce qu'il soit vertueux, et qu'il ait un état; sans cela, il n'est guère possible que vous soyez heureuse, surtout dans votre position d'orpheline. Mme N. a dû vous en dire autant là-dessus. Je vous conseille, en ami, de bien réfléchir sur ce que vous allez faire, avant de quitter une si bonne maîtresse!

— Mais, je ne la quitte pas, dit Rose en souriant.

— Comment! vous ne la quittez pas?

— Sois plus franche que cela, dis-je à mon amie, avoue tout simplement à M. Bardin, que le fils de Mme N. va t'épouser.

— Le fils de Mme N.! Est-ce bien vrai, Reine?

— Oui, Monsieur, aussi vrai qu'il fait jour et que je vous parle.

M. B., dit Mme N. en rougissant, vous êtes étonné de ce que vous venez d'entendre. Ce n'est pas sans raison. Avec un petit avoir et les qualités que vous lui connaissez, mon fils pouvait prétendre, sinon à une fortune, du moins à un établissement convenable, tandis que..... Je sais bien que Lucien n'eût jamais forcé mon consentement; néanmoins, j'ai tout employé pour le faire changer d'idée, il n'y a pas eu moyen de détourner ses regards de Rose, qu'il dit aimer plus que lui-même. Devant cet amour, qui a détruit toutes mes espérances, je me suis vue obligée de consentir à leur union, bien qu'avec peine, non à cause de la jeune fille, que j'aime, et qui... mais...

— Je vous comprends, Madame; néanmoins, loin de critiquer votre conduite à cet égard, j'y applaudis de toutes mes forces. Oui, Mme N., je vous félicite et me réjouis de vous voir triompher d'un préjugé qui n'est, après tout, qu'un sot orgueil, qu'un peu plus d'amour et de pitié pour l'humanité ferait disparaître de la société. Quant à moi, je ne trouve rien qui soit plus digne d'intérêt que le sort de ces pauvres enfants! Ayez donc le courage d'achever ce que vous

avez si bien commencé, et soyez persuadée que, pour une personne qui désaprouvera ce mariage, dix honnêtes gens s'en réjouiront et vous en béniront !

Voici, continua-t-il, en jetant un regard plein d'intérêt sur mon amie, voici l'extrait de baptême de Rose. Il faut encore celui de sa naissance, qu'on trouvera sans peine à l'aide de celui-là. Vous n'avez qu'à vous transporter à la mairie ; précisément, à cette heure, les bureaux sont ouverts.

CVI.

A la mairie, nous fûmes expédiées tout de suite.

Munie des papiers de Rose, sa maîtresse me pressa d'aller jusqu'à sa maison pour les entendre lire ; car elle n'avait pas ses lunettes, et ni Rose, ni moi, n'entendions rien aux écrits à la main.

A peine arrivée chez elle : — Tiens, dit Mme N. à son fils, qui nous attendait avec impatience, voilà les papiers de Rose ; fais-nous en vite la lecture, à cause de Reine, qui ne peut demeurer longtemps ici.

Presque en face de Mme N. et de Lucien, je n'osais respirer, tant je craignais de perdre un mot, lorsque ce dernier se mit à lire.

« Des registres tenus à l'hôpital général de Nîmes,
« il résulte qu'un enfant nouveau né du sexe féminin,
« a été déposé dans le tour dudit hospice, dans la
« nuit du trois au quatre mars mil huit cent..... On
« trouva dans les langes de cet enfant, un billet
« ainsi conçu :

« Anne-Élisabeth V....., à qui cette enfant appar-

« tient, désire qu'on lui fasse porter les noms de « Marie-Rose. »

— Élisabeth V.! dit Mme N. en pâlissant! Rose est la fille d'Élisabeth V.? Quel malheur, mon Dieu!

— Calmez-vous, ma mère! lui dit Lucien. Je ne conçois vraiment pas ce qui peut vous alarmer dans l'initiale d'un nom; car, il y en a des milliers qui commencent par un V. Et Anne et Élisabeth, combien de femmes portent ces noms? Mais, qu'est-ce, enfin, que cette personne, dont la seule idée vous épouvante si fort?

Ce qu'elle est? Hélas! Que de fois t'ai-je entendu toi-même blâmer la conduite de cette Élisa qui demeurait....!

— Comment? dit Lucien, presque aussi pâle que sa mère. Élisa Vig..... N'achève pas! interrompit Mme N., Rose n'est déjà que trop malheureuse de lui appartenir. Qu'elle ignore du moins le nom de famille de sa mère! La misérable! Hélas! tu le vois, mon cher fils, malgré toute la peine que j'en éprouve, je suis forcée de te retirer mon consentement.

— Eh quoi! ma mère, vous pourriez me retirer cette parole qui, en s'échappant de votre bouche, m'inonda de joie et d'espérance, me rendit le plus heureux des hommes?

— Je le dois, mon fils, sous peine de déshonorer la mémoire sans tache de nos deux familles!

— Oh! ma mère! Ne comptez-vous donc pour rien le bonheur de votre fils et celui de cet ange d'innocence, sur qui vous faites peser avec trop de

rigueur des fautes qui lui sont étrangères ?—Lucien ! Lucien ! Je ne m'attendais pas à de tels reproches de la part d'un fils, au bonheur duquel j'avais sacrifié..... Elle ne put en dire davantage, tant son abattement était profond.

Oubliant alors sa douleur immense, pour adoucir celle de sa maîtresse : — M^me^ N., lui dit Rose, je suis désolée d'être la cause unique de votre chagrin. Il n'y a encore rien de fait, reprenez sur l'heure votre parole, et qu'avec elle je puisse voir disparaître cette affliction qui achève de me briser l'âme !

Puis, s'adressant au fils de M^me^ N., qui sanglottait : « Quant à M. Lucien, je le prie en grâce de ne penser maintenant qu'à une seule chose, qu'il se doit tout entier au bonheur de sa mère ! »

Ne pouvant tenir devant une scène pareille, sans trop savoir à qui je m'adressais, tant ma vue était troublée par mes pleurs :—Au revoir, balbutiai-je, et je sortis.

CVII.

Rose voulut m'accompagner jusqu'au bas de l'escalier. Donnant alors un libre cours à ses pleurs :

— Comment trouves-tu cela, me dit-elle ?

— Bien pénible pour nos cœurs ! Mais ta conduite généreuse envers M^me^ N. et son fils, a diminué ma peine de la moitié. Je n'ose condamner tes larmes, puisque j'en répands avec toi ; néanmoins, chère amie, je voudrais te voir moins affligée de ce qui t'arrive ; car, enfants du malheur, nous devons

nous attendre à ce qu'il ne nous épargne pas. Laisse-moi donc emporter l'espoir que tu vas prendre courageusement ton parti là-dessus.

— Mon parti, dit-elle, avec un sourire dépouillé du charme qui lui était si naturel, mon parti? je l'ai pris dès l'instant où Mme N. a fait la découverte qui brise tout notre bonheur.

— Dieu seul est infaillible, chère Rose! Mme N. peut fort bien se tromper, et je crois qu'elle se trompe.

Respirant à pleine poitrine:

— Que ta supposition vraie ou fausse me fait de bien! dit-elle. Je ne puis m'empêcher d'y voir une nouvelle marque de ce profond attachement que tu m'as voué. Oui, Reine, aime-moi toujours davantage; car je n'ai jamais senti en moi un si grand besoin de ton amitié qu'en ce moment.

Voyant que je me taisais sur la cause principale de son chagrin: — Et ce pauvre Lucien! reprit-elle, as-tu vu comme il pleurait?

— Les larmes d'un amoureux, lui dis-je, sais-tu à quoi je les compare? A ces bulles de savon que faisaient nos jeunes compagnes de l'hospice, au moyen d'une paille, et qui, à peine sorties du petit tuyau, à la seule pression de l'air disparaissaient à nos yeux. Tu ris de cette comparaison? Eh bien! Voici un fait qui pourra peut-être mieux t'expliquer ma pensée: Lorsque j'étais à St-Geniez, le berger qui gardait les troupeaux de la mère de M. P. m'ennuyait à force de me répéter qu'il serait l'homme le

plus heureux, si je consentais à devenir sa femme. Il me disait aussi que j'avais captivé son cœur, au point qu'il lui semblait impossible d'aimer quelqu'un autant qu'il m'aimait. Sans cesse occupée de toi, chère Rose, je ne pensais au berger que le soir à table, parce que nous étions en face l'un de l'autre, et qu'il avait continuellement les yeux sur moi, ce qui ne me contrariait pas peu, je t'assure. Néanmoins, lorsque je lui fis mes adieux, comme à tous les autres domestiques de la maison, en partant de St-Geniez, et que je vis les larmes abondantes qu'il répandit en me serrant la main, j'en fus si touchée, que, croyant pour la première fois à la sincérité de ses paroles, je m'en voulais de ne rien sentir pour ce jeune homme. Je le quittai sans l'aimer, mais non sans le plaindre. Trois mois après, Mina vint nous apporter du bois. Pendant que je lui préparais à déjeûner, je lui demandai s'il n'y avait rien de nouveau à St-Geniez, si les autres valets se portaient bien, ainsi que le berger. Pour celui-là, dit Mina, il est fou de joie depuis qu'il est marié ! D'après ce fait, chère Rose, quel cas veux-tu que l'on fasse des larmes d'un amoureux ? Je ne dis pas que Lucien soit inconstant ; il a donnné des preuves du contraire; néanmoins, mets-toi bien dans l'idée qu'il se consolera de ne pas t'avoir pour sa femme.

— Tant mieux, dit-elle, avec un sourire plein d'incrédulité ; comme ça j'aurai un chagrin de moins.

CVIII.

Bien que parvenue à diminuer la douleur de Rose,

j'étais dans une inquiétude extrême sur son compte. Pauvre amie! disais-je, la paix de son cœur vient de s'enfuir avec le son de quelques paroles! Quel coup terrible vient de la frapper! S'en relèvera-t-elle? J'avais beau me mettre à la place de M^me^ N., pour la trouver moins injuste, moins sévère; je ne voyais qu'orgueil et fierté, dans sa conduite à l'égard de Rose. La confiance que j'avais eue jusqu'alors envers cette dame, disparut complètement. Je ne l'aimai plus. Que dis-je? J'eusse voulu savoir mon amie je ne sais où, plutôt que chez elle. En proie à mille idées, toutes plus sombres les unes que les autres, sur la situation présente de mon amie, j'allai voir Thérèse pour lui en faire part.

CIX.

— Chère Thérèse, lui dis-je, savez-vous..... — Que le mariage de Rose n'a pas lieu, interrompit-elle.

— Qui vous l'a dit?

— Crois-tu donc que ta tristesse soit muette? Et ces larmes qui coulent sur ton fichu?

— Oui, Thérèse, c'est à cause de cela que je suis si chagrine! Figurez-vous que, d'après les papiers de Rose, sa maîtresse assure connaître la mère de mon amie, et pour.....

— M^me^ N. a dit à Rose qui est sa mère?

— Non. Mais après l'avoir fait comprendre à son fils, M^me^ N. lui a dit qu'elle se croyait obligée de reprendre son consentement, sous peine de déshonorer la mémoire sans tâche de sa famille.

— L'orgueilleuse ! si elle ne voulait pas lui laisser épouser son fils, Mme N. devait le garder et se taire en présence du pauvre agneau, qui n'est pour rien dans les fautes de celle qui lui a donné le jour ! Et des larmes coulèrent le long de ses joues enflammées par je ne sais quels sentiments.

La pressant alors vivement, elle me confirma la triste vérité ; elle la savait depuis longtemps, et c'était là le secret des larmes que je lui avais vues souvent répandre au milieu de ses caresses à Rose.

— Mais, dit-elle, la pauvre enfant, comment son cœur supporta-t-il ce cruel mécompte?

Hélas ! lui dis-je, j'ai tout fait pour arracher Rose à l'excès de son chagrin et l'engager à la résignation ; mais j'ai bien peur que tous mes efforts n'aient été inutiles, et qu'elle ne se laisse tout-à-fait abattre. Aidez-moi donc, chère Thérèse, à trouver le moyen de combattre un plus grand malheur !

— Je n'en vois qu'un ; (Dieu fasse qu'il réussisse!) C'est de la faire partir tout de suite pour les Cévennes ; car si une fois le chagrin la gagne..... précisément, la messagère doit y aller sous peu, et elle se ferait un plaisir de m'obliger, en conduisant Rose chez ses parents nourriciers.

— La messagère? Eh ! Pourquoi n'irais-je pas moi-même l'accompagner ?

— Ce serait encore mieux, mais es-tu libre de faire cela ?

— Ne puis-je pas mettre quelqu'un à ma place ? Nous avions, d'ailleurs, projeté ce voyage avec mon

amie, il y a déjà longtemps. Je vais de ce pas l'engager à mettre ce projet à exécution.

CX.

Rose était seule. Je fus si frappée des progrès que le chagrin avait fait chez elle en si peu de temps, que je lui parlai de mille choses avant d'en venir à la principale, tant je craignais de réveiller en elle des souvenirs pénibles pour un cœur qui venait d'être si violemment froissé. J'hésitais à lui faire ma proposition, lorsque, sans trop de tristesse dans la voix et dans le regard, elle me dit : — Eh bien ! Le fils de M^me^ N. est parti pour Lyon depuis avant-hier ; Il va reprendre, à ce qu'il paraît, son état de commis-voyageur.

Plût à Dieu, pensais-je, qu'il ne l'eût jamais interrompu ! Nous ne serions, ni toi ni moi, dans les peines où nous nous trouvons.

Puis, profitant de ce qu'elle venait de me mettre sur la voie : A propos de voyage, chère Rose ! dis, quand veux-tu que nous allions aux Cévennes ? Tu n'y a pas renoncé, j'espère !

— Oh ! non, dit-elle, en devenant rêveuse ; mais nous irons un peu plus tard.

— Pourquoi ? Tu sais bien que nous allons à la campagne dans le courant de juin et que nous n'en sommes de retour qu'à la fin de l'automne. Renvoyer ce voyage à plus tard, c'est le renvoyer à l'an prochain. Allons, chère Rose, décide-toi. Nous resterons à Genollhac aussi peu que tu voudras, mais pro-

cure-moi le plaisir de faire ce charmant voyage. Arrange-toi de manière à ce que nous puissions partir le premier mai, qui se trouve lundi prochain. C'est, vois-tu, le plus beau mois de l'année; nous ne pourrions choisir un temps plus agréable. Veux-tu que ce soir ou demain j'arrête nos places?

Voyant mon amie garder le silence : — Mais d'où vient, lui dis-je, cette indifférence pour un voyage qui fut, pendant si longtemps, l'unique objet de tes rêves? Rappelle-toi ces jours où tu me disais, en pleurant de bonheur : « Mes parents nourriciers? Ah! qu'il me tarde de les serrer dans mes bras! Les Cévennes? Quand donc me sera-t-il permis de les revoir, mais avec toi, chère Reine? Je voudrais, me disais-tu, je voudrais que tu visses les peupliers, les chênes, les noyers, les châtaigniers des Cévennes! Les uns touchent presque le ciel, les autres tiennent chacun autant de place qu'une maison! Quand pourrons-nous, à l'ombre de ces grands arbres, entendre chanter le rossignol, la fauvette, le pinson et mille autres petits oiseaux, dont je me plairais à t'expliquer le nom et le train de vie qu'ils mènent entre eux? Que j'aurais de plaisir, après m'être fatiguée à poursuivre avec toi un de ces papillons, qui sont si beaux, si beaux, que je n'ai rien vu de tel, depuis que j'ai quitté nos montagnes! Que j'aurais de plaisir, dis-je, à m'asseoir à ton côté, sur l'herbe fleurie et regarder paître les bestiaux de mon père! Oui, je donnerais le monde entier pour entendre ruminer nos vaches, nos brebis et nos chèvres, pour caresser encore une fois les

petits agneaux, les petits chevreaux, et lire dans les yeux de leurs mères ce qu'elles éprouvent de joie, en les voyant bondir autour d'elles! Qu'il me serait doux de revoir tout cela, mais avec toi! » A l'époque où tu me parlais ainsi, le meilleur nous manquait, l'argent et la liberté; mais à présent, chère Rose, tu n'as qu'à vouloir. Allons, décide-toi.

Je m'attendais à ce que ces souvenirs et ma prière vaincraient sa résistance; il n'en fut rien. Toujours rêveuse: — Je suis loin d'avoir renoncé à ce voyage, dit-elle, mais je ne suis pas disposée à le faire de sitôt.

Étonnée au dernier point de la conduite de mon amie, je la quittai sans lui adresser le moindre reproche, mais non sans être vivement alarmée de l'état dans lequel je l'avais trouvée et duquel je ne voyais plus moyen de la tirer.

CXI.

Comprenant mon extrême inquiétude, Rose cherchait à me rassurer sur sa santé, dont j'allais m'informer presque tous les jours; mais c'était en vain, car elle dépérissait à vue d'œil. Elle avait beau me dire qu'elle était consolée de la rupture de son mariage avec Lucien et même de son absence: j'étais persuadée que le dépérissement visible de la santé de mon amie n'avait pas d'autre motif; aussi, je ne cessais de l'engager à se placer pour femme de chambre dans une bonne maison où elle pût oublier M^me^ N. et son fils, mais je la trouvais toujours inébranlable.

CXII.

Un matin, comme je mettais le pied sur le seuil de la porte, pour aller au marché, afin d'en éviter la peine à Marion, qui était indisposée, le facteur, une lettre à la main, s'arrêta devant moi et se mit à lire:

Mademoiselle

Reine Garde, chez Madame P.

(pour remettre à Marie-Rose).

— Elle ne coûte rien, dit le facteur, en me donnant la lettre que je laissai tomber à terre, tellement je tremblais. C'était la première que je recevais en ma vie! Je trouvais si doux et si étrange, en même temps, que quelqu'un sur la terre pût penser à moi, au point de m'écrire, que j'en étais heureuse! Le timbre de Lyon, ainsi que l'adresse de cette lettre, ne me permirent pas de douter un seul instant qu'elle ne fût de Lucien. L'ouvrir à l'insu de Rose, cela me paraissait très-indiscret. La lui donner telle quelle? Mais, si au lieu de lui faire du bien, cette lettre achevait de la tuer! J'étais si embarrassée, qu'il me fut impossible de rien conclure jusqu'à mon retour du marché. Revenant alors sur la lettre, à tête reposée: après tout, me dis-je, ne vaut-il pas mieux, en pareil cas, pécher par indélicatesse que par imprudence? — Et le cachet fut brisé. Mais n'ayant encore lu que quelques morceaux de papier que je trouvais çà et là en balayant les chambres, j'eus toutes les peines du monde à la déchiffrer, quoiqu'elle fût très-

bien écrite. L'extrême longueur de cette lettre déconcertait à chaque instant mon impatience, vu que j'étais obligée de m'arrêter presque à chaque mot. Néanmoins, au bout d'une semaine, je parvins à la lire passablement. Voici, à peu près, ce qu'elle contenait :

« Chère Rose,

« Au moment de nous séparer, en présence du crucifix qui est dans ta chambre, où je me permis d'entrer pour te dire adieu, tu me fis promettre de ne t'écrire qu'une seule fois, et cela, pour t'assurer de ma résignation à la volonté de Dieu et à celle de ma mère ! Que pouvais-je refuser à ta voix suppliante ? Sans penser que tu m'avais demandé l'impossible, après avoir inondé de pleurs le seuil de cette demeure où je suis né, et dans laquelle je laissais ce que j'avais de plus cher en ce monde, ma mère et toi, je mis tout en œuvre pour tâcher d'acquérir un peu de cette résignation et de cette générosité que tu possèdes à un si haut degré. Tous mes efforts devinrent inutiles. Vaincu par la douleur et le chagrin, en arrivant à Lyon, je m'alitai. Une fièvre brûlante s'empara de moi, et dans mon délire, chère Rose, ta douce image ne me quittait pas. Une fois, je te voyais fraîche, souriante, comme aux jours où, bercés par le même espoir, nous étions tous deux si contents, si heureux ! Une autre fois, je te voyais debout, à côté de mon lit, mais pâle, accablée de tristesse, détournant tes regards pour ne pas rencontrer les miens, et je fondais en larmes !

« Un jour (ce que c'est pourtant que l'imagination !) un jour, il me semblait que, pleurant à mon chevet, ma mère me disait : « Lucien, mon fils ! ah ! reviens, « reviens à la vie ! L'heure de ton bonheur n'est pas « éloignée ! »

« Je regardais ma mère avec étonnement, lorsque tu nous apparus plus fraîche, plus belle que jamais. Ta robe effaçait la blancheur de la neige. Une couronne de fleurs d'oranger, où le jasmin s'entrelaçait avec grâce, ornait ton front charmant. Tes beaux cheveux noirs, ainsi que ta taille délicieuse, se voyaient à travers le voile qui te couvrait de la tête aux pieds. Ton maintien était si grave, ton port si majestueux, que, en extase devant toi, je me demandais si quelque divinité n'avait pas emprunté ta forme pour tromper mon chagrin.

« — Tu ne la reconnais donc plus, me dit alors ma mère? C'est Rose, ton aimable fiancée ! Vas tout de suite la conduire à l'autel ! Reine vous y attend pour voir bénir votre union.

« Étais-je heureux? Non, chère Rose, parce que tu semblais ne prendre qu'une faible part à mon bonheur. Néanmoins, je ne sais comment cela se fit, nous avions pris le chemin de la cathédrale et nous nous trouvâmes, en peu d'instants, à la porte de l'hospice. J'ouvrais la bouche pour t'en marquer ma surprise, lorsque je vis deux anges s'approcher de nous et te tendre la main.

« Voyant la tristesse me gagner : — Pourquoi t'affliger, me dis-tu, en essuyant mes larmes avec le

bout de ton voile ? Ce n'est plus ta mère qui s'oppose à notre union, cher Lucien. C'est Dieu ! Soumettons-nous à sa volonté sainte, adorons ses impénétrables décrets. Je ne te quitte, d'ailleurs, que pour aller au ciel, où je ne cesserai de t'aimer ; car ton âme est sœur de la mienne, et Dieu, qui les a fait se rencontrer ici-bas pour s'aimer, Dieu, ne tardera pas à les réunir là-haut ! Puis, dégageant ton bras du mien, tu t'assis, en me souriant, sur les ailes entr'ouvertes des deux petits anges, qui te dérobèrent subitement à mes regards.

« Cette vision me laissa dans une inquiétude extrême sur ton compte, d'autant plus que ma mère ne me parlait pas de toi dans ses lettres. Dès que je pus lui écrire, je la suppliai de me donner de tes nouvelles. Dans sa réponse, qu'elle ne me fit point attendre, après plusieurs choses me concernant, « quant à Rose, me dit ma mère, elle est un peu « triste ; mais, depuis ton départ, le nom de Lucien « n'est pas sorti de sa bouche. Oui, mon fils, Rose « fait preuve d'un grand bon sens. Je voudrais te « voir aussi raisonnable que cette jeune fille. » Ces paroles auxquelles j'eusse dû m'attendre, d'après la conduite que tu tins au moment de mon départ, choquèrent ma susceptibilité, au point que, donnant le nom de vertu à l'égoïsme qui me faisait agir, je pris la plume pour t'écrire que j'étais résigné ; mais les larmes qui troublèrent ma vue, et dont le papier fut sur-le-champ inondé, m'empêchèrent de t'écrire un si gros mensonge. Dès-lors, je résolus de t'avouer

ma faiblesse, de me recommander à tes prières, auxquelles j'ai une foi si grande, qu'il me semble que, si tu l'en priais, Dieu changerait les dispositions de ma mère, et notre union pourrait peut-être encore avoir lieu. Qu'en dis-tu, chère Rose? Dans un mot de réponse, fais-moi espérer que ta voix douce et pure va monter jusqu'à Dieu, pour en obtenir, ou une adhésion de ma mère, ou pour moi la force de la résignation; car je sens qu'il m'est impossible de me décider de moi-même à prendre ce dernier parti.

« Rappelle-moi au souvenir de ton amie dont le cœur, j'en suis sûr, ne restera point insensible à mon chagrin. Je vous serre affectueusement la main à toutes deux.

« Lucien N.,

« Rue Centrale, 15, à Lyon, (Rhône). »

CXII.

Toute entière à cette lettre, que je sus par cœur dès l'instant que je pus la lire: Pauvre Lucien! non, disais-je, non, je ne suis point insensible à ton chagrin. Néanmoins, j'aimerais cent fois mieux ne t'avoir jamais connu, pour le bonheur de mon amie et pour le mien.

La lettre de Lucien ne me quittait ni jour ni nuit; mais elle était pour moi un fardeau bien pesant. Thérèse ne tarda point à être consultée sur ce que je devais en faire. Loin de me gronder de ce que mes pleurs en interrompaient, à chaque instant, la lec-

ture, ses larmes se joignirent aux miennes. Lorsque j'eus fini de lire, me montrant du doigt le feu qui brûlait continuellement pour la bouillie des petits nourrissons : Aimes-tu Rose, me dit Thérèse ?

— Pouvez-vous....? — Eh bien ! Jette-moi cette lettre là-dedans !—Chère Thérèse ! dis-je en posant la lettre sur ses genoux. Avant que j'eusse prononcé ces mots, la lettre de Lucien fut réduite en cendre. — Qu'avez-vous fait? dis-je à Thérèse en joignant les mains.

— J'ai retardé, ou peut-être avancé de quelques heures, un malheur dont la possibilité me préoccupe sans cesse et m'afflige vivement ; car, depuis la rupture de ce mariage, la santé de Rose va de mal en pis. Tu ne le comprends que trop, et voilà pourquoi tu regrettes cette lettre, qui renfermait une faible lueur d'espoir pour ton amie. C'est justement ce qui m'a engagée à la brûler ; car, dis-moi, si après avoir fait espérer à ton amie une chose à laquelle M^me^ N. s'opposera toujours, ne serais-tu pas inconsolable, devant le nouveau chagrin que Rose éprouverait, en voyant une seconde fois son espoir trompé ?

— Mais c'est elle, chère Thérèse, c'est Rose, au contraire, qui engage Lucien à se soumettre aux volontés du Ciel et à celles de sa mère ; vous l'avez vu d'après cette lettre.

— Parce que le cœur de Rose est aussi noble qu'il est pur ; néanmoins, ne te fais pas illusion là-dessus. Rose aima longtemps Lucien comme un frère, c'est vrai ; mais, ensuite, elle l'aima comme devant être

son époux, puisqu'elle touchait à la veille de cet événement. Crois-tu que de telles affections, une fois enracinées dans un cœur tel que celui de Rose, se brisent si facilement ? Pauvre petite! Que je la plains! Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vue?

J'avais le cœur et les yeux si pleins de larmes, que je m'éloignai de Thérèse sans pouvoir lui répondre.

CXIII.

En effet, Rose n'était presque plus reconnaissable. Je la trouvais d'une pâleur et d'une maigreur excessives. Sa démarche devenait lente, ses regards languissants, une toux sèche ne cessait de la tourmenter. En un mot, je croyais voir, chez elle, tout ce que j'avais autrefois remarqué chez plusieurs de nos compagnes de l'hospice, que l'on disait atteintes d'une maladie de langueur. L'état de mon amie me désespérait; néanmoins, malgré sa souffrance visible, elle ne se plaignait jamais. Un jour, cependant, après mille questions, je parvins à lui faire avouer qu'elle éprouvait une forte cuisson dans la poitrine. J'en avertis sa maîtresse qui, sur-le-champ, fit appeler M. Jarras, l'un des quatre médecins en chef de l'Hôtel-Dieu de Nîmes. En voyant Rose, le docteur s'étonna qu'on l'eût appelé si tard. Il dit ensuite que la jeune fille avait besoin d'être soumise à un traitement suivi, mais, surtout, qu'il lui fallait du repos et de grands soins.

CXIV.

Presque toujours souffrante elle-même, la mal-

tresse de Rose n'était guère en état de lui donner ses soins. D'ailleurs la maison de Mme N..., si féconde en souvenirs amers pour le cœur de mon amie, ne pouvait qu'aggraver son mal.

Ne serait-elle pas mieux à l'hôpital? disais-je. Là, du moins, Rose ne serait à charge à personne, et ne verrait plus rien qui pût lui rappeler celui qu'elle s'efforce en vain d'oublier. Et puis, les religieuses de l'Hôtel-Dieu sont si bonnes, si douces, si charitables! Oui, sans nul doute, Rose y serait cent fois mieux que chez sa maîtresse.

CXV.

L'idée de l'hôpital me souriait beaucoup pour mon amie, mais aurais-je le courage de lui en parler? J'allai chez M. Jarras pour savoir ce qu'il pensait de Rose: — Votre amie est gravement malade, me dit-il, je crains de ne pouvoir la tirer d'affaire, surtout si elle reste chez Mme N., qui est tout-à-fait incapable de la soigner. Vous feriez très-bien de lui conseiller d'aller à l'hôpital, et le plus tôt, car sa santé est dans un très-mauvais état.

— Je pense comme vous, monsieur, mais je crains tant de faire de la peine à mon amie!

— Voulez-vous que je lui en parle? d'autant plus que mon service trimestriel commence après-demain, et que, l'ayant sous mes yeux, je serai à même de faire tout ce que je pourrai, pour elle.

— Vous m'obligerez infinimen, M. Jarras. Je vous remercie d'avance de vos bontés à l'égard de Rose, si digne de votre intérêt et de vos soins.

— Quel âge a votre amie?

— Dix-neuf ans.

— Sa maladie a-t-elle une cause que vous sachiez? Cette dernière question à laquelle je ne m'attendais pas, m'embarrassa au point point que je regrettai un moment la démarche que je venais de faire.

S'apercevant de mon trouble : — Je vous demande cela, reprit M. J., parce que je voudrais pouvoir vous faire espérer sa guérison. --

Je voyais tant de bon vouloir, tant de pitié dans les paroles du bon docteur, que je n'hésitai plus à lui dire, non sans verser d'abondantes larmes, ce que je croyais être la cause du chagrin qui avait ruiné la santé de Rose.

Après m'avoir écouté avec une attention soutenue :

— Pauvre enfant! dit M. J. Que n'a-t-elle pu se résoudre à quitter sur-le-champ Mme N., pour suivre votre excellent conseil d'aller passer quelque temps aux Cévennes? Mais il est trop tard maintenant.

— Vous croyez mon amie si malade que cela, Monsieur?

— Dieu est grand! reprit le docteur en voyant mon inquiétude extrême. La jeunesse de votre amie peut, d'ailleurs, triompher du mal. Je vais d'abord la décider à entrer tout de suite à l'hôpital, où mes soins ne lui manqueront pas, soyez-en persuadée.

CXVI.

Trois jours après, Rose était à l'hôpital et Mme N. sur la route de Lyon, d'où elle venait de recevoir

des nouvelles inquiétantes sur la santé de son fils.

Quant à moi le chagrin que j'éprouvais de savoir mon amie si malade, m'absorbait complétement. Avec une permission que j'obtins sans peine de M. J., je pouvais entrer à l'hôpital quand je voulais. Néanmoins mes occupations ne me permettaient pas de goûter souvent cette satisfaction dans la semaine, vu l'éloignement de l'hôpital. Aussi, je voyais arriver le dimanche avec bonheur pour en passer la moitié près du lit de Rose, dont la maladie était loin de prendre une meilleure tournure.

CXVII.

Sur ces entrefaites, Marion quitta M^me^ P.

Séduite par les petits loisirs dont la cuisinière pouvait disposer dans l'après-midi, et, surtout, parce qu'elle ne passait que très-peu de temps à la campagne, je demandai à remplacer Marion, ce qui me fut tout de suite accordé par mes excellents maîtres, bien que je n'entendisse pas grand'chose à la cuisine. J'avais, cependant, une telle envie de les contenter sur ce point, que je ne craignis pas de dépenser la moitié de mon mois, pour avoir à ma disposition le *cuisinier Durand* (1), que je consultais à chaque instant, et avec succès.

CXVIII.

J'avais beaucoup de peine dans mon nouvel emploi; mais que n'eussé-je pas fait, que n'eussé-je pas sacrifié, pour le seul avantage de voir un peu plus

(1) Célèbre traiteur de Nîmes.

souvent mon amie? J'étais si heureuse quand je pouvais me procurer ce que je savais lui faire plaisir, bien qu'elle ne manquât de rien à l'hôpital où tout le monde l'aimait. La sœur Rigo, qui était mère de la salle des femmes à cette époque, me parlant un jour de Rose dans son cabinet, me disait:

— Votre amie est si douce, si raisonnable, si reconnaissante pour le moindre service qu'on lui rend! Bien qu'elle souffre parfois beaucoup, on ne l'entend jamais se plaindre. Bon ou mauvais, elle est toujours contente de ce qu'on lui donne, et prend tout avec une indifférence sans égale. Depuis que je suis religieuse, j'ai soigné un grand nombre de malades, mais je n'en ai jamais vu, de son âge, tenir si peu à la vie. En un mot, votre amie est une petite sainte, une voleuse du paradis. Aussi, notre aumônier, le père Cosse, en est-il dans l'admiration. Les premières paroles qu'il m'adresse en entrant dans la salle sont toujours celles-ci: « Eh bien, ma sœur! Comment va notre ange du n° 4? »

Bonne sœur Rigo! J'étais heureuse de l'entendre me parler ainsi de Rose! Mais qui, mieux que moi, connaissait les nobles et rares qualités de mon ancienne compagne?

CXIX.

Rose finit par ne plus pouvoir se lever. Elle avait de continuels redoublements de fièvre, qui la mettaient dans un état tel, que chaque fois que je la quittais, il me semblait que je ne devais plus la re-

voir. Cependant, un dimanche où, comme d'habitude, en entrant dans la salle, je cherchais des yeux mon amie, je la vis me sourire de son lit, me tendre la main, comme pour me dire de me hâter d'arriver. Après lui avoir baisé le front et serré la main avec tendresse :

— Chère Rose, lui dis-je, tu n'as presque pas de fièvre. Si tu allais de mieux en mieux, quel bonheur! Au lieu de répondre à ce que je lui disais : — Et toi, comment es-tu, me dit-elle? Je te trouve un air bien fatigué depuis que tu fais la cuisine. Pauvre Reine! Jusqu'au bout, tu te sacrifieras pour moi, n'est-ce pas?

Après un grand effort pour retenir mes larmes, éludant à mon tour la question : — Sais-tu qui t'envoie le bonjour, lui dis-je?

— Ce ne peut être Thérèse, elle est venue ce matin, à moins que ce ne soit Flavie?

— Tu l'as deviné. Hier, en allant au marché, je rencontrai Flavie. La première parole qu'elle m'adressa, fut pour toi, chère Rose, car tu sais combien cette brave fille s'intéresse à tout ce qui te regarde. En me quittant, Flavie me témoigna son regret d'être obligée de partir pour la campagne, sans pouvoir te faire une petite visite ; mais je lui promis de t'embrasser pour elle. Et je déposai un nouveau baiser sur son front.

— Que penses-tu, reprit Rose, que penses-tu du silence de M^me^ N.? Elle est peut-être tombée malade en soignant son fils. Chers amis! Que font-ils si loin de nous?

Étonnée de l'entendre parler de deux personnes sur qui Rose s'était tue pendant longtemps, et sur l'une desquelles sa pitié me semblait déplacée :

Tu es bien bonne, lui dis-je, de t'occuper de Mme N. et même de son fils, dont le souvenir ne peut que te faire du mal.

— Lucien? Ah! chère Reine, puisses-tu ne jamais rencontrer sur ta route un être aussi parfait! Ton cœur n'est pas de bronze; je le connais assez. Tu aurais beau te défendre d'aimer, tu ferais comme moi, et alors, oh! alors..... Mais, va, sois tranquille, je prierai tant le bon Dieu, qu'il t'accordera d'être plus heureuse que je ne l'ai été à ce sujet, ou, ce qui vaut mieux encore, je lui demanderai de garder ton cœur libre d'affection pareille à celle qui m'a tant fait souffrir et qui..... Mais, tu as raison, je ne dois plus m'occuper de ces choses-là, surtout la veille d'un si beau jour!

Après une courte pause : — Sais-tu, dit-elle, en me souriant, sais-tu que demain, dans la matinée, on m'apportera le Saint-Viatique?

Levant sur elle mes yeux pleins de larmes : — Mais, tu vas mieux. lui dis-je. — Est-ce que cela te fait de la peine, chère Reine? Je m'attendais, au contraire, à te voir prendre part à mon bonheur. Il y a six mois que je demande à Dieu de m'appeler à lui. Ne suis-je pas trop heureuse de ce qu'il veut bien m'exaucer? Et puis, vois-tu, la mort n'a rien d'amer pour ceux qui n'ont cessé de mettre leur confiance en Dieu, qui nous promet une meilleure vie après celle-ci. Réjouis-toi donc avec moi, au lieu de pleurer.

Rose me parlait avec tant de calme, tant de présence d'esprit, que je ne pouvais me figurer qu'elle dût mourir sitôt. Néanmoins, lorsqu'il fallut m'en séparer, je sentis mon cœur se serrer d'une manière étrange. J'embrassai mon amie à plusieurs reprises, et la quittai avec cette cruelle incertitude : La trouverai-je en vie à ma première visite ?

CXXX.

Le lendemain, par surcroît de malheur, nous eûmes du monde à dîner. Je fus toute la journée dans une inquiétude extrême sur l'état de mon amie. Aussi, bien qu'abîmée de douleur et de fatigue, le mardi, plus matinale que de coutume, je mettais un peu d'ordre dans la cuisine, afin de pouvoir me rendre à l'hôpital avant la visite du médecin, lorsque je vis entrer la lingère de la salle des femmes.

Atterrée par la présence de cette fille, qui me regardait d'un air triste et sans m'adresser la parole : — Marguerite, lui dis-je en me sentant défaillir, parlez. Mon amie est-elle plus mal ?

— Elle est au ciel, depuis ce matin, vers les trois heures.

FIN.

Mon cher Rossini

Je m'a Samedi Balade Ma
chasse. et sans besoin du souvenirs
ces Vœux ou de la Jolie fable.
Vous êtes faits pour inspirer

Mon cher Rossi

Mme de Lamartine malade me charge de vous remercier des souvenirs que vous avez eu de la jolie fable. Tous deux faits pour inspirer et pour retenir les vertus que vous célébrez si naïvement.

Recevez tous nos remercîments de l'honneur et l'intérêt que vous ne cesserez de rendre à votre patrie et à votre talent.

Lamartine.

31 x 6 1859.

Si vous voyagez dans votre voisinage
... la campagne.

Ma chère Reine Garde

Vous avez dû être étonnée de ne pas recevoir de lettre de moi en remerciement de la vôtre et des vers touchants que vous adressez à ceux de vos amis qui ont eu le plaisir de vous être utile en quoi que ce soit — en vérité ils sont assez récompensés puisqu'ils ont réussi. —

Mais vous comprendrez mon silence lorsque vous saurez que tout l'été et l'automne sont passés à soigner M. de Lamartine pendant trois mois de rhumatisme. Cette maladie ne donne pas d'inquiétude grâce à Dieu — mais elle fait souffrir

et préoccupent les personnes
qui l'ayant souffert ceux qu'ils
aiment — l'attaque n'a pas été
très sévère mais au moins elle
a été bien longue et a forcé Mr de L
à garder le lit — maintenant
qu'il est entièrement guéri
et qu'il n'a plus besoin de mes soins
je me trouve tellement en
arrière de ma correspondance
que je suis loin de pouvoir me
mettre au courant encore
mais au moins je veux vous dire
merci avec mes [illegible]
meilleurs sentiments

17 nov — M. de Lamartine
Mâcon
Monceaux

et préoccupent les personnes
qui n'ayent souffert ceux qu'ils
aiment — l'attaque n'a pas été
très sévère mais au moins elle
a été bien longue et a forcé M. de L
à garder le lit — maintenant
qu'il est entièrement guéri
et qu'il n'a plus besoin de mes soins
je me trouve tellement — en

Madame de Lamartine. D'après une miniature communiquée par Mme Valentine de Lamartine.

CART. PERCAL., TR. DOREES : 7 FR. 50. — RELIE DOS EN CHAGRIN, TR. DOREES : 8 FR. 50.

HISTOIRE DES MÉTÉORES

ET DES GRANDS PHÉNOMÈNES DE LA NATURE. (3e *édition.*)

1 VOLUME GRAND IN-8° RAISIN, 90 GRAVURES ET 2 PLANCHES CHROMOLITH.

LES PIERRES PRÉCIEUSES ET LES PRINCIPAUX ORNEMENTS.

1 VOLUME GRAND IN-8° RAISIN, 43 GRAVURES ET 1 PLANCHE CHROMOLITH.

ESSAIS POÉTIQUES

PAR

REINE GARDE

COUTURIÈRE

AVEC

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR L'AUTEUR

PARIS

LE NORMANT, RUE DE SEINE, 10 | GARNIER FRÈRES, PALAIS NATIONAL, 215

1858

Aix Impr. de Nicot, sur le Cours, 55

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR REINE GARDE.

Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, pendant une belle soirée de mai, au retour d'une de ces nombreuses fêtes de campagne, d'une gaîté si tumultueuse et si franche, de traverser une prairie embaumée ou un bois silencieux, et d'entendre tout-à-coup, entre le tumulte de la fête qui s'achève et le bruit de la ville qui s'approche, une mélodie aérienne douce, variée, ravissante? Ne vous est-il pas arrivé alors de suspendre votre marche pour mieux écouter et pour ne perdre aucune note de cette gamme si variée, si étendue, que parcourt rapidement l'oiseau chanteur?

Là, point d'orchestre, point de chœurs bruyants qui encadrent pour ainsi dire l'harmonieuse chanson ; point d'autre accompagnement dans le calme de la solitude que le murmure monotone du limpide ruisseau qui gazouille à vos pieds ; — et cependant cette chanson vous plaît ; elle vous touche et vous séduit par sa simplicité même. L'oiseau, qui ne sait pas qu'on l'écoute, et qui ne chante que pour le Dieu qui lui a donné son admirable gosier, poursuit, jusqu'à ce qu'il l'ait épuisé, son chant favori, le chant de ses amours ; et vous vous éloignez le cœur satisfait, et l'oreille encore bercée des doux sons qui la charmaient.

Telle m'apparaît la couturière-poète dans l'isolement de son humble et modeste profession.

Sa voix s'élève calme, sereine, au-dessus, ou mieux, à côté du bruit de la vie ardente et positive ; c'est à peine si le nom des héros de nos révolutions et de nos guerres civiles est parvenu jusqu'à ses oreilles, du moins on ne le retrouve pas dans ses vers, à l'exception d'un seul, celui de Monseigneur Denys Affre, l'archevêque martyr : son héros à elle, et nous dirons pourquoi, et saint Vincent de Paule, l'apôtre de la Charité. Reine Garde vit dans le monde de ses pensées ; elle s'ignore, pour ainsi dire, elle-même, et chante comme si le monde l'ignorait, comme si personne ne l'écoutait. Elle fait des vers par instinct, naturellement et sans effort,

comme l'oiseau chante dans le bocage, comme le ruisseau gazouille dans la prairie, comme l'abeille bourdonne et compose son miel, c'est-à dire parce que Dieu l'a voulu ainsi; et cette poésie naturelle, instinctive, nous l'écoutons avec délice et attendrissement, parce qu'elle est pleine de grâce, de naïveté et d'harmonie, et qu'elle repose nos âmes fatiguées de soucis, de travaux et de plaisirs.

Reine Garde ne doit rien à l'éducation.

Abandonnée par ses parents dès sa naissance, elle ne connut jamais son père et ne revit sa mère que pour la perdre bientôt après. Ayant huit ans à peine, c'est-à-dire, tout juste l'âge nécessaire pour sentir et pleurer sonmalheur. Elle pleura beaucoup, moins cependant qu'elle n'a pleuré depuis, car elle ne comprenait pas encore toute l'étendue de la perte qu'elle venait de faire, qu'allait-elle devenir, la pauvre enfant, sans parents, sans asile? son existence serait-elle livrée à tous les caprices du hasard? Non! Car, ainsi que Reine Garde l'a dit, elle-même, avec un accent profondément religieux,

..... La Providence divine
Veilla sur la jeune orpheline,

et la conduisit à l'hôpital-général de Nîmes.

Elle a raconté elle-même dans *Marie-Rose, histoire de deux jeunes Orphelines*, ouvrage couronné par l'Académie française, sa vie dans cette pieuse

maison, desservie par les dames religieuses de Nevers. C'est à ces sœurs charitables, au père de Barruel, le pieux aumônier de cet hôpital qu'elle dût, de connaître de bonne heure ce calme religieux qui donne à sa tristesse un charme recueilli, qui fait l'élévation de son talent. Son malheur ainsi adouci ne connut jamais l'amertume du désespoir et elle se tourna à la reconnaissance, qui est presque de l'amour. Au sortir de l'hôpital, elle fût placée par les soins même des sœurs, dont elle avait mérité l'amitié par sa douceur et ses vertus modestes, dans une maison où elle ne put longtemps rester; de là elle entra au service de M. P...., on ne pouvait la connaître sans l'aimer, aussi, elle devint vite chère à ses maîtres ; son cœur tendre gagna encore à la tendresse qu'elle inspirait. Mais son âme était sans cesse tournée vers Dieu et elle résolut de se consacrer toute au service de celui à qui elle devait les seules joies qu'elle eût encore goûtées ici bas. Malheureusement sa santé ne lui ayant pas permis de rester au couvent de L..... situé auprès d'Aix, la pauvre fille crut devoir se fixer dans cette ville. C'est alors qu'elle loua * dans une rue écartée, une petite chambre avec une boutique au-dessous et se fit, à la fois, mercière et couturière. Elle vécut, là, petitement, gagnant vaillamment son pain avec son aiguille et

* Préface de Geneviève, par M. de Lamartine.
Voir le *Conseiller du Peuple.*

vendant quelques menus objets de mercerie aux gens de son quartier, Reine Garde fut beaucoup attristée de son isolement et surtout du vide profond de cette existence où, avec un cœur aimant, elle n'avait personne à aimer et dont elle put être aimée. Avec quelle douleur elle songe aux malheurs qui frappèrent son enfance! C'est là, pour ainsi dire, l'unique pensée de toute sa vie, la cause de toutes ses larmes ; cette âme si pieusement concentrée dans sa douleur et sa résignation, s'ouvre néanmoins avec effusion, à la confiance, à l'amitié et à la reconnaissance, vingt pièces témoignent de cette grande facilité de son cœur.

Voici entre autres, les remercîments qu'elle adresse à M. G..... de S...., qui avait daigné consoler l'orpheline et encourager le Poëte :

C'est l'espoir de calmer et ma peine incessante
Et le destin trop rigoureux,
Qui vous fit dire un jour à ma Muse naissante :
Espère un avenir heureux.

Merci donc, oh ! merci, j'accepte le présage,
Il n'en est pas de plus certain.
Voguez, voguez, mes vers, ne craignez point l'orage ;
Il m'a dit : le ciel est serein.

Encouragée par l'approbation et la bienveillance de quelques hommes importants et éclairés, Reine Garde fut moins attentive à cacher ses vers. L'hum-

ble ouvrière vit sans orgueil les hauts personnages de la ville entrer dans sa modeste boutique, causer familièrement avec elle et lui offrir les livres de leur bibliothèque. Ces touchants entretiens, ces lectures, toutes décousues qu'elles étaient, fortifièrent et étendirent son esprit sans porter la moindre atteinte à la délicatesse et à la sensibilité de son cœur. Reine Garde prit un peu plus de confiance en elle-même. — Ses vers circulèrent de bouche en bouche, de main en main, et sa réputation se répandit sans franchir pourtant l'étroite enceinte de l'ancienne capitale de la Provence. Il lui fallait un autre consécration qui donnât à son nom un plus grand retentissement. L'occasion s'en présenta en 1846. M. de Lamartine se rendant à Smyrne, s'arrêta à Marseille. On l'apprit à Reine, qui, ne pouvant résister au désir de voir l'auteur des Méditations qui ne cessaient d'exciter son admiration, partit, en secret, arriva à Marseille lorsqu'on la croyait à Aix, et se dirigea immédiatement à la maison où était descendu le grand poète, non loin de la plage du Prado. Voici comment M. de Lamartine raconte cette entrevue dans la préface de *Geneviève*, qu'il a dédiée à son humble visiteuse : *

« Un dimanche, au retour d'une longue course en « mer avec M^me^ de Lamartine, on nous dit qu'une

* Voir le *Constitutionnel* des 11 et 12 juin 1850, et le *Conseiller du Peuple*, août 1850.

« femme d'un extérieur modeste et embarrassé était « arrivée par la dilligence d'Aix à Marseille, et « qu'elle nous attenndait dans une petite serre d'o- « rangers qui faisait suite au salon de la villa sur le « jardin. Je laissai Mme de Lamartine, et j'entrai dans « l'orangerie pour recevoir cette pauvre étrangère.

« Je vis, en entrant sous l'orangerie, une femme « jeune encore, d'environ trente-six ou quarante « ans. Elle était vêtue en journalière de peu d'aisance « ou de peu de luxe ; etc., etc.

« ..... L'émotion se lisait sur son visage qui se « couvrit d'une subite rougeur. C'était une expres- « sion de timidité mêlée de confiance dans l'indul- « gence d'autrui, émanant de l'abandon de sa propre « nature ; en tout l'image de la bonté qu'elle porte « dans son attitude comme dans son cœur, et qu'elle « espère trouver dans les autres..... »

Reine Garde, en présence du poète, demeura confuse, interdite : elle le contemplait avec une admiration mêlée de respect, et n'osait lui parler. Rassurée par un regard de bienveillance, par cet air de bonté et d'urbanité exquise propre à tous les talents supérieurs, et que M. de Lamartine possède à un si haut degré, Reine Garde confessant la vérité, avoua ingénuement à M. de Lamartine qu'elle était venue d'Aix à Marseille tout exprès pour le voir ; qu'elle faisait des vers, et qu'elle avait même apporté quelques pièces avec elle. M. de Lamartine

la pria de les lire ; mais n'osant le faire ; elle préféra les remettre au poète. Laissons-le parler lui-même:

« Elle tira de sa poche trois ou quatre petites piè-
« ces de vers alignés sur du gros papier, et froissées
« par son étui, son dé et ses ciseaux dans le voyage.
« Je les lus tout bas ; je fus étonné, touché de ce
« que je lisais : — c'était naïf, c'était gracieux, c'é-
« tait senti ; c'était la palpitation tranquille du cœur
« devenue harmonie dans l'oreille ; cela ressem-
« blait à son visage modeste, pieux, tendre et doux;
« vraie poésie de femme, dont l'âme cherche à tâ-
« tons, sur les cordes les plus suaves d'un instru-
« ment qu'elle ignore, l'expression de ses sentiments.
« Cela n'était ni déchirant, ni métallique, comme
« les vers de Reboul, ni épique et étincelant, tour
« à tour, de paillettes et de larmes, comme Jasmin ;
« ni mignardé comme les strophes de quelques jeunes
« filles, prodiges gâtés en germe par l'imitation,
« ce Méphistophélès du génie naissant et avorté.
« C'était elle ; c'était l'air monotone et plaintif qu'une
« pauvre ouvrière se chante à demi-voix à elle-
« même, en travaillant des doigts, auprès de sa
« fenêtre, pour s'encourager à l'aiguille et au fil.
« Il y avait des notes qui pinçaient le cœur, et d'au-
« tres qui ne disaient que des airs vagues et inar-
« ticulés. L'haleine s'arrêtait à la moitié de l'as-
« piration, mais l'aspiration était forte, juste,
« pénétrante. On était plus ému encore qu'étonné.

« C'était la poésie à l'état du premier instinct, la « poésie populaire, telle qu'elle est partout où elle « commence dans le peuple, même quand on ne lui « prête pas encore la voix de l'art, etc., etc.

Un tel jugement, porté par un homme aussi compétent que M. de Lamartine, et publié après quatre années d'intervalle, dans le *Constitutionnel* d'abord, puis dans *le Conseiller du Peuple*, l'insertion de la gracieuse pièce du Chardonneret, comme preuve à l'appui, éveillèrent l'attention des lettrés de Paris sur Reine Garde, et lui valurent l'honneur d'être reçue et fêtée par des hommes illustres toujours prêts à accueillir et à honorer le talent. Béranger se plut à entendre ses chants suaves et doux, et M. Mignet mit à son service un zèle dont l'empressement ne s'est jamais démenti.

Reine Garde excelle à peindre les sentiments délicats, les scènes touchantes et gracieuses; elle s'élève sans effort jusqu'aux régions les plus hautes de la pensée, et rencontre alors une magnificence de langage inespérée. Toutes les nobles affections, tous les sentiments généreux et délicats éclatent dans les vers de Reine Garde, comme ils règnent dans son cœur. Elle aime à applaudir aux succès, à sourire au bonheur; mais son sourire est toujours voisin des larmes. Une douloureuse et indestructible pensée vit cachée dans les replis de son âme, corrompt ses joies les plus légitimes, et comprime ses émotions les plus douces ;

c'est le malheur de sa naissance. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, tout la ramène par contraste et par analogie à une idée qu'elle voudrait en vain éloigner, et cet inévitable retour à une situation toute personnelle à je ne sais quoi de triste et de saisissant. S'agit-il, dans la description des mystères du bocage, de peindre la joie et les transports d'un oiseau dont la sollicitude maternelle a été mise en défaut, et qui retrouve ses petits après les avoir perdus, le poëte ému s'écrie :

> Entre les amours d'ici-bas,
> Qu'il est doux l'amour d'une mère !
> Il est le seul qui ne ment pas.

S'agit-il encore de représenter l'enfant, ange de beauté et d'innocence, couché dans son berceau, et dormant sous l'œil de sa mère, qui épie son réveil, pour le suspendre à sa mamelle, ou le berçer sur ses genoux en le couvrant de baisers, le cri de douleur s'échappe :

> Mais je ne goûtais pas ces premières caresses,
> Moi, pauvre enfant de charité !

Dans la pièce consacrée à la mémoire d'Hégésippe Moreau, enfant abandonné comme elle, et qui vint, à la fleur de l'âge, mourir près de son berceau, la plainte de Reine Garde monte encore :

. . . . . En nous donnant la vie,
Un père nous couvrit de honte et d'infâmie...
. . . . . .
De cet affreux malheur l'accablante pensée
Pèse de tout son poids sur notre destinée;

Mais la piété arrête bientôt la plainte sur ses lèvres; et, au nom de celui qui mourut sur le Golgotha pour les hommes, et pardonna en mourant à ses bourreaux, l'amertume fait place à la résignation. La pièce adressée à sa mère, et inspirée par cette touchante pensée, est un des plus beaux morceaux du recueil. Cette mère infortunée mourut à vingt-six ans, dans les exercices d'une héroïque pénitence:

O ma mère! tu meurs encor dans ton printemps!
Tu meurs sainte, et jamais, pour une seule offense,
Le ciel n'eut tant de pleurs; jamais la pénitence
D'un cœur brisé n'a dû tirer tant de soupirs...
Grand fut ton sacrifice: il t'égale aux martyrs...

A la fin de la pièce, elle nous montre Dieu tendant les bras à sa mère mourante, et l'invitant à monter au ciel:

Monte, et viens partager mon bonheur éternel:
Ton front, du repentir va ceindre la couronne:
Le monde te condamne, et moi je te pardonne.

Entre tous les hommes illustres et parmi les bienfaiteurs de l'humanité, s'il en est un qui dût exciter

les sympathies de Reine Garde, c'était sans contredit le saint apôtre dont l'ardente charité sauva l'enfance de ces pauvres orphelins abandonnés, par des parents coupables, à la pitié ou plutôt à l'indifférence publique. Aussi saint Vincent de Paule, malgré les belles strophes qu'elle a faites à la gloire de M. de Chateaubriand, l'immortel auteur du *Génie du Christianisme*, et de Mgr Denys Affre, l'héroïque martyr de Juin, est-il l'homme de son cœur, et pour ainsi dire le héros de son livre. Dans la longue pièce qu'elle consacre à sa mémoire, elle commence sur le ton dithyrambique :

Qu'en ce jour, tout ce qui respire,
Par ton ordre, Dieu tout-puissant,
A l'humble muse qui m'inspire,
S'unisse pour chanter Vincent.
Terre qui l'as porté, tressaille d'allégresse ;
Cieux qui le possédez, partagez mon ivresse !

et la pièce tout entière se soutient presque à cette hauteur. Elle embrasse toute la vie du saint et se divise en quatre parties.

Nous ne nous occuperons que de la troisième partie, où Reine Garde nous représente saint Vincent de Paule bravant le froid des nuits, recueillant dans ses bras paternels et réchauffant dans son sein ces pauvres enfants déposés à l'angle d'une rue, quelquefois au porche des églises, et condamnés sans lui

à une mort presque certaine. Reine Garde rencontre, pour peindre cet émouvant tableau, des traits d'une vérité saisissante :

. . . . . .
De leurs pas égarés, cherchant partout la trace,
Combien en trouva-t-il expirant sur la glace,
Et que son souffle ranima!
. . . . . .
Pauvre créature innocente!
Touché de ton sort malheureux,
De Vincent la voix caressante
Apaisait tes cris douloureux!

Et ce trait qu'on croirait emprunté à l'antiquité grecque, tant il est simple, gracieux et naturel!

Il (l'enfant) s'éveille sans pleurs et se met à sourire
A son libérateur! Tout en lui semble dire :
Hélas! sans toi j'allais mourir!

Reine Garde, poursuivant l'histoire du saint, nous le montre ici se chargeant des fers d'un galérien, ou fondant des maisons de charité; là, conseillant les rois, ou protégeant les peuples; et quittant enfin sans regret, quand tout le monde le pleure, une vie où chacun de ses pas a été marqué par des bienfaits :

Il bénit de la mort l'instant si redouté;
Et, quittant sans regret sa dépouille mortelle,
Son âme suit l'écho de la voix qui l'appelle
Au sein de la Divinité.

Il nous paraît superflu d'insister sur le caractère religieux des poésies de Reine Garde. Les citations que nous avons faites suffisent à le démontrer. Rien ne nous serait plus facile que de les multiplier, si nous ne résistions au plaisir bien naturel de citer de beaux vers. Le recueil contient trois pièces consacrées à Marie seulement. La Mère des Douleurs, la Consolatrice des Affligés, ne pouvait être oubliée par la fille qui a tant souffert ! Mais il faut savoir se borner, et nous nous apercevons que cette Notice dépasse de beaucoup les limites que nous nous étions imposées.

Un mot encore cependant, avant de finir.

En publiant ce recueil de poésies intimes, Reine Garde, qui n'a point été troublée ni éblouie par le bruit fait autour de son nom, n'a point cédé à un vain désir de gloire, et ce n'est pas seulement l'admiration que le lecteur doit y chercher ; c'est mieux que cela ; c'est un bon exemple de résignation chrétienne ; nulle vie n'a été plus malheureuse et cependant elle n'a jamais fait entendre une plainte et son cœur souffrant est resté ouvert aux meilleurs sentiments, à l'amitié, à la reconnaissance, puisant en sa confiance en la bonté de Dieu une inaltérable confiance en la bonté de tous. Voilà pourquoi son livre doit être mis entre les mains de ceux qui souffrent ; il calmera leur douleur et arrêtera leurs plaintes. Les maisons chrétiennes d'éducation le donneront avec profit à lire à leurs élèves ; c'est un livre honnête, simple, à la

portée des humbles et des enfants, dont il élèvera le cœur vers le Dieu qui a dit : *laissez venir à moi les petits Enfants.*

En même temps que cette publication du recueil de poésies, paraît une nouvelle édition de *Marie-Rose, histoire de deux jeunes Orphelines.* Cet ouvrage a été couronné par l'Académie Française en sa séance publique annuelle de 1856, comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs. Dans cette nouvelle édition entièrement revue et corrigée par l'auteur, on a pris soin de ne laisser subsister que ce qui pouvait être lu par tous et on a eu constamment en vue les enfants à qui il est tout spécialement destiné.

X.....

Nîmes, 1858.

DÉDICACE.

A Mme DE LAMARTINE.

Pénétrée de reconnaissance pour les bienfaits dont vous ne cessez de la combler, une pauvre fille, une simple ouvrière, ose vous dédier à vous, Madame, qui êtes si fort élevée au-dessus d'elle, ce petit livre, fruit de ses rares moments de loisir. Il y a bientôt six ans que ma muse, encore ignorée, alla frapper à la porte du plus grand poëte de France, et l'on sait s'il fut flatteur pour elle l'accueil que lui fit votre illustre

époux. Eh bien ! le petit livre que je vous dédie est l'enfant de cette muse à peine connue ; il vient vous demander l'hospitalité : donnez-la lui, Madame : oh ! de grâce ! daignez l'abriter pour cette nuit ; demain, tout couvert de la gloire qui vous environne, il pourra se montrer avec confiance aux yeux du public.

Reine Garde, *couturière.*

POÉSIES.

A Mme DE LAMARTINE.

—

Dans ma prière au Dieu que l'univers adore,
Je disais souvent, jeune encore :
Toi, de qui l'on dit tant de bien,
Si, pour consoler l'homme, ici-bas où tout change,
A chacun tu donnas un ange,
Par pitié ! montre-moi le mien !

Ta présence fut prompte à rassurer mon âme :
A ton aspect, ô noble femme !
Croyant voir un ange des cieux ;
Je te fis le récit de mon cruel martyre ;
Et les sons touchant de ma lyre
De larmes remplirent tes yeux.

Tu me fis oublier que j'étais orpheline,
Épouse du grand Lamartine!
Et je pus croire au lendemain,
Quand ta bouche me dit que j'avais une amie ;
Quand, pour me guider dans la vie,
Tu vins m'offrir ta noble main !

Et depuis, je ne vois partout dans la nature
Que fleurs, ruisseaux, gazons, verdure ;
Je crois que mes maux vont finir!
Une nouvelle vie à mes yeux se dévoile.
Ton nom, comme la belle étoile,
Brille au ciel de mon avenir.

A MARIE.

—

O toi, qu'avec amour on bénit, on révère,
Vierge, que ton sourire est doux!
Ta beauté sut charmer le cœur de Dieu le père ;
Même avant tous les temps il te choisit pour mère
De son verbe fait chair pour nous.

Tu parais, l'univers abattu se relève ;
Et chacun redit volontiers :
O! tige de Jessé, tu cachais sous ta sève
Des filles la plus belle entre les filles d'Ève,
L'espérance du monde entier!

Heureux jour! doux instant où tu nous fus donnée
Comme un présent de l'Éternel,
Pour montrer le bonheur à notre âme exilée,
Pour relever d'Adam la famille tombée,
Et rattacher la terre au ciel!

tu viens ravir la terre à son dur esclavage,
Et remplir d'effroi les enfers.
Reine auguste, à ta voix Lucifer perd courage;
Vaincu par ton pouvoir, il pousse un cri de rage;
Ta main l'enchaîne et rompt nos fers.

On voit fuir la nuit sombre; aux cruelles alarmes
Succèdent la joie et la paix.
Nous nous tournons vers toi; nos yeux remplis de
[larmes
Rencontrent ton sourire, ô Marie, et tes charmes
Captivent nos cœurs pour jamais.

Un beau nom t'appartient, celui de Rédemptrice;
Un Dieu par toi vient nous sauver.
Il impose à ton cœur un cruel sacrifice,
Le sang de ton cher fils apaise sa justice;
Et ce sang, tu le vois couler!

Oui, tu le vois couler, et ta robe en est teinte,
Jésus meurt. Au pied de sa croix,

Tu voudrais avec lui mourir, ô vierge sainte!
Pour dire la douleur dont ton âme est atteinte,
Sur la terre il n'est point de voix.

Hélas! depuis ce jour tu dédaignes la vie,
Tes yeux sont tournés vers les cieux.
Par un effort d'amour, tu meurs sans agonie,
O comble de bonheur! te voilà réunie
A l'unique objet de tes vœux.

Qui peut ternir l'éclat de ta magnificence,
Brillante étoile du matin?
L'astre du jour pâlit, s'incline en ta présence;
La lune sous tes pieds annonce ta puissance,
Et proclame ton nom divin,

Ton nom! Eh! qui pourrait l'oublier sur la terre?
Qui? tes enfants? oh! non jamais.
Vois le pauvre orphelin à qui tu sers de mère;
Une larme est toujours, du bord de sa paupière,
Prête à tomber sur tes bienfaits.

A MONSIEUR G..... DE S.....

—

Mon cœur vous confia son douloureux martyre,
Jeune homme, et ce n'est pas en vain :
Car pour en arracher le trait qui le déchire,
Vous m'avez offert votre main.

C'est l'espoir de calmer et ma peine incessante
Et le destin trop rigoureux,
Qui vous fit dire un jour à ma muse naissante :
Espère un avenir heureux.

Merci donc, oh ! merci, j'accepte le présage,
Il n'en est pas de plus certain.
Voguez, voguez, mes vers, ne craignez point l'orage;
Il m'a dit : le ciel est serein.

A MES HIRONDELLES.

—

L'hiver au doux printemps vient de céder la place,
Mars de sa tiède haleine a rechauffé l'espace,
La prairie étale ses fleurs;
Revenez donc, mes hirondelles,
Ne me soyez point infidèles,
Revenez: le bruit de vos ailes
A l'instant suspendra mes pleurs,

Le destin vous protège, oiseaux de bon augure.
Pour vous faire admirer de la belle nature,
Le sublime et pompeux réveil,

Zéphir dans son char vous ramène :
Il souffle et sa légère haleine
Suspend votre robe d'ébène
Aux rayons de l'astre vermeil.

Dirigez votre essor vers la belle Provence ;
Plus longtemps je ne puis supporter votre absence,
Hâtez, hâtez votre retour :
Sans prétendre au nom de poëte,
Des fenêtres de ma chambrette,
Je salûrai ce jour de fête
Par des couplets remplis d'amour.

Arrivez à bon port, charmantes voyageuses !
Que l'arme du chasseur sur vos plumes soyeuses
N'ose lancer le plomb fatal !
Fuyant l'impétueuse fronde,
Rasez les cieux, la mer profonde,
Et puis, en tournoyant sur l'onde,
Mirez-vous dans son beau cristal.

De votre blanc duvet vos nids sont pleins encore ;
Venez-y reposer demain avant l'aurore ;
S'il m'arrivait de m'oublier,
Que votre chant plaintif m'éveille,
J'irai vous offrir ma corbeille ;
Et de mon pain bis de la veille
Vous pourrez vous rassasier.

J'assistais à vos jeux : cette douce habitude ,
De mes longs jours charmait la triste solitude ;
Je veux en être encor témoin.
De cette main que nul ne presse
Venez quêter une caresse ,
Mon cœur d'épancher sa tendresse
Éprouve en tout temps le besoin.

Vous redirai-je assez combien vous m'êtes chères ,
Combien mes vœux pour vous sont ardents et sincères!
Venez vous fixer pour toujours
Sous ma vieille et mince toiture ;
J'ai pour voisine une onde pure ,
Du grain pour votre nourriture ,
Des nids pour cacher vos amours.

Laissant au rossignol les ombres du bocage ,
Dans mes vases garnis de fleurs et de feuillage ,
Gazouillez du matin au soir :
Je veux que chacune en dispose ,
Et pour mieux becqueter la rose ,
La giroflée à peine éclose ,
Perchez-vous sur mon arrosoir.

Est-ce vous qui rasez ces antiques tourelles ?
Revenez promptement , mes chères hirondelles :
L'ennui pèse à mon front rêveur.

Une sombre mélancolie
Environne ma triste vie.
Revenez : votre compagnie
Donne la paix et le bonheur.

L'OUVRIÈRE-POETE.

A Mlle C..... B....., (*)

OUVRIÈRE EN MODES, A MARSEILLE.

—

Je les ai lus tes vers *Pauvre Ouvrière*,
Et mes yeux n'ont cessé pendant une heure entière,
Sur ces vers inspirés de répandre des pleurs ;
Car je suis ouvrière et comprends ses douleurs.
Oui, bien loin d'adoucir son existence amère,
Nul mortel jusqu'ici na sondé sa misère.

(*) Mlle C. ... B.... a publié, dans le recueil de l'Athénée ouvrier de Marseille, une pièce de vers intitulée l'*Ouvrière*. Dans cette pièce, elle se plaint amèrement de l'abandon et de

On la croit insensible, elle sent vivement,
L'ouvrière ! elle souffre et se plaint rarement.
Ainsi que tu le dis, la froide indifférence ;
Ajoute a son chagrin, a sa longue souffrance.
Succombant sous le poids d'un incessant labeur,
Pour la fille du peuple il n'est point de bonheur.
Oh ! non il n'en est point, surtout quand cette fille
Sans parents, sans amis, sans nom et sans famille,
Naît poëte, et qu'elle est fidèle à son devoir !
Mais, dis, pourquoi livrer son âme au désespoir ?
Est-ce parce qu'en proie au besoin qui l'assaille,
De l'aube au crépuscule il faut qu'elle travaille,
Pour gagner chaque jour le pain qui la nourrit ?
Ou que dans l'abandon qui, suivant toi, l'aigrit,
Loin des salons dorés où le riche s'amuse,
Il lui faut vivre seule, et de sa chaste muse
Étouffant à regret les généreux élans,
Prendre du lendemain les soucis accablants ?
De sa vie, ô ma sœur ! c'est faire un long martyre.
Des sons plus consolants tomberont de ma lyre.
Ah ! n'exagérons rien : l'ouvrière ici-bas
Vit durement ; mais Dieu ne l'abandonne pas,

la misère qui sont le partage de la fille du peuple, qui n'obtient pas même de son travail de quoi satisfaire à ses plus pressants besoins. Reine Garde, en lui répondant, cherche à lui faire comprendre que l'ouvrière trouve toujours, dans sa condition modeste, des motif de résignation, surtout lorsque Dieu lui a accordé le sentiment de la poésie.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Surtout quand, pour calmer les chagrins de la vie,
Il permet que son cœur s'ouvre à la poésie.
Seulement repoussons l'encens doux et trompeur,
Que nous offre parfois un monde adulateur.
L'obscurité, voilà notre première gloire !
Écartons loin de nous la coupe où vinrent boire
Malfilâtre, Gilbert, Hégésippe Moreau,
Mercœur..., d'autres encor descendus au tombeau.
Leurs noms sont entourés de quelque renommée ;
Mais n'ont-ils pas trop cher payé cette fumée?
Si d'un refus honteux le volontaire affront
N'a pu faire un seul jour rougir leur noble front,
Combien ils ont souffert ! Jouets du sort bizarre,
Sur un mauvais grabat ainsi que le Lazare,
N'ont-ils pas succombé de misère et de faim?
De ces frères aimés ! quelle est triste la fin !
Qu'il est touchant l'adieu qu'ils firent à la vie !

. . . . . .

Ne les imitons pas, plaignons-les, Césarie !
Comme eux nous entendons ce langage des cieux
Que nous parle la muse, et les pleurs de nos yeux
Prouvent que notre cœur se refuse avec peine
A ces doux entretiens dont le charme l'entraîne.
Comme eux nous éprouvons, nous sentons tout cela ;
Mais la prudence dit de nous en tenir là.
Va, contre le destin n'ayons pas de rancune ;
Gardons-nous seulement de tenter la fortune,

Car ce but vers lequel chacun tend ici-bas,
Souvent on ne l'atteint qu'au moment du trépas.
Loin de nous affliger, ma sœur en poésie,
De ce que notre coupe est vide d'ambroisie,
Nous devons chaque jour faire un nouvel effort,
Pour triompher des coups que nous porte le sort.
Cependant si des vers le charme nous enivre,
Chantons en travaillant pour gagner de quoi vivre.
Puisqu'à notre foyer la muse vient s'asseoir,
Laissons-là, mais faisons du matin jusqu'au soir,
Toi des *bonnets*, et moi des *corsets*, des *chemises*:
Et, lorsque la nuit vient, au murmure des brises,
En rêvant, du destin oublions la rigueur.
Ah! qu'on respire à l'aise après un dur labeur!
La mansarde a pour nous quelque chose d'aimable.
Un regard de fierté plane sur notre table,
Quand seules, et souvent de nos larmes baigné,
Nous mangeons le pain bis que nous avons gagné.
Crois-moi, fuyons des biens si peu dignes d'envie,
Et dès ce jour, ma sœur, de notre obscure vie,
Dont nous trouvons parfois si rude le chemin,
Parcourons ce qui reste en nous donnant la main.

LE SOMMEIL DE L'ENFANT. (*)

—

Repose, heureux enfant, repose ! l'innocence
Te prépare toujours un paisible sommeil ;
Du baiser maternel, non, la douce influence
Ne saurait hâter ton réveil.

O Dieu ! que de fraîcheur, de jeunesse et de grâce !
Il ressemble au bouton que balance un rosier ;
Sur son front, du chagrin on ne voit nulle trace ;
Il a fui sa couche d'osier.

(*) Ce sujet a été emprunté par Reine Garde au recueil de nouvelles Narrations, publié il y a quelques années par M. Filon, professeur d'histoire au collége royal d'Henri IV.

Comme le lys s'entr'ouvre au souffle de Zéphyre,
Et de son beau calice étale la blancheur,
De cet ange endormi, tel l'aimable sourire
Captive l'œil, séduit le cœur.

Libre de tout souci, sans regret, sans envie,
Il nage dans la paix ; et l'homme qui s'endort,
Fatigué des plaisirs, des peines de la vie,
En sommeillant, maudit le sort.

La peur autour de lui s'amoncèle en nuages,
Son âme à la douleur semble s'abandonner.
Son rêve est traversé par de noires images,
Dont l'aspect le fait frissonner.

Voyant fuir du bonheur l'espérance trompeuse,
Il retombe affaissé sous le poids qui l'abat;
Mais de ce jeune enfant l'âme est toujours joyeuse ;
Il dort à l'abri du combat.

Une femme vers lui s'avance toute fière,
Et dit en le baisant, « mon ange, mon trésor,

aujourd'hui lycée Napoléon. Reine Garde a su s'approprier ce récit, sans lui rien faire perdre de sa touchante simplicité et de son exquise délicatesse. Nous avons eu l'occasion d'admirer tout récemment, dans le salon même de M. Filon, le charmant tableau qui a inspiré la prose du professeur, comme celle-ci les vers de la couturière.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

« Après un doux sommeil, pour sourire à ta mère,
« Tes beaux yeux s'ouvriront encor. »

Les moindre mouvement alarme sa tendresse;
Mille fois du berceau ses regards font le tour ;
Et lorsqu'il se réveille, oh ! comme elle le presse
Sur son cœur palpitant d'amour.

Dévouement maternel, admirables tendresses,
Touchant tableau d'un fils par sa mère allaité !
Mais je ne goûtai pas ces premières caresses,
Moi, pauvre enfant de charité !

A LA MÉMOIRE

D'HÉGÉSIPPE MOREAU.

—

O mon frère! ton nom aux accords de ma lyre,
Se mêle et vient par fois alléger mon martyre.
Il est, quand je le chante, un baume à mes douleurs.
Ainsi qu'un beau soleil, en dissipant l'orage,
Sèche les gouttes d'eau qui pendent au feuillage,
Ton souvenir tarit mes pleurs.

O Dieu! l'affreux destin! En nous donnant la vie,
Un père nous couvrit de honte et d'infamie.
Un père! Ah! cher Moreau, pour lui donner ce nom,

Il nous faut à tous deux cette charité sainte
Qui, sur le Golgotha, n'exhalait point de plainte,
Et n'implorait que le pardon.

De cet affreux malheur l'accablante pensée
Pèse de tout son poids sur notre destinée.
Le sort, dans sa rigueur ne nous épargne pas :
Nous tombons sous ses coups, tels que la feuille morte
Qu'en son noir tourbillon un vent d'automne emporte.
Et que l'on foule à chaque pas.

Cher frère, quand je prête une oreille attentive,
Je crois entendre encor tes cris, ta voix plaintive.
La mort, du moins, la mort termina ton malheur.
Si nous fûmes atteints par la même tempête,
Pourquoi dans sa fureur n'écraser qu'une tête !
Puis-je survivre à ma douleur !

Mais que dis-je? Moreau, pardonne à mon délire.
Mes maux ont-ils jamais égalé ton martyre?
Tu fus sans contredit l'émule de Gilbert.
Comme lui tu chantas l'hymne de la souffrance;
Ta gloire, du mépris jeté sur ta naissance,
N'a donc put te mettre à couvert?

Ta vie offre les traits d'un martyr pacifique,
Expirant sous le poids du joug évangélique.
Ta prière fut courte: un baiser et du pain.

Et cependant, privé de l'ami qui console,
Vrai Lazare, parfois n'ayant pas une obole,
Tu t'endormis, mourant de faim.

Nul n'adoucit pour toi la route du calvaire.
Ton pas fut chancelant, ton regard solitaire.
Quand le mal vint t'abattre au milieu du chemin,
L'on te vit mendier un billet pour l'hospice,
Et sur un vil grabat tu fis le sacrifice
De ta gloire et d'un nom divin.

L'art ne t'éleva pas un brillant mausolée,
Ta demeure funèbre est, hélas ! isolée.
Mais ne crains pas l'oubli, Moreau, je pense à toi.
Si je ne peux prier sur ta tombe modeste,
Mes yeux jettent du moins sur la voûte céleste
Des regards d'amour et de foi.

A MON CHARDONNERET.

—

Toi, dont mon seul regard faisait frissonner l'aile,
Qui m'égayais par ton babil,
Hélas! te voila sourd à ma voix qui t'appelle,
Cher oiseau! la saison cruelle
De ta vie a tranché le fil.

Ne crains pas que l'oubli chez les morts t'accompagne,
O toi, le plus doux des oiseaux!
Tu fus, pendant six ans, ma fidèle compagne,
Oubliant pour moi la campagne,
Ta mère et ton nid de roseaux.

Moi, je fus avec toi bien vite accoutumée ;
Nos jeux étaient mon seul loisir.
Lorsque tu me voyais dans ma chambre enfermée,
Tu chantais. A ta voix aimée,
Mon ennui devenait plaisir.

Dans ta captivité je semblais te suffire ;
Tu comprenais mes pas, ma voix.
Mon nom, même en ton chant, tu savais le redire ;
Dès que tu me voyais sourire,
Tu le gazouillais mille fois.

L'amour de l'un pour l'autre, il était sans mesure !
Oh ! qu'ensemble nous étions bien !
Le peu qu'il nous fallait pour notre nourriture,
Je le gagnais à la couture,
Et nous n'avions faute de rien.

Je variais tes grains ; puis, en forme de gerbe,
Quand venaient les beaux jours d'été,
Tu me voyais suspendre à ta cage superbe,
Un cœur de laitue, un brin d'herbe,
Pour toi, du champ même apporté.

Lorsque je respirais la fraîcheur de la brise,
A l'heure où finit mon labeur,
Que j'aimais à te voir d'un air de mignardise,

Becqueter une friandise
Que je t'offrais de si bon cœur !

Que ne peux-tu savoir combien je te regrette !
C'est par ton vol qu'à pareil jour
Tu vins rendre la joie à mon âme inquiète ;
Et, depuis lors, dans ma chambrette,
Ce n'était plus que chants d'amour.

Oh non ! je ne suis pas insensible à ta perte ;
Le temps n'a pu m'en consoler !
Quand je jette un regard sur ta cage entr'ouverte,
Qui, depuis ta mort, est déserte,
Mes pleurs ne cessent de couler !

Va, je t'aime toujours en dépit de l'absence,
Toi qui fus aussi bon que beau !
Et la reine des fleurs que Zéphyre balance,
Avant que le printemps commence,
Ornera ton petit tombeau !

MORT DE RAPHAEL. (*)

—

Le peintrs Raphaël touche à sa dernière heure;
Triste, le front pensif, je vais à sa demeure,
Et le trouve étendu sur un lit de douleur.
La mort sur ses beaux traits répandait son haleine;
On le voyait sourire; il nous cachait sa peine,
Pendant qu'il méditait un acte de grandeur.
Oui! Raphaël fut grand, même en quittant la vie!
Il veut être conduit par une main amie
A l'atelier témoin de son noble labeur.

(*) La mort de Raphael est un nouvel emprunt fait par Reine Garde au recueil des nouvelles narrations de M. Filon.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Dans ce lieu pour son cœur autrefois plein de charmes,
Tout maintenant l'attriste et fait couler ses larmes.
«Il faut donc vous quitter, chers objets et la mort...»
Mais tout à coup il voit son chef-d'œuvre en ébauche.*
Appuyé sur mon bras, vers le mur il s'approche,
Regarde son tableau, le baise avec transport:
« O toi! qui promettais d'illustrer ma mémoire,
« Faut-il donc qu'avec toi j'abandonne la gloire? »
Il se penche sur moi, succombant sous l'effort.

Ses yeux restent fermés, et sa bouche s'entr'ouvre;
D'une pâle sueur son visage se couvre,
Et parfois on l'entend pousser un long soupir.
Après quelques instants, ce peintre magnanime
Se lève et dit: « O mort! relâche ta victime! »
et son front se déride, on le voit tressaillir.
Rien, plus rien sur ses traits du mourant taciturne:
C'est qu'il reste vainqueur de ce combat nocturne;
C'est que le dieu des arts à lui vient de s'offrir!

Il reporte les yeux sur l'ébauche sublime,
Et soudain son regard presque éteint se ranime,
D'un surhumain délire il paraît transporté.

* Ce chef-d'œuvre est le fameux tableau de la Transfiguration, que Raphaël voulut retoucher avant de mourir. Ce tableau, quoiqu'imparfait, est un objet d'admiration pour les artistes.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Ne pouvant contenir le feu qui le dévore ;
Je suis peintre, dit-il : amis, j'éprouve encore
Le besoin de le dire à la postérité ;
Près de mourir, j'entends la voix de mon génie :
« Viens, suis-moi ; d'un instant je prolonge ta vie,
« Consomme, en expirant, ton immortalité. »

Sa voix étonne encor ceux qui l'ont entendue,
Elle tient quelque temps leur âme suspendue,
Qu'a-t-il prophétisé ? se dit chacun de nous.
Mais déjà Raphaël à son œuvre s'apprête,
Il demande à l'instant ses pinceaux, sa palette.
De les lui présenter nous nous empressons tous.
Pendant que ce mortel, à la face imposante,
Sur son dernier tableau porte une main mourante,
Saisis d'un saint respect, nous tombons à genoux.

De la divinité nous sentons la présence,
Tout bruit cesse ; et chacun, dans un profond silence,
Contemple avec bonheur le peintre merveilleux ;
De notre humanité, rien, non rien ne lui reste ;
Il ne tient plus de l'homme, en lui tout est céleste.
Sublime vision, rêve mystérieux !
Sur la toile, au milieu d'un tourbillon de flamme,
Il va peindre en mourant ce qu'entrevoit son âme,
L'Éternel, dont la gloire enveloppe les cieux.

Pendant que cet aspect de plus en plus le frappe,
Sa main s'ouvre, et soudain le pinceau s'en échappe :
Tout son visage alors rayonne de splendeur.
Il semble électrisé, sa bouche est sans parole ;
Des élus sur son front se pose l'auréole ;
Son âme prend l'essor ; elle touche au bonheur.
Et sa main tremble encor sur la toile qui plie ;
Qu'il jouit dans le ciel du Dieu que son génie
Vient de nous révéler dans toute sa grandeur.

A MONSIEUR C.....

—

Tu cherches à tarir la source de mes larmes,
Homme au cœur noble et généreux.
Ah ! laisse-les couler, ce sont mes seules armes
Contre mon destin rigoureux.

Tu me dis : « C'est à moi qu'appartiendrait la plainte. »
Tu parles d'un double cercueil !
Et ta main, dont je sens la convulsive étreinte,
Me montre tes habits de deuil.

Je te comprends ; la mort d'un père et d'une mère
A dû briser le cœur d'un fils ;
Mais pour te consoler de cette perte amère,
Vois le bonheur dont tu jouis :

Sur chacun de tes pas, une épouse accomplie
A pleines mains sème les fleurs;
Elle embellit tes jours, te rend douce la vie,
Et loin de toi bannit les pleurs.

Pleins de vigueur, autour de cette riche plante
Croissent de jeunes arbrisseaux.
C'est ton plus cher trésor, et ta main vigilante
Protége leurs tendres rameaux.

Et n'as-tu pas aussi les talents, la richesse,
Un état du monde honoré?
Ces biens, pour tes enfants objet de ta tendresse,
Sont un héritage assuré.

Vis longtemps, sois heureux, et de ta destinée,
Si belle encor, ne te plains pas.
Dès le berceau, la mienne aux pleurs m'a condamnée;
Ils couleront jusqu'au trépas.

LA PHTHISIQUE.

—

Quand l'automne est sur pied pour se mettre en voyage,
Qu'elle endosse en grondant son manteau de feuillage,
La phthisique dès lors, par ses gémissements,
Autour de son grabat attire ses enfants.
« Vois, dit-elle en prenant à part sa fille aînée,
Vois des arbres jaunis si la feuille est tombée.
Ton œil triste me dit que je touche à ma fin,
Qu'il voit se dépouiller l'ormeau le plus voisin.
L'on n'entend plus Zéphire au séduisant murmure ;
L'Aquilon furieux gronde, émeut la nature.
Je redoute ton soir, ô funeste saison ;
Car la mort va par moi commencer sa moisson.

Mais d'où partent ces cris? mes enfants, à cette heure,
Qui vient porter le trouble en notre humble demeure? »
— « Mère, rassurez-vous, c'est la chaise à porteur,
Ne vous alarmez pas, calmez vetre frayeur.
L'aube nous trouvera près de vous à l'hospice
Pour adoucir le fiel de votre amer calice. »
— « O mes amis, pour moi voici le coup fatal:
Je vous comprends: la mort m'attend à l'hôpital. »

Dans la chaise du pauvre à l'instant déposée.
Et par les deux porteurs durement balancée,
Le trajet pour la mère est long et fatigant!
Aux portes de l'hospice elle arrive pourtant.
La sœur de Saint-Joseph l'accueille avec tendresse.
Et par un prompt secours ranime sa faiblesse.
Ah! comme elle a bientôt dans ce cœur agité
Fait renaître le calme et la serenité!
Son sourire si doux, de la pauvre malade
Dissipe en un instant l'humeur triste et maussade.
Près du lit cependant on apporte un bassin.
La sœur imite alors un exemple divin.
Elle lave les pieds à cette infortunée.
Et les lui baise ensuite, à genoux prosternée.
Sublime abaissement! Ainsi la charité
A fait du malheureux une divinité!

Voyez cette phthisique, ô vous que rien ne touche;
Elle sourit déjà sur sa nouvelle couche.
Un seul désir l'occupe et fait battre son cœur.
Son regard en instruit la vigilante sœur;

Et la vierge (elle aussi possède un cœur de mère)
A compris, entendu sa muette prière.
La malade soudain voit voler dans ses bras
Ses enfants éplorés — « Pauvres enfants, hélas!
Quoi! sitôt orphelins! et quelle main amie
Aplanira pour vous le chemin de la vie?
Hier encore, en moi vous aviez un appui!
Mais la cruelle mort vous l'enlève aujourd'hui.
Tu peux seul, ô mon Dieu, soulager leur détresse;
Daigne jeter sur eux un regard de tendresse.
Hélas! sans ton secours, et pressés par la faim,
Ils iront mendier peût-être dès demain.
Que ton bras en ce jour, ne frappant que la mère,
Chasse loin des enfants l'affrayante misère! »

Elle veut prolonger ses accents douloureux,
Quand la sœur revenant, d'un ton affectueux,
L'invite à se calmer, lui présente un breuvage
Qui pour quelques instants de ses maux la soulage.
Mais cette pauvre mère approche de sa fin.
La sœur lit son arrêt dans l'œil du médecin.
Le Dieu qui des mourants s'est fait le viatique
Vient sur son lit de mort visiter la phthisique.
Qu'elle est sublime alors! l'aspect du trois fois saint
A ranimé la foi dans son cœur presque éteint.
« Je vous aime; Seigneur; Seigneur, je vous adore:
« De vous unir à moi, que tardez-vous encore!
« Mon âme vous attend, Dieu d'amour! hâtez-vous,
« Venez, venez; combler de mes vœux le plus doux »
La voilà donc enfin du pain du ciel nourrie,
Et toute à son bonheur, en silence elle prie.

Mais voyant qu'elle touche à son dernier moment ;
Modèle du plus beau, du plus grand dévouement ;
Sans craindre d'humecter sa figure angélique
Du souffle empoisonné de la pauvre phthisique,
En lui faisant redire ô Marie ! ô Jésus !
La sœur l'aide à mourir de la mort des élus.

. . . . . .
. . . . . .

La servante du pauvre a servi Dieu lui-même ;
Et Dieu promit un jour l'immortel diadème
A celui qui le sert dans l'homme infortuné.
Il lui dit : De ma main tu seras couronné.

LE MOIS DE MARIE.

—

Ciel, répands ta douce rosée.
Le mois des fleurs est de retour.
De Marie, exaltons l'amour;
Que notre âme en soit embrasée!

L'univers est dans l'allégresse.
Ton aspect, soleil radieux,
De la terre, comme des cieux,
Bannit les pleurs et la tristesse.

A son doux réveil, la nature
Bénit ton pouvoir immortel.
Les fleurs, pour parer ton autel,
Quittent leur beau lit de verdure.

A peine éclos, dressant la tête,
Le muguet, le tendre jasmin,
Font monter un parfum divin
Vers ton trône, en ces jours de fête.

Près de la rose épanouie,
Un lys éclatant de blancheur
Nous dit, des vertus de ton cœur,
Celle qui fut la plus chérie.

Mère d'amour, divine aurore,
Le bonheur renaît sous tes pas.
A te montrer, ne tarde pas,
Écoute la voix qui t'implore!

MÊME SUJET.

—

Lorsqu'à nos regards la verdure
Triomphe du froid des hivers,
A te bénir, ô vierge pure,
Nos chants invitent l'univers.

Qu'en ce beau mois, vierge chérie,
Tes enfants viennent chaque jour
A ton autel, dire : O Marie !
A toi, louange, gloire, amour.

Du printemps, ô divine mère,
Le souffle entr'ouvre chaque fleur !
Tout semble renaître, et la terre,
A ton nom, sourit de bonheur.
Qu'en ce beau mois, etc.

Ta part de bonheur fut immense :
L'auteur de la création
Voulut entourer d'innocence
L'instant de ta conception.
Qu'en ce beau mois, etc.

De la vertu, sublime exemple,
Parfait miroir de pureté,
Ton divin cœur servit de temple
A l'adorable Trinité.
Qu'en ce beau mois, etc.

De tes pas poursuivant la trace,
Un ange vint tout radieux
Te saluer pleine de grâce,
Et reprit son vol vers les cieux.
Qu'en ce beau mois, etc.

De nos cœurs sois la bien-aimée,
Marie ! ô toi que l'éternel,
Dans sa puissance a proclamée
Reine de la terre et du ciel.
Qu'en ce beau mois, etc.

O vierge ! de ton trône auguste,
Sur nous jette un regard sauveur,
Ce regard qui soutient le juste,
Et ramène à Dieu le pécheur.
Qu'en ce beau mois, etc.

A LA MÉMOIRE

DE M. DE CHATEAUBRIAND.

—

I

Chateaubriand n'est plus ! Lorsque la France entière
Le pleure et se revêt d'un long crêpe de deuil ;
Triste, silencieuse, une pauvre ouvrière,
De fleurs entoure son cercueil.

Tu sais ce qu'il valait, France, qui de sa vie
As vu pâlir le soir et briller le matin.
L'Europe, en te voyant produire un tel génie,
Fut jalouse de ton destin.

Quel homme de son siècle a plus fait pour l'histoire?
Il n'en est point. Celui qu'on nomme sans égal,
Et dont le bras puissant enchaînait la victoire,
En lui reconnut un rival.

II

Il a vu s'écouler les jours de sa jeunesse
Loin du sourire maternel;
La faim, la soif, l'exil, les honneurs, la richesse
Vinrent importuner ce généreux mortel.

Il vit l'esprit des chants voltiger sur sa tête,
Le découragement le surprendre en chemin,
Le mousquet du soldat, la lyre du poëte
Passer tour à tour dans sa main.

III

Pour tromper sa douleur profonde
Et des souvenirs trop amers,
De l'ancien et du nouveau monde
N'a-t-il pas exploré les mers?

Avec le Turc, le Grec, le Maure,
Il s'est rencontré maintes fois,
Après avoir chanté l'aurore
Sous la hutte de l'Iroquois.

J'aime à le voir dans son voyage
Assis sur son petit bagage,
Goûter, en cherchant un ombrage,
Le fruit parfumé du palmier;
Ou bien, écoutant le ramage
Des divers hôtes du bocage,
Boire, en admirant son feuillage,
Le lait mielleux du cocotier.

IV

N'importe que ce soit vérités ou mensonges!
J'aime à nommer les fils, les filles de ses songes,
Amélie et Blanca, le vieux Chactas, Réné...
Oh! qu'Atala mourante à mes yeux a de charmes!
Il m'eût été bien doux d'arroser de mes larmes
Son front de roses couronné.

Mais ni ces beaux déserts, ni leurs ponts de liane,
Ni tout ce que le temps détruit, corrompt ou fane,
Du grand Chateaubriand n'a pu remplir le cœur.
Sa muse, s'inspirant à l'ombre du malheur,
Lui dicta ce beau livre, où du christianisme
Le langage divin blesse à mort l'athéisme;
Où la vertu triomphe; où la religion,
Belle comme l'auteur de la création,

Dans ses adversités vient rappeler à l'homme
Qu'ici-bas le bonheur n'est rien, rien qu'un fantôme ;
Soutient le malheureux, allége son fardeau,
Lui montre une autre vie au delà du tombeau.

V

De Chateaubriand le langage
Émanait d'un souffle divin,
Car de ce livre chaque page
Immortalise l'écrivain.

Bienfaisant pour tous, son génie,
En planant sur l'humanité,
Fit luire à l'Europe affranchie
L'aurore de la liberté.

En Espagne, en Grèce, en Russie,
En tous lieux, son nom fut chanté.
De la France aux rives d'Asie,
Quel écho ne l'a répété ?

Comment peindre cet homme illustre,
Que la mort semblait respecter
Au bout de son seizième lustre ?
Mieux vaut se taire et l'admirer.

Juillet 1848.

A UNE JEUNE FIANCÉE.

—

Charmante enfant, de te poursuivre
Le cruel destin s'est lassé;
De joie enfin ton cœur s'enivre :
Plus de retour vers le passé !
L'ombre du bonheur t'environne ;
Zéphir baise ta blanche main,
Et fait ouvrir, pour ta couronne,
Le lys, la rose et le jasmin.

Dirige-toi vers le saint temple,
Jeune vierge, c'est le moment.
De la foule qui te contemple
Ne vois-tu pas l'empressement ?

Daigne écarter un peu le voile
Qui nous cache tes blonds cheveux,
Ton regard beau comme l'étoile
Qui le soir resplendit aux cieux.

Pour ton bonheur, douce Uranie,
Il n'est pas besoin que mes vœux,
Mêlés à la sainte harmonie,
En ce jour montent vers les cieux;
Car la Providence divine,
Qui prend soin du petit oiseau,
Veille sur toi; de l'orpheline
Son aile abrite le berceau.

Juillet 1849.

CHANT D'HYMÉNÉE,

aux deux jeunes époux B. R., le jour de leur mariage.

—

Q'un heureux hymen les unisse !
Par toi, mon Dieu, qu'il soit béni!
Avant que le jour soit fini,
Sous ton regard qu'il s'accomplisse !

De votre bonheur l'heure sonne !
Timides époux,
Le destin jaloux
Ne peut rien sur vous ;
La douce paix vous environne !
Qu'un heureux hymen, etc.

Vous qui peuplez ce lieu champêtre ,
Chantez doucement !
Ce couple charmant
Va faire serment
Au Dieu de qui nous tenons l'être ,
Qu'un heureux hymen , etc.

Que les habitants du village ,
Parés d'une fleur,
Répètent en chœur :
O paix ! ô bonheur !
Entourez ce petit ménage !

Qu'un heureux hymen les unisse !
Par toi , mon Dieu , qu'il soit béni !
Avant que le jour soit fini ,
Sous ton regard qu'il s'accomplisse !

LA FOI DU MARIN

A NOTRE-DAME DE LA GARDE.

—

On voit pâlir des nuits la brillante courrière,
Chaque étoile à son tour éteindre sa lumière,
Et s'obscurcir le firmament.
De rapides éclairs bientôt sillonnent l'onde;
La mer tressaille au bruit de la foudre qui gronde;
Le pilote est sans mouvement.

Les vents sont mutinés, et la tempête affreuse
Pousse près du vaisseau la vague limoneuse.
On lutte en vain contre les flots.
L'art humain, pour les vaincre, a de trop faibles armes,
Il faut que la prière accompagne les larmes;
Priez donc, priez, matelots!

Les yeux noyés de pleurs et l'âme recueillie,
Ils tombent à genoux s'écriant : « O Marie!
Viens sauver le pauvre marin.
Il ne craint plus la mort quand ton œil le regarde.
Commande en souveraine, ô Vierge de la Garde!
Car ton pouvoir est souverain. »

Marie au bord des cieux se penche. A son oreille
Vient retentir l'écho de leur foi sans pareille.
Elle parle; on voit tout changer.
L'ouragan fuit sa voix et son divin sourire;
La mer redevient calme; et le frêle navire
Vogue loin, bien loin du danger.

A l'aspect de ton ciel, ô superbe Provence!
Du mousse le cœur bat de joie et d'espérance;
Chacun partage son transport;
Et comme à son retour la gentille hirondelle,
En se mirant dans l'eau, la fend du bout de l'aile,
Le beau navire arrive au port.

Pauvre marin! il vole au sein de sa famille;
Il presse sur son cœur une épouse, une fille;
Et, l'œil encor mouillé de pleurs,
« Des matelots, dit-il, remercions la Mère.
« Sa main, sa sainte main m'a préservé naguère
« De la mort et de ses horreurs. »

A son vœu le marin n'est jamais infidèle,
Il va s'agenouiller dans la sainte chapelle
A l'aspect si majestueux.
Il prie, il chante une hymne à la Vierge puissante;
La brise a murmuré sa prière touchante;
L'écho des mers l'emporte aux cieux.

A Mme PUGET,

MON ANCIENNE MAÎTRESSE,

NEUF ANS APRÈS LA MORT DE SON FILS,

—

Madame, pour ce fils dont vous pleurez la perte;
C'est peu de vous marquer mon sincère regret;
Sur le gazon fleuri dont sa tombe est couverte,
Triste, je m'agenouille, et priant en secret;

Je dis à l'indiscret qui trouble ma prière:
« De grâce, éloignez-vous, ne foulez pas ces fleurs;
« Car leur ombre jalouse entoure cette pierre
« Qu'une mère pieuse arrosa de ses pleurs. »

Elle eut pour cet enfant une tendresse extrême ;
Jadis, j'en fus témoin, vingt fois en un seul jour,
Par ces mots répétés : « mon ange, que je t'aime ! »
De son cœur maternel s'exhalait son amour.

O Mère, que de fois, aux jours de son enfance,
Tes beaux yeux sur mes bras le regardaient dormir!
Puis, d'un tendre baiser la magique influence,
Sans troubler son sommeil, le faisait tressaillir.

Plus tard, ne fus-tu pas son guide, sa lumière?
Ta voix l'encourageait dans ses premiers travaux ;
Et moi je l'admirais! comme toi j'étais fière
De l'entendre louer par de nombreux rivaux.

Près de moi, dans ces jours de touchante mémoire,
Il venait, le front ceint d'un glorieux laurier ;
Et pour y déposer ses palmes de victoire,
Il ne dédaignait pas mon humble tablier.

Sans peine il défricha le champ de la science,
Toujours un prompt succès couronnait ses efforts ;
D'un brillant avenir la trompeuse espérance
Livrait son jeune cœur à de joyeux transports.

Il ressemblait au lys de la verte prairie.
Hélas! il eut le sort de cette tendre fleur!

Moissonné par la mort au matin de la vie,
Il n'est plus qu'un objet d'éternelle douleur.

Mais non, il vit encor, ton fils, ô tendre mère !
Il n'a fait qu'échanger la terre pour le ciel.
Calme donc ta douleur, la foi veut qu'on espère,
Car d'un juste l'adieu ne peut être éternel.

Mai 1846.

SONNET.

—

Renais, ô doux printemps! De chaque enfant de Flore
Étale à nos regards la superbe couleur :
Que ton souffle, ô zéphir, les fasse vite éclore!
Que l'air soit embaumé d'une suave odeur !

Le trèfle, le bluet reparaissent encore ;
Le rossignol, caché sous l'aubépine en fleur,
Fait entendre ses chants du soir jusqu'à l'aurore.
Écho partout répète : Espérance, bonheur.

Tout alors se ranime ; à son gré, la nature
Peint le lys et la rose, émaille la verdure.
Mai fleuri de la joie annonce le retour.

On voit de papillons se peupler la campagne,
L'agneau bondir sur l'herbe au pied de la montagne,
Bergerette et berger ne vivre que d'amour.

LA MÉTROPOLE DE SAINT-SAUVEUR,

A AIX. (*)

—

Ainsi que le Romain fier de son Capitole,
Je t'unis à mes chants, superbe métropole.
Et comment t'oublier? trois siècles en passant
N'ont pu te regarder d'un œil indifférent.
A travers tous les temps, ta gloire se propage;
Le vieillard à l'enfant la vante d'âge en âge;
Poudreux et fatigué; le pieux pélerin,
Pour te voir un instant, allonge son chemin.

(*) L'auteur a pris les noms des artistes et les mots techniques dans une brochure qui a pour titre: *Notice historique et descriptive de l'église métropolitaine Saint-Sauveur d'Aix*, par l'abbé E.-F. Maurin.

Il vient te saluer, te contemple en silence,
Et s'étonne à l'aspect de ta magnificence.
Du temple, son regard mesurant le contour,
Sur la façade enfin s'arrête avec amour.
Les apôtres du Christ, frappant alors sa vue,
Tiennent quelques instants son âme supendue;
De ces martyrs vainqueurs partout suivant les pas,
Il entend leur parole, assiste à leurs combats;
Il voit tomber sur eux la hache meurtrière,
Et leur sang inonder Rome et la terre entière.
Mais du portail, soudain s'ouvrent les deux battants
Où revit le génie et l'art des premiers temps.
Il admire à la fois la Sybille étonnante,
Et l'ange gracieux dont le sourire enchante.
Là le printemps repose, entouré de ses fleurs.
L'automne sur ses fruits laisse tomber ses pleurs.
Le limaçon, la mouche et l'oiseau du bocage
Semblent se balancer sous un léger feuillage.
On y voit jusqu'au gland du chêne détaché;
Dans tous les coins du cadre un chef-d'œuvre est caché.
Épris de celui-ci, vous l'admirez encore,
Pendant que sous vos yeux un autre vient éclore.
Là, retenu longtemps par un charme secret,
Le visiteur, enfin, s'éloigne avec regret.

Il descend tout pensif les marches du saint temple;
Il avance, étonné des objets qu'il contemple.

A ses regards d'abord s'offre un beau monument,
Pour le chrétien surtout édifice imposant.
C'est un vaste octogone à l'aspect admirable;
On dirait, à le voir, une ville imprenable.
Sept autels, respectés par le temps destructeur,
Trouvent près de ses murs un abri protecteur.
Tout dans ce sanctuaire élève la pensée.
Rome y jette un reflet de sa gloire passée.
Huit colonnes en marbre entourent un bassin,
Dont l'eau pure en notre âme imprime un sceau divin;
Pleine de majesté, comme un roi sur son trône,
Chacune étale aux yeux sa superbe couronne;
Chacune avec fierté s'élance vers les cieux,
Et déploie autour d'elle un appareil pompeux.
L'on se plaît à douter si c'est la main de l'homme
Qui posa sur leur front ce magnifique dôme.
Poursuis, poursuis ta course, ô pieux pélerin.
De la peinture aussi l'art sublime, divin,
S'inspirant à son tour de la foi de nos pères,
Va te faire admirer, adorer ses mystères.
Ici le Rédempteur expire sur la croix.
Le ciel en ce moment paraît sourd à sa voix.
Il est mort; à ses pieds est assise une femme;
On lit dans ses regards le trouble de son âme.
C'est Marie épuisant la coupe du malheur.
Sept glaives à la fois percent son tendre cœur.
Ses larmes, la douleur peinte sur son visage,
A ton pinceau, Daret, rendent un digne hommage.

Plus loin, de ton génie un autre monument
Saisit le spectateur d'un saint ravissement.
Qui peut voir de sang-froid l'image de la scène,
Ce repas où l'amour fut vaincu par la haine?
L'on est tenté de dire au perfide Judas :
« Arrête, malheureux, crains d'avancer le bras. »
L'on croit entendre alors la voix du divin maître
Instruisant ses amis du crime de ce traître.
Finsonnius aussi peint avec vérité.
Voyez, sur cet autel du peuple fréquenté,
L'incrédule Thomas devant le roi de gloire.
Le voilà donc enfin vaincu, forcé de croire.
Oui, c'est bien là Jésus ; il l'entend, il le voit;
Dans sa plaie entr'ouverte il enfonce le doigt;
Le doute alors vaincu fuit loin de sa pensée.
Il croit, tombe à genoux, et, l'âme terrassée,
Jetant sur le Sauveur un regard plein de feu,
Il reconnaît son maître, il adore son Dieu.

Autre merveille encor : d'un curieux triptique
S'échappent des torrents d'influence magique.
C'est le buisson ardent, buisson mystérieux
Sur lequel est Marie au front pur, radieux.
La gloire à flots pressés se répand autour d'elle,
Et prête à l'humble vierge une grâce nouvelle.
Sur le Sauveur, qui doit naître un jour de son sein,
L'ange devant Moïse ouvre un long entretien.

Un paisible troupeau non loin d'eux broute l'herbe.
De ce tableau l'aspect est riant et superbe.
Les deux volets sont pleins d'un noble souvenir.
Qui vous saisit, vous frappe, on se sent tressaillir.
C'est Jeanne de Laval, c'est le roi populaire,
Le bon René, tous deux unissant leur prière.
René, pour la Provence objet de tendres pleurs,
L'œil t'abandonne ici, le cœur t'emporte ailleurs.

Cependant l'étranger dans le saint édifice
Avance, et reconnaît l'autel du sacrifice.
Là tout est beau, divin ; le pélerin pieux
Admire en s'inclinant les reliefs merveilleux.
Les anges sur l'un d'eux enlèvent Madeleine.
Devant elle pâlit toute beauté mondaine.
Sa bouche est entr'ouverte, et ses derniers soupirs
Livrent sa tresse blonde aux caressants zéphirs.
La mort de ses beaux traits n'a point banni la grâce.
Des pleurs qu'elle versa l'œil cherche en vain la trace.
La foi, tenant en main le ciseau de Puget,
En fit éclore un jour ce magnifique objet.

A droite on voit encor la belle pénitente.
Son teint offre du lys la blancheur éclatante.
C'est l'instant fortuné de sa communion.
Ces larmes vont cesser ; cette douce union
Met le comble à ses vœux, rend la joie à son âme.

Ses yeux, presque mourants, lancent des traits de flamme
Au ministre de Dieu, qui dans ses mains encor
Retient son bien-aimé, son unique trésor.
Elle n'a rien d'humain, et quoique humble et modeste,
L'on croit voir dans sa pose un méssager céleste.
Les anges dans les airs, par groupes suspendus,
Contemplent souriants l'amante de Jésus.
O Veyrier! noble auteur de ce sublime ouvrage,
Pour louer ton génie où puiser un langage?

Lève-toi pélerin, vois ces hommes divins,
Que Dieu favorisa par de longs entretiens.
Vois le fils du tonnerre; il va bientôt écrire
Ce que nul des mortels sans trembler n'ose lire.
Heureux saint! plus que tous le Rédempteur l'aima;
Sur le cœur de son maître un soir il reposa.
Au Calvaire, Jésus, prêt à quitter la vie,
Lui fit le plus beau don en lui légant Marie.
Marie! Ah! pélerin, ne sors pas du saint lieu,
Sans visiter l'autel de la mère de Dieu.
A droite en descendant on voit un sanctuaire:
C'est le sien; qu'il est beau! l'œil ne peut s'en distraire.
Sur un arc anchanteur, trois anges gracieux
Inclinent lentement leur front majestueux
Vers celle que le ciel nomme sa souveraine.
Avec enthousiasme ils contemplent leur reine,

Qui, du haut de son trône, au juste ouvre son cœur,
Et, pleine de pitié, tend les bras au pécheur.
Elle est, noble cité, ton unique espérance.
Ainsi la proclamait ta juste confiance,
Le jour où, l'honorant par un vœu solennel,
Tu lui fus consacrée aux pieds de son autel.
Quel mortel oserait méditer ta ruine?
De tes portes les clefs sont dans sa main divine.
Par le déclin du jour qui semble l'avertir,
L'étranger du beau temple obligé de sortir :
Adieu! dit-il enfin, puisse le dernier âge
Prier sous tes arceaux à l'abri de l'orage!

AU PETIT M. G.,

AGÉ D'UN AN.

—

De fleurs couronnée,
Ta première année
Expire aujourd'hui.
Enfant né pour plaire,
Souris à ta mère;
Pour toi, sur la terre
Le bonheur à lui.

Sur ta bouche close,
De la fraîche rose
L'incarnat repose,
Et de tes beaux yeux
Dont chaque cil tremble,
La couleur ressemble
A l'azur des cieux.

Pleine d'amour, fière
De bonheur, ta mère
Se penche, légère,
Devant ton berceau
Ainsi, de Zéphire
Le baiser attire
La fleur qui se mire
Dans un clair ruisseau.

Calme en ta présence,
Ange d'innocence,
Ta mère, en silence,
Contemple tes traits,
A son œil qui veille,
Lorsque tout sommeille,
L'aurore vermeille,
Offre moins d'attraits.

Pour toi, sa tendresse
Se change en ivresse;
Lorsqu'elle te presse
Dans ses frêles bras.
Son cœur doux et tendre
M'a tout fait comprendre;
Je viens de l'entendre
Te dire tout bas:

Mon fils, mon idole!
Petit ange, vole
Sur ma blanche épaule
Qui te sert d'appui.

De fleurs couronnée,
Ta première année
Expire aujourd'hui.
Enfant né pour plaire,
Souris à ta mère ;
Pour toi, sur la terre
Le bonheur à lui.

A MONSIEUR F.,

L'un des médecins en chef de l'hospice civil et militaire d'Aix en Provence.

—

Noble mortel ! aux jours de ma longue souffrance,
J'ai pu t'apprécier ! oh ! non, l'indifférence
N'osa même approcher de ton cœur généreux ;
Jamais tu ne fus sourd au cri du malheureux ;
Lorsque, dans sa douleur, il implore ton zèle,
N'importe le moment, l'heure où sa voix t'appelle,
Tu voles aussitôt vers ce triste grabat,
Où la force du mal le retient et l'abat ;

Tu prodigues tes soins : mais la pauvre victime
Que la douleur étreint, que la misère opprime,
N'ayant pour te payer que des pleurs à t'offrir,
Tristement te regarde, et pousse un long soupir.
Le malade bientôt se calme à ta parole,
Car, loin de t'emparer de sa dernière obole,
Tu lui dis à voix basse, en lui pressant la main :
« Reposez-vous sur moi des soins du lendemain. »

Ainsi, de l'indigent tu deviens la ressource,
Et lorsque ses besoins ont épuisé ta bourse,
De ton cœur généreux les vœux sont satisfaits.
Pourrais-je énumérer en ce jour tes bienfaits ?
Au mois où la saison au malade est fatale,
Quand les premiers rayons de l'aube matinale
Chassent l'obscurité qui règne sous les cieux,
Sans qu'un léger sommeil ait pu fermer tes yeux,
De ta faible santé faisant le sacrifice,
On te voit parcourir les salles de l'hospice.
Là, tu fais ressentir les effets de ton art,
Du jeune homme à l'enfant, de l'enfant au vieillard;
Là, par des soins touchants, tu rends la jeune fille
Aux doux embrassements de sa chère famille;
A tout convalescent comme à tout moribond
Tu te plais à montrer combien ton cœur est bon.
Aussi, quand l'un d'entr'eux ferme au jour sa paupière,
Il murmure ton nom, le joint à sa prière

Et ton nom qu'il bénit, de l'autel de son cœur,
Ainsi qu'un pur encens, monte vers le Seigneur.
Oh ! que ta mission à mes yeux est sublime !
Si de ton zèle un jour tu deviens la victime,
Souviens-toi qu'à sa mort l'homme qui fait le bien,
Loin de redouter Dieu, l'approche et ne craint rien.

Décembre 1849.

A MADAME A. F.

—

De ton sourire, jeune femme,
Oh ! combien j'aime la douceur !
J'ai lu sans peine dans ton âme :
Non, rien ne manque à ton bonheur.
Pour toi l'horizon de la vie
Apparaît pur et radieux ;
Et tu peux, épouse chérie,
Braver le sort capricieux.

Un homme rempli de science,
Entre mille a choisi ta main ;
Par ses bontés, sa prévenance,
Les fleurs naissent sur ton chemin.

Aussi de bonheur et d'ivresse,
Ta coupe déborde toujours ;
De trois enfants la gentillesse
S'accroît pour embellir tes jours.

Chaque fois que leur regard d'ange
Dans le tien va se reposer,
Ta joie en délire se change,
Et, pour leur donner un baiser,
Sur ton cœur la main maternelle
Les presse et les tient réunis,
Comme on voit l'oiseau sous son aile
Serrer tendrement ses petits.

Leur présence te rend joyeuse,
Leur nom seul te fait tressaillir ;
Alors on te voit, mère heureuse,
Te bercer dans leur avenir.
Pour ton cœur, enfin, la famille
Est un baume, un rayon de miel,
De tes nuits l'étoile qui brille ;
Elle est ton univers, ton ciel.

LA MORT DE Mgr DENYS AFFRE,

ARCHEVÊQUE DE PARIS.

—

I.

Anges, dont le divin sourire
Charme le cœur de l'Éternel,
Pour voir le glorieux martyre
Du juste que je chante et que la France admire,
Penchez-vous tous au bord du ciel.

De tout cœur s'enfuit l'espérance.
O toi, que nul ne prie en vain,
Montre en ce jour, Dieu de puissance,
A tous les ennemis du repos de la France
La force de ton bras divin.

O Paris, séduisante ville,
Le malheur vient de t'accabler;
La paix, chez toi, n'a plus d'asile.
De tant de maux causés par la guerre civile
Qui donc pourra te consoler?

Le ciel de cette œuvre si belle
Charge Denys... Voyez sa foi!
La douleur est universelle;
L'alarme est dans Paris... N'importe, où Dieu l'appelle
Il va sans crainte, sans effroi.

Regrettant l'heure qui s'écoule
Entre la vie et le trépas,
Vers le faubourg où le sang coule
Le pasteur se dirige, en bénissant la foule
Qui suit la trace de ses pas.

II.

Quel tableau vient frapper ma vue!
De ses enfants dans l'abandon,
Sans voir du péril l'étendue,
Denys avec bonté s'approche, et, l'âme émue,
Leur parle d'amour, de pardon.

O prodige! à sa voix qu'entrecoupent ses larmes,
Nos frères égarés laissent tomber leurs armes.

L'aspect de l'envoyé de Dieu,
A l'émeute impose silence.
La soif même de la vengeance
Semble s'éteindre avec le feu.

Ce moment de trève est sublime;
Mais hélas! en ce jour d'horreur,
Chaque heure enfante un nouveau crime.
France, jette un cri de douleur...
Armé pour la lutte homicide.
Un de tes fils,... un parricide
Blesse à mort ton libérateur.

« Grâce! dit en tombant le prélat vénérable,
« Grâce, mon Dieu, pour le coupable!
« Son nom loin d'être prononcé,
« Qu'il demeure dans le silence,
« Et que sur le sol de la France
« Mon sang soit le dernier versé! »

III.

Heureux d'avoir fléchi la divine justice,
Ayant épuisé son calice,
Dans la paix du Seigneur Denys s'est endormi.
A l'univers, ô France, apprends son sacrifice,
Il ne l'a pas fait à demi.

Qu'il dorme environné de gloire,
Et que toujours cher à l'histoire,
Son nom, du dernier homme occupe la mémoire !
Vous, sur son glorieux tombeau,
Habitants de Paris, que son trépas désole,
Gravez cette belle parole :
« LE BON PASTEUR EST MORT POUR SON TROUPEAU. »

Juillet 1848.

A MONSIEUR M. Puget

FILS DE MES ANCIENS MAITRES,

La veille de son mariage.

—

Jamais pour toi mon cœur n'eut de l'indifférence.
Que ne puis-je l'ouvrir pour te le faire voir!
Comme il s'est réjoui des jeux de ton enfance,
Il se berce de ton epoir.

Tu me vis contempler ton ivresse première;
Tout en la partageant mon cœur était jaloux
Des baisers pleins d'amour que te faisait ta mère,
Quant tu dormais sur ses genoux.

On dit ta fiancée et vertueuse et belle,
Digne de devenir une sœur pour tes sœurs:

Sache, qu'en apprenant cette heureuse nouvelle,
La joie a fait couler mes pleurs.

De celle que le ciel pour compagne te donne,
Le nom tout près du tien dans mon cœur est gravé.
De plus, je me dispose à tresser sa couronne,
Pour ce jour que j'ai tant rêvé.

Et toi, tendre Zéphir, va lui dire à l'oreille
Que les vœux de son cœur vont bientôt s'accomplir.
Baise ses blonds cheveux et sa bouche vermeille;
Ton message est doux à remplir!

Que l'aurore demain plus brillante se lève,
Que son premier rayon vous conduise à l'autel.
Couple charmant, que Dieu, réalisant mon rêve,
Vous bénisse du haut du ciel!

A MONSIEUR G. B.,

Premier lauréat de l'école de dessin d'Aix.

—

Oui, je veux par des chants commencer la journée,
La palme qu'on te voit remporter chaque année,
A te les adresser, seule a pu m'enhardir :
Pouvais-je me résoudre à garder le silence,
Quand tes admirateurs, versés dans la science,
Ne se lassent de t'applaudir ?

Au mérite éclatant toujours on rend hommage.
Sais-tu ce qu'ils ont dit dans leur noble langage ?
Que ton vol est pareil à celui de l'aiglon,
Que tu viens de marquer le feuillet de l'Histoire
Où ton nom doit briller; que tu peux, de la Gloire,
Monter au dernier échelon.

A ton destin chacun semble porter envie ;
On te dit: Le bonheur environne ta vie :
Et son rêve enchanteur charme ton souvenir.
Pardonne, si je viens du fond de ma retraite,
Te dire: Garde-toi de croire à tout prophète,
Car Dieu seul lit dans l'avenir.

Chastel, ceint de lauriers, entre dans la carrière,
Et, pour fermer au jour son humide paupière,
Des vierges d'un hospice il emprunte la main;
Et devant l'égoisme il faut que Michel-Ange,
Touchant un marbre informe en chef-d'œuvre le change,
Pour se garantir de la faim.

Si le malheur se plaît à frapper les grands-hommes,
Hélas! plus que jamais, dans le siècle où nous sommes,
Le venin de l'envie autour d'eux se répand ;
Et puis, lorsqu'ils ont bu leur coupe d'amertume,
Sur leurs yeux près de voir l'encens qui pour eux fume,
Le voile de la mort s'étend.

Un brillant avenir se peint dans ton sourire,
Jeune homme ; je comprends tout ce que veulent dire
Et tes larmes de joie, et ton regard de feu :
Non, non, me disent-ils, de son voile funèbre
La mort n'osa jamais couvrir un nom célèbre ;
Il est immortel comme Dieu !

Dieu t'aurait-il promis un ange au vol sublime
Pour diriger tes pas loin du commun abîme?
Vois, du destin bizarre on compte les élus!
Mais s'il en est ainsi, des rives de la Seine,
Vers l'immortalité, suis l'élan qui t'entraîne,
Vole, je ne te retiens plus.

1849

A M. G. DE S.

—

Que je serais heureuse et fière,
Moi qui me berçais dans ton ciel,
Si ma voix, de ta coupe amère
Adoucissait un peu le fiel.

Mais, bien loin d'en être capable,
Ma voix même peut t'affliger.
Le poids du malheur qui t'accable,
Dieu seul, vois-tu, peut l'alléger.

J'ai connu l'objet de tes larmes:
Oui, c'était un ange d'amour.
Et je sais pourquoi de ses charmes
Tes regards n'ont joui qu'un jour.

C'est que la trouvant jeune et belle,
L'ange de la mort à tes yeux,
Sans pitié pour toi, sur son aile,
Hier, l'emporta dans les cieux.

Et depuis, le chagrin t'oppresse.
Il n'est plus pour toi de bonheur
Hélas ! je comprends ta tristesse
Ainsi que ta vive douleur.

Mais pour adoucir ton martyre,
Au ciel jette un regard de foi !
Celle pour qui ton cœur soupire
Ne cesse de penser à toi.

Sache que, du sein de la gloire,
Elle voit ton profond regret,
Son nom gravé dans ta mémoire,
Et tes pleurs versés en secret.

Renais à la douce espérance,
Ferme ton cœur au désespoir !
Encore quelques jours d'absence,
Et tes yeux pourront la revoir !

25 janvier 1850.

A MONSIEUR A.,

AU CHATEAU DES CHARTREUX, A MARSEILLE.

—

Oh! comme avec plaisir je reverrais encore
Ton élégant château, ton superbe jardin,
Que de ses feux le soleil dore
A son lever, à son déclin!

D'un tapis de verdure Avril couvrait la terre,
Lorsque je parcourus ce paisible séjour;
Du printemps, Flore, sans mystère,
Venait d'annoncer le retour.

C'était l'heure où le lys de la verte prairie
Ouvre son beau calice, où l'amoureux berger
Va, pour son amante chérie,
Cueillir la fleur de l'oranger.

Livrant aux doux Zéphyrs son écharpe en dentelle,
L'inconstant papillon volait de fleur en fleur,
Se reposait sur la plus belle,
Tout palpitant de son bonheur.

Le rossignol chantait ; l'industrieuse abeille
Volait en bourdonnant vers l'amandier fleuri,
Lorsque par une autre merveille
Soudain mon cœur fut attendri.

Je regardais la brise agiter la charmille,
Quand je vis deux poussins, au plumage doré,
Fuir, en sortant de la coquille,
Leur nid de feuillage entouré.

L'amour, guidant vers eux leur mère délirante,
Lui faisait secouer, quand elle prit l'élan,
Sa crête au fond rouge amarante
Et son petit chaperon blanc.

Que je voudrais pouvoir rendre son allégresse,
Lorsqu'au bruit de son vol les deux petits fuyards,
Désertant la feuillée épaisse,
Vinrent s'offrir à ses regards ?

Voyant qu'à ses côtés l'un becquetait la mousse,
L'autre le grain de la fourmi,
Et que son aile blanche et rousse
Sur eux s'étendait à demi,

Je dis, en m'éloignant de ce riche parterre :
« Entre les amours d'ici-bas,
« Qu'il est doux l'amour d'une mère !
« Il est le seul qui ne ment pas !

SAINT VINCENT DE PAULE.

—

I.

Qu'en ce jour tout ce qui respire
Par ton ordre, Dieu tout-puissant,
A l'humble muse qui m'inspire
S'unisse pour chanter Vincent!
Terre qui l'as porté, tressaille d'allégresse,
Cieux qui le possédez, partagez mon ivresse!
Pour qu'il puisse me voir du céleste séjour,
Ah! que sur l'heure même une porte s'entr'ouvre;
Qu'il entende mes chants, que son regard découvre
Et compte mes élans d'amour.

Pour Vincent, point d'indifférence ;
Que tout s'empresse à le bénir !
Il fut ton ange, ô chère France,
Qu'il vive dans ton souvenir !
Son astre radieux, parcourant sa carrière,
Fit jaillir sur ton sol des gerbes de lumière
Dont l'éclat vif et pur nous éblouit encor :
De plaisir le cœur bat quand la bouche le nomme ;
A travers deux cents ans le nom de ce grand homme
Brille comme une lampe d'or.

II.

Vincent brûla toujours du zèle
Qu'entretient le souffle de Dieu,
Et d'étincelle en étincelle
Le répandit en chaque lieu.
Habitants de Paris, prêtres de Saint-Lazare,
Dites-nous si d'amour son grand cœur fut avare.
Il vous prêta les soins d'un vigilant pasteur ;
Vous fûtes du troupeau la portion choïsie ;
Il sut tracer pour vous, pendant sa longue vie,
Le chemin qui mène au bonheur.

Pour chasser l'affreuse misère
Qui désolait l'humanité,
Du ciel l'ardeur de sa prière
Fit descendre la charité.

Celle que des vertus on appelle la reine,
Voulut dans tous les cœurs régner en souveraine.
Son nom fut salué, béni de toutes parts;
Elle étendit au loin ses dévorantes flammes,
Et l'on vit tour à tour chevaliers, nobles dames
S'enrôler sous ses étendards.

De l'homme juste, ô Providence!
Tu ne détournes point les yeux.
Vincent prie, et ton aile immense
S'étend sur tous les malheureux.
Riches, dit-il, Dieu rend ce qu'aux pauvres l'on donne,
Et, sur l'heure, chargé du poids de leur aumône,
Ne voulant de ses pas que Dieu seul pour témoin,
Sous le chaume, où la faim, de l'indigent s'empare,
Il allait secourir plus d'un pauvre Lazare
Près d'expirer dans le besoin.

Par lui, de ses vives alarmes
Tout cœur affligé vit la fin;
Son aspect tarissait les larmes
De la veuve et de l'orphelin.
Il ne s'effrayait point de l'horreur des abîmes,
Et, pour en retirer des milliers de victimes,
Qu'eût atteints de ses coups l'impitoyable Mort,
Il se multipliait: l'ange de l'agonie,
Redoutant le pouvoir de ce rare génie,
Vers d'autres lieux prenait l'essor.

III.

Certes, de toutes les misères
Qu'enfante un siècle dépravé,
Il n'en est pas de plus amères
Que celles de l'enfant trouvé.
Son rigoureux destin, que peu savent comprendre,
Déchira de Vincent l'âme sensible et tendre :
Dès lors un nouveau feu dans son cœur s'alluma ;
De leurs pas égarés, la nuit, cherchant la trace,
Combien en trouva-t-il expirant sur la glace,
Et que son souffle ranima !

Pauvre créature innocente,
Touché de ton sort malheureux,
De Vincent la voix caressante
Apaisait tes cris douloureux !
Avant lui, qui prenait en pitié la misère
De l'enfant, orphelin du vivant de sa mère ?
Nul mortel, en passant, ne lui tendait la main.
En un instant, l'oubli dévorait tous ses charmes ;
Souvent, son premier jour, jour de deuil et de larmes,
Était pour lui sans lendemain.

Dans le ciel et dans la nature,
Non, rien n'est plus intéressant

Que ce nouveau-né, dans la bure,
Dormant sur les bras de Vincent.
Voyez; il ne sent plus de l'air l'intempérie!
Pareil au tendre lys, ce roi de la prairie,
Qu'un beau soleil admire et fait épanouir,
Il s'éveille sans pleurs et se met à sourire
A son libérateur. Tout en lui semble dire:
Hélas! sans toi, j'allais mourir.

Du jour renaissant la lumière
Guide à peine les faibles pas
De cet ange qui sert de père
A l'enfant qu'il tient sur ses bras;
Et, pour mettre à l'abri son enfance débile,
Il va le déposer dans ce pieux asile
Qu'avec bonheur un siècle à l'autre montrera.
Oui, mortels, vos palais tomberont en ruine,
Tandis que de Vincent l'œuvre toute divine
Au dernier jour subsistera.

IV.

D'une affreuse mort la menace
A ses projets ne change rien;
Il va jusqu'à prendre la place
Et les chaînes d'un galérien.
Dans tes yeux, ô forçat, un rayon d'espoir brille!
Tu vas rendre au bonheur une épouse, une fille!

Mais ce jour qui doit mettre un terme à tes revers,
Laissera dans l'oubli le dévoûment sublime;
Il faudra que Vincent, de son zèle victime,
Porte la marque de tes fers.

A sa voix, la vierge timide,
Oubliant le pays natal,
Pleine d'un courage intrépide,
Se rend au sein d'un hôpital.
Sous le bandeau de lin, captive et toujours belle,
Ange de dévoûment, au malade rebelle,
Dans une coupe amie elle offre la santé;
Et cet infortuné qu'une plaie incurable
Dévore, soulagé par sa main secourable,
Bénit la Sœur de charité.

Maintes fois, des grands et des princes
Il sollicita les faveurs,
Pour secourir plusieurs provinces
Qu'il arrosait de ses sueurs!
De ses nombreux bienfaits; notre mémoire est pleine,
T'oublia-t-il, réponds, malheureuse Lorraine,
Quand ton sol se couvrait de mourants et de morts?
Tu vis son zèle ardent prévenir ta ruine,
Tu vis s'évanouir peste, guerre, famine,
Devant ses généreux efforts.

Ce prêtre d'ailleurs si modeste,
Présidant aux conseils des rois,
Leurs disaient : « avant tout le reste,
« Établissez de bonnes lois.
« La justice a toujours une voix éloquente ;
« Pour qui sait la porter, la couronne est pesante ;
« Mais de son auréole un rayon de bonheur
« Entoure le monarque et luit sur son royaume :
« S'il règne par l'amour sur le cœur de chaque homme,
« Ne règne-t-il pas en vainqueur ? »

Que toute plainte, tout murmure,
Dans l'oubli rentrent pour jamais ;
A flots, sur l'humaine nature
Vincent fit pleuvoir les bienfaits !
Ils ont comblé le trône, inondé la chaumière ;
Sur le malheur d'autrui, pendant sa vie entière,
On l'a vu s'attendrir jusqu'à verser des pleurs ;
Aussi, peuples et rois s'enviaient la présence
Du fils d'un laboureur possédant la science,
D'adoucir toutes les douleurs.

Lui seul d'une si belle vie
Sans peine voit venir le soir ;
Aux portes du ciel qui l'envie,
Dieu s'apprête à le recevoir.

Du suprême bonheur quand pour lui l'heure sonne,
Avec cet air joyeux que l'innocence donne,
Il bénit de la mort l'instant si redouté ;
Et, quittant sans regret sa dépouille mortelle,
Son âme suit l'écho de la voix qui l'appelle
Au sein de la Divinité.

A MADAME C. F.

—

Toi, dont la vue inspire amitié, confiance,
Jeune femme poëte, il fut doux à mon cœur
Ce jour où le hasard me mit en ta présence.
Dois-je te le dire? ô Clémence!
Je fus près de croire au bonheur.....

Par un amer chagrin, ton âme encore étreinte
Soupirait: je te vis faire un pénible effort,
Pour sourire et cacher à mes yeux ta contrainte;
Mais, en exhalant une plainte,
Ta bouche avait dit: Il est mort!

Grand Dieu ! murmurais-tu dans ta douleur extrême,
En pressant tour à tour deux anges dans tes bras :
Pourquoi m'as-tu ravi la moitié de moi-même ?
Ah ! seuls, ces deux êtres que j'aime,
Seuls me retiennent ici-bas.

Vis, vis, te dis-je alors, pour tes fils dont le père,
Te répéta les noms en face du cercueil ;
Vis pour ton cher Harold et pour son jeune frère,
Pour ton Harold, qui, de sa mère,
Fait déjà la joie et l'orgueil.

Vis pour moi, pour tous ceux dont la voix te réclame,
Et qui trouvent accès dans ton cœur généreux.
Pourquoi nous dérober les trésors de ton âme ?
Dieu t'a fait naître, aimable femme,
Pour plaire et faire des heureux.

A MADAME A. R.

Ma muse souvent prophétise,
Chère Anaïs : de ton bonheur
Par moi prédit se réalise
Aujourd'hui le rêve enchanteur.

Jadis, il m'en souvient encore,
A l'avance j'ai su nommer
Cet époux que ton cœur adore,
Et que toi seule as su charmer.

D'un fils, objet de ta tendresse,
La naissance a comblé tes vœux ;
Ta voix douce appelle sans cesse
Ce petit ange aux blonds cheveux.

Oui, de l'aurore à la nuit close,
L'on te voit sur ce bel enfant
Aux yeux bleus, au teint blanc et rose,
Jeter un regard triomphant.

Parle-moi, parle sans mystère.
Du bonheur qu'on rêve ici-bas,
Ta part, dans le doux nom de mère,
Dis, ne se trouve-t-elle pas?

Eh bien! savoure avec délice
Un bonheur qui te vient du ciel,
Et que jamais dans ton calice
Il n'entre une goutte de fiel.

A M. DE LAMARTINE.

—

Lamartine ! ce nom me réjouit, m'inspire ;
C'est lui seul en ce jour qui fait vibrer ma lyre.
Par lui l'espoir me fut rendu.
Ne sois plus si triste, ô mon âme !
Ce génie, à la voix de flamme,
A tes soupirs a répondu !

Reste avec nous poëte au sublime langage,
Reste, et que le Prado, cette tranquille plage (*)
De tes chants retentisse encor !
Ne vas pas, loin des yeux du monde,
Dans une retraite profonde,
Cacher ton astre aux rayons d'or !

(*) La plage du Prado n'est fréquentée par la population de Marseille que le dimanche.

Ton astre ! je l'ai vu, moi, simple couturière ;
Je n'osais contempler l'éclat de sa lumière.
Mais ta voix rassura mon cœur.
A Dieu bientôt je rendis grâce,
Puisque la pitié trouvait place
Au sein même de la grandeur.

Le silence régnait autour de ta demeure :
Nul mortel ne troubla cet entretien d'une heure.
La brise à nos voix se mêlait :
Quand, par toi, je m'entendais lire,
Dans mon cœur, qui toujours soupire,
Un fleuve de bonheur coulait.

On eût dit que j'étais de ta noble famille ;
Tu ne me traitas pas comme une pauvre fille
Étrangère à tout l'univers ;
Non, une amitié fraternelle,
En faisant mouvoir ta prunelle,
Se réfléchissait sur mes vers.

Je crus voir devant moi l'ange de ton génie,
Quand ta voix caressante et pleine d'harmonie
Vient me ravir et me charmer.
J'entrai dans une douce extase,
Et du noble feu qui t'embrase
L'ardeur fut prompte à m'enflammer.

Mais le plaisir bientôt en tristesse se change !
Je savourais encor le parfum dont ton ange
Embaumait l'enceinte du lieu,
Lorsqu'en un clein-d'œil tous ces charmes
S'évanouirent, et mes larmes
Furent témoins de notre adieu.

Septembre 1846.

A Mlle J. Puget

AGÉE DE DEUX ANS.

—

Toi, l'idole d'une famille
Qui fut toujours chère à mon cœur,
Écoute-moi, petite fille ;
J'aime à prédire le bonheur.

Tu n'as des enfants de ton âge
Que le sourire gracieux ;
Car, s'ils l'entendaient, ton langage
Charmerait les anges des cieux.

Lorsque ta main effeuille encore
Les fleurs de ton second printemps,
Près d'une mère qui t'adore,
Pourquoi rêver avant le temps ?

Cependant lorsqu'elle t'appelle
Pour te bercer sur ses genoux,
Tu souris : la voix maternelle
A quelque chose de si doux !

Que j'aime à voir sa blonde tresse
Flotter sur tes bras caressants,
Quand ses yeux où se peint l'ivresse
Contemplent tes attraits naissants !

Ah ! grandis vite, Juliette,
Pour ceux à qui tu dois le jour ;
Ton cœur n'acquittera sa dette
Qu'en répondant à leur amour.

A Mme P. DE L.

—

Jeune femme, au regard si doux,
Ma mémoire est de toi remplie,
Et mon cœur, bien loin qu'il t'oublie,
De ton amour devient de plus en plus jaloux.

Eh! qui t'inspira, dis-le moi,
De visiter dans sa retraite
Une pauvre femme poëte?
Cette noble action était digne de toi.

Pour mon cœur sans cesse agité,
Ta voix fut un baume, un dictame;
Je te vis lire dans mon âme
Pendant que j'admirais à loisir ta beauté.

Ton front rayonnait de candeur ;
De ta bouche, où toujours repose
Le vif incarnat de la rose,
Le gracieux sourire exprimait le bonheur.

Dieu du ciel, dis-je alors tout bas,
Toi qui créas cette mortelle,
A la fois vertueuse et belle,
Fais qu'un génie heureux accompagne ses pas !

Que l'époux dont elle a fait choix
L'aime, la chérisse, l'adore ;
Oui, qu'il puisse longtemps encore
Tressaillir de bonheur au doux son de sa voix !

A MA MÈRE.

—

Sous le poids du chagrin, ma mère, ah ! je succombe.
Sans ta fille, pourquoi descendre dans la tombe ?
Je n'avais d'autre appui, d'autre guide que toi ;
Hélas ! qui désormais prendra pitié de moi ?
Ma mère, mon seul bien et mon unique amie,
Pourquoi si jeune encor, pourquoi quitter la vie ?
Tu m'aimais ; et pourtant, ô souvenir cruel !
Contrainte de cacher ton amour maternel,
A l'écart seulement, tu me disais : « Ma fille,
« Je te laisse sans nom, sans père, sans famille ;
« Mais je te donne à Dieu, qui voit mon repentir.
« Viens, ô ma chère enfant ! m'aider à le fléchir. »
Et puis devant la croix tu priais, ô ma mère !
Et moi je te suivais, bégayant ta prière.

Ah ! qu'ils ont été courts, rapides ces instants !
O ma mère, tu meurs encor dans ton printemps.
Tu meurs sainte, et jamais, pour une seule offense,
Le ciel n'eut tant de pleurs ; jamais la pénitence
D'un cœur brisé n'a dû tirer tant de soupirs !
Grand fut ton sacrifice, il t'égale aux martyrs.
A toutes les douleurs victime résignée,
Ta foi, ton repentir, tes larmes t'ont tuée.
Mais aussi, quand tu meurs, le ciel se réjouit.
Comme il bénit les saints, le Seigneur te bénit.
Il pardonna jadis à la femme adultère.
Une larme, un soupir le désarme, ô ma mère !
Il me semble le voir présent à ton trépas,
Prêt à te recevoir, et te tendant les bras ;
Il te montre son cœur, d'où la pitié déborde,
En te disant ces mots pleins de miséricorde :
« Meurs sans crainte, ô ma fille ! et monte droit au ciel ;
« Monte, et viens partager mon bonheur éternel.
« Ton front du repentir va ceindre la couronne ;
« Le monde te condamne, et moi je te pardonne. »

VISITE DE LAMARTINE

A SAINT-POINT (*)

—

Lamartine ! ce nom fait envie aux auteurs !
Comme ses vers, sa prose a des admirateurs ;
Si ses vers portent tous le cachet du génie,
Sa prose est séduisante et pleine d'harmonie ;
Sa prose ! elle est sublime ; on ne se lasse point
De lire son fragment d'un voyage à Saint-Point.
Que de fois, en un jour, sans que même il s'en doute,
Le lecteur avec lui cherche à se mettre en route !
Il croit de ses trois chiens entendre l'aboiment,
Voir les bonds répétés de *Saphir*, (sa jument).
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

(*) Reine Garde a tiré ce récit d'une lettre de M. de Lamartine à M. Desgrigny, insérée dans le 10e numéro du *Conseiller du Peuple*.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Elle vient le flairer, dans son regard se mire,
Et puis, toute joyeuse en le voyant sourire,
A son maître qu'elle aime, et qui veut la monter,
Elle offre ses beaux flancs et se met à trotter.

I.

Suivez le voyageur sur les monts, dans la plaine,
Vous dont l'âme pour lui de sympathie est pleine.
. . . . . .
Son esprit, dans le vague, est comme enseveli;
Sans doute ses regards ont rencontré Milly!
Au souvenir si cher de la terre natale,
Du cœur de Lamartine un long soupir s'exhale;
C'est qu'en ces lieux où tout le charmait autrefois,
L'écho seul, en ce jour, va répondre à sa voix.
Il n'y trouvera plus ses parents, dont l'image
Sans cesse le poursuit, ceux qui, dans son jeune âge,
Le portaient sur leurs bras, se mêlaient à ses jeux,
Et dont un seul baiser le rendait si joyeux.
Aussi, doublant le pas, de peur qu'on ne le voie,
D'un lieu d'où tout a fui, plaisir, bonheur et joie,
En répandant des pleurs qu'il ne peut retenir,
Lamartine, troublé, se hâte de sortir.
Le voyez-vous, tout seul, dans la vaste campagne,
Conduire sa jument et gravir la montagne,

D'où l'on voit le hameau qu'il vient d'abandonner?
Et pour lui dire adieu, loin de se retourner,
Le noble voyageur, pendant une heure entière,
Continue à marcher à travers la bruyère.
Cependant de *Saphir* le pas se ralentit;
Aux yeux du voyageur l'horizon s'agrandit;
L'air est plus pur; à lui s'offre un immense espace,
Tel que du vol de l'aigle on peut suivre la trace.
Du haut de ce sommet, du poëte aux cent voix
La vue embrasse tout, le ciel, la mer, les bois.
Il voit le Mâconnais, les Alpes et la Saône,
La Bresse, et du Mont-Blanc, que la neige couronne,
Le grand dôme qui semble, à l'aspect du soleil,
Se dissoudre et nager dans des flots de vermeil.
Puis, reprenant sa marche, aux vallons, aux montagnes,
Au ciel bleu d'Italie, à ces belles campagnes,
Ornement du tableau qu'il déroule à nos yeux,
Le sensible poëte adresse ses adieux.

Plein de leur souvenir, et la paupière humide,
Il descend tout pensif par un sentier rapide,
Où d'énormes sapins lui cachent l'horizon,
Lorsque *Saphir* tressaille en voyant le gazon;
Car elle reconnaît la charmante vallée
Où jadis, avec soin, elle fut élevée.
Apercevant du loin les deux tours du château,
Le bassin qui l'entoure, et le cristal de l'eau,

Et ces prés verdoyants, où la brebis s'engraisse,
Vers ces objets *Saphir* se retourne sans cesse;
Sous le poids de son maître elle se cabre, hennit,
Ronge même du pied le rocher de granit,
Sur lequel Lamartine avec peine l'arrête.
Mais si ce point de vue enchante le poëte,
Un sentiment mêlé de joie et de douleur
A l'aspect de Saint-Point fait palpiter son cœur.
On dirait que, du vent et même de la terre,
Sort une voix pareille à celle de sa mère.
Tout lui parle à la fois, les arbres et les fleurs,
Ayant cru voir son père entretenir ses sœurs,
Il n'ose respirer, et pour mieux les entendre,
D'une tremblante main écartant l'herbe tendre
Il écoute, il attend, et, les larmes aux yeux,
Il soupire parfois en regardant les cieux;
Car il sait que celui qui fit le grain de sable,
Peut décharger son cœur du lourd poids qui l'accable.

Rempli de cet espoir, pour le chrétien si doux,
Sur l'herbe qui l'entoure il se met à genoux,
Le front dans ses deux mains et l'âme recueillie;
Sous cet arbre où tout prête à sa mélancolie,
Il médite, il contemple, et le cœur oppressé,
Il cherche à soulever le voile du passé,
Pour revoir, ô bonheur! ta séduisante image.
Charmante illusion, qui berçais son jeune âge,

Espoir, doux souvenirs, rêves délicieux,
Vous qu'il semble évoquer, chercher même des yeux,
A la voix du poëte, accourez tous en foule !
Il oublie avec vous et l'instant qui s'écoule,
Et. . . . . .
. . . . . .

II.

Il se réveille aux cris d'un vieillard effrayé,
Qu'il aperçoit au loin, près d'un mur appuyé;
Lamartine, voyant ses gestes d'épouvante,
S'approche du vieillard; d'une voix rassurante;
« Calmez-vous, lui dit-il, j'ai repris mon cheval;
« Il avait peur lui-même, et voilà tout le mal.
« Venez, père Dutemps, je le tiens par la bride. »
Et soudain reprenant son air doux et timide :
« — Vous savez donc mon nom? dit l'aveugle tout bas;
« De grâce si cela ne vous offense pas,
« Avant de me quitter, dites-moi qui vous êtes.
« Depuis qu'il a neigé, voyez-vous, sur ma tête,
« Je ne reconnais plus les hommes qu'à leur voix :
« La vôtre, je l'entends pour la première fois;
« De vous connaître, aurais-je en ce jour l'avantage?
« — Elle a changé, ma voix, ainsi que mon visage,
Répond en souriant le noble voyageur,
Qui regarde l'aveugle en plaignant son malheur;

« Ma voix, père Dutemps, vous paraît inconnue,
« Cependant, que de fois vous l'avez entendue,
« Lorsque, jeunes encor, nous allions chaque jour
« Secouer le sorbier planté dans votre cour ;
« Et lorsque de ses fruits notre main était pleine,
« A votre femme alors, la bonne Madeleine,
« Nous allions les porter pour les faire mûrir. »

L'aveugle que ces mots paraissent attendrir
(Car une larme roule au bord de sa paupière),
Balbutie, et, faisant quelques pas en arrière,
Ote son bonnet noir, réfléchit un moment,
Puis, d'un air où se peint son grand étonnement :
« —Mais celui qui me parle est donc monsieur Alphonse?
Lui dit-il, et sans même attendre sa réponse :
« Oui, d'après son langage, il faut que ce soit lui!
« Car, de tous les mortels qui vivent aujourd'hui,
« Lui seul a pu connaître, hélas ! ma pauvre femme,
« Qui l'aimait, voyez-vous, mais de toute son âme!
« Elle en parlait sans cesse : oh! oui, pour le revoir,
« Madeleine eût donné notre champ de blé noir,
« Nos brebis, notre vache et notre maisonnette!
« — A mon cœur, lui répond le sensible poëte,
« La voix de l'amitié ne parle point en vain ;
« C'est moi, père Dutemps, donnez-moi votre main ;
« Donnez, contre mon cœur, il faut que je la presse.

« —Quoi! reprend le vieillard rayonnant d'allégresse,
« C'est vous, monsieur Alphonse? est-ce bien vrai, c'est vous ?

« Je parais incrédule! oh! c'est que, voyez-vous,
« L'on vous croyait bien loin, là-bas, dans la grand'ville,
« Où la paix se fatigue à chercher un asile!
« D'après certains papiers que nos Messieurs ont lus,
« Chacun disait qu'ici vous ne reveniez plus,
« Qu'on vous avait nommé roi de la république!
« Que partout les marchands, dans la rue, en boutique,
« Vendaient votre portrait: puis, après quelques jours,
« Qu'on cherchait à vous mettre en exil pour toujours!
« Ah! que sur votre compte on nous a dit de choses!
« Il m'en souvient, c'était dans la saison des roses;
« Arrivant de Paris, un pauvre colporteur,
« Certain que votre nom lui porterait bonheur,
« Un jour, avec l'aurore, entra dans le village,
« Et la nuit l'y surprit à vendre votre image.
« Puis il en vint un autre au temps de la moisson;
« Mais celui-là, Monsieur, vendait une chanson
« Faite, hélas! contre vous! Oh! qu'elle était horrible!
« J'en ai pleuré! Comment, disais-je, est-il possible
« Qu'il ait fait tant de mal, et répandu le sang
« D'un peuple dont le choix l'a mis au premier rang?
« Et puis j'appris plus tard que c'était par malice
« Qu'on avait dit cela. »—« Partout l'erreur se glisse,
Lui répond Lamartine. « Eh! pourquoi s'affliger?
« Laissons, laissons au temps le soin de nous juger!
« En vain on nous noircit aux yeux de quelques hommes:
« A chacun d'eux le temps dira ce que nous sommes!

« Bref sur cela, c'est trop nous occuper de nous,
« C'est trop, père Dutemps, parlons un peu de vous.
« Vous avez, poursuit-il d'une voix fort émue,
« Vous avez tout à fait, hélas! perdu la vue!
« Du Seigneur, chaque jour, le juste est éprouvé.
« Depuis quand ce malheur vous est-il arrivé?
« Demeurez-vous toujours dans cette humble chaumière
« Qu'embaume le genêt, qu'entoure la bruyère?
« L'habitez-vous tout seul? avez-vous des voisins
« Qui coupent votre blé, qui cueillent vos raisins?
« Votre vache, qui donc la garde, et vos ânesses,
« Qui semblaient de vos mains connaître les caresses?
« Et pour y ramolir un peu votre pain bis,
« Qui va traire le lait de vos blanches brebis?
« Une aimable gaîté sur votre front rayonne.
« Comment occupez-vous le temps que Dieu vous donne?
« Car Dieu vous en a fait une bien large part. »

« —J'ai mes quatre-vingts ans, lui répond le vieillard;
« De nos brebis on a vendu sept fois la laine,
« Depuis que j'ai perdu ma pauvre Madeleine.
« Envers moi le destin sans doute a bien des torts,
« Car, après elle aussi, tous mes enfants sont morts,
« Oui, tous! monsieur Alphonse, excepté Marguerite,
« Dont vous avez connu, jeune encor, le mérite.
« Elle met son bonheur à soigner mes vieux ans,
« A part ce qu'elle doit à ses pauvres enfants,
Sans père, voyez-vous, car Marguerite est veuve!
« Mais loin de murmurer de cette rude épreuve,

« Quand je veux lui parler de se remarier,
« Séchant alors ses pleurs avec son tablier :
« Non, je vous aime trop, me dit-elle, ô mon père ! »
« C'est Marguerite aussi qui bêche notre terre,
« Qui fait le pain de seigle, enfin qui me nourrit,
« Avec ses deux enfants, qu'ici chacun chérit.
« A garder nos bestiaux l'un et l'autre s'exerce ;
« Nous leur avons cédé notre petit commerce.
« Depuis que Marguerite et moi nous sommes veufs,
« Seuls ils vont acheter des châtaignes, des œufs,
« Et puis vont les revendre ou dans le voisinage,
« Ou bien à la pratique, en bas, dans le village.
« Pour moi, je ne fais rien que ce que vous voyez,
« Garder l'âne, ou plutôt, croyez Monsieur, croyez
« Que c'est l'âne, à son tour, aujourd'hui qui me garde.
« De venir nous chercher, le soir, lorsqu'on retarde,
« Il brait, ou vient frotter sa tête contre moi,
« Ainsi qu'un petit chien, comprenant trop pourquoi,
« Je me lève à l'instant, et m'appuyant sur l'âne,
« Nous nous en revenons ensemble à la cabane,
« Où pour tous Marguerite apprête le repas.

« — Mais le temps, quelquefois, ne vous dure-t-il pas,
« Toujours seul dans les champs ? dit alors le poëte.
« — Jamais, reprend l'aveugle en remuant la tête ;
« Bien que je sois si près d'entrer dans le tombeau,
« Jamais je ne m'ennuie ; et puis, quand il fait beau,

« Contre un mur, au soleil, je viens prendre une place,
« Et là, dans mon esprit, chaque objet se retrace ;
« Je contemple à loisir le château, le clocher
« Notre petit village, et, sans m'en approcher,
« Je vois même d'ici chaque feu qu'on allume
« Aux heures des repas, chaque maison qui fume ;
« Je vois tout ce qu'a fait le Créateur des cieux,
« Comme je le voyais autrefois de mes yeux.
« Non, mon âme jamais ne demeure isolée ;
« Je parcours en esprit la riante vallée
« Où je vois pâturer l'âne à côté des bœufs,
« Et l'oiseau dans son nid, prêt à pondre ses œufs ;
« Je connais, à son vol, chaque petite bête,
« Son nom et sa couleur sont gravés dans ma tête ;
« Qu'elles planent dans l'air ou sur l'épais gazon,
« De chacune la voix m'annonce la saison :
« Leur voix, croyez-le bien, rend mon âme contente,
« Et me sert d'almanach : lorsque le coucou chante,
« Je me dis tout de suite : avril est sur sa fin ;
« Lorsque du rossignol j'entends le doux refrain :
« Avec le mois de mai, voici les fleurs écloses ;
« Lorsque le hanneton bourdonne autour des roses :
« La Saint-Jean n'est pas loin, me dis-je en l'écoutant;
« Quand la cigale va d'arbre en arbre en chantant :
« Le mois d'août va venir ; lorsque j'entends la grive:
« Avec les vendangeurs l'automne, dis-je, arrive ;
« Quand la corneille, enfin, croasse aux alentours,
« Je dis : Voici l'hiver, voici les petits jours.

« Vous le voyez, Monsieur, jamais je ne m'ennuie,
« Si je ne puis sortir à cause de la pluie,
« Eh! n'ai-je pas toujours un chapelet sur moi?
« Qui pourrait s'ennuyer en parlant à son Roi?
« Ainsi, vers le tombeau, calme, je m'achemine. »

« — Mais l'hiver, lui demande à son tour Lamartine,
« Que faites-vous?» — «L'hiver? il me dure bien peu,
« Monsieur; car je le passe assis auprès du feu,
« Où j'écoute en silence et le bois qui pétille,
« Et chacun des enfants qui travaille ou babille.
« J'aime entendre surtout le bruit de leurs sabots,
« Quand ils viennent au feu mettre de bons fagots;
« Et puis, dans la maison, je sais me rendre utile
« Quoique aveugle, pendant que Marguerite file,
« J'égraine le maïs, ou j'écosse les pois.
« Seulement, des amis j'aimerais quelquefois,
« Et surtout à présent, à revoir le visage,
« Ah! dites, dites-moi, sans tarder davantage,
« Les avez-vous toujours, ces beaux cheveux châtains
« Que bouclait votre mère, et que, tous les matins,
« La brise éparpillait sur vos blanches épaules,
Quand vous veniez nous voir, en courant sous les saules?

« — Hélas! père Dutemps, que me dites-vous là?
« Sur ces cheveux châtins il a neigé déjà.
« Tout, dans le jeune enfant, change avec les années;
« Ainsi, par chaque hiver, les feuilles sont fanées. »

« Navez-vous pas toujours, Monsieur, ces deux chevaux
« Si légers, si mignons, tous deux enfin égaux,
« Qui n'étaient, disait-on, ni rétifs ni sauvages,
« Et ramenés par vous du pays des rois mages?

« —Aux animaux l'ennui comme aux hommes fait mal;
« Aussi, loin du soleil de leur pays natal,
« Et même, loin de moi, bien plus que de vieillesse,
« Père Dutemps, ils sont tous deux morts de tristesse!

« — Et ces vignes, Monsieur, cette belle maison,
« Ces prés fleuris, ces bois qui touchent l'horizon,
« Dites, serait-il vrai que vous allez les vendre?
« Sans un profond chagrin je ne saurais l'apprendre.

« —Dieu, voyez-vous, est Dieu! Comme hier, aujourd'hui,
« Les terres, les maisons, les bois, tout est à lui!
« Et, s'il en est ainsi, qui donc peut se promettre
« Que ces biens n'auront pas demain changé de maître?
« De nous, père Dutemps, lorsqu'on vous parlera,
« Dites que nous voulons tout ce que Dieu voudra!
« Et vous, qui nous aimez; de mon vertueux père
« Souvenez-vous toujours, de mes sœurs, de ma mère,
« De ma femme, et de moi qui vous suis attaché.....
« Adieu, père Dutemps, votre accueil ma touché. »

III.

Et, du vieux coquetier qui s'émeut et l'écoute,
Lamartine s'éloigne et se remet en route.

De penser au vieillard il ne se lasse point;
Mais voyant qu'elle est près d'arriver à Saint-Point,
Saphir galope; au bruit de ses pas sur les pierres,
Les jeunes étalons, les poulains et les mères,
De leur âge oubliant les divertissements,
Viennent la saluer de leurs hennissements;
Et, joyeux de revoir leur ancienne compagne,
Aux portes de l'enclos, chacun d'eux l'accompagne.

Mais le poëte, hélas! nul au-devant de lui,
Pour fêter son retour, ne s'avance aujourd'hui.
Du château dont la porte est à demi fermée,
On le voit s'approcher... Pas une voix aimée
Ne répond à la sienne! Il n'est point attendu!
Seulement un vieux chien, sur le seuil étendu,
Se lève, et jusqu'à lui péniblement se traîne;
Pour mieux lui faire voir qu'il prend part à sa peine,
Il lui lèche les mains, et se met à gémir;
Lorsque, reconnaissant et son maître et *Saphir*,
Toute joyeuse alors, une vieille servante,
A Lamartine, enfin, en boitant se présente,
Et lui fait un accueil doux, tendre, familier;
Puis, posant sa quenouille au bas de l'escalier,
A *Saphir* secouant son épaisse crinière,
Sans se le faire dire, elle ouvre la barrière,
La lance dans l'enclos, et revient sur ses pas.
Après l'ordre donné pour son frugal repas,

Dans les appartements Lamartine seul monte
Tout triste, sans pouvoir même se rendre compte
Du trouble qui dès lors s'empare de ses sens.
Il ouvre les volets fermés depuis trois ans,
Et de pleurs à l'instant sa paupière est humide,
Car, avec plus de jour, il en voit mieux le vide!

. . . . . .

Il descend à l'enclos, le parcourt, et soudain,
Pour y rêver à l'aise entre dans le jardin,
Où chaque source entonne une note de joie,
Qu'en son rapide cours l'une à l'autre renvoie.
Ces arbres pleins de nids, aux quatre vents ouverts,
Ces rayons de soleil qu'il chante dans ses vers,
De même qu'autrefois le plongent dans l'ivresse,
Et, pour s'y dérober, sous la feuillée épaisse
Il se promène ; puis, à l'angle d'un tombeau
De lierre tapissé, s'arrête de nouveau.
Il s'incline, et collant son front contre la pierre,
Jusqu'à la nuit tombante, en forme de prière,
A tout ce qu'il avait de plus cher ici-bas,
De parler à voix basse il ne se lasse pas!...
Pourrions-nous demander à la nuit, au silence,
De nous initier à cette confidence?
Le silence, la nuit, n'en savent rien! Lecteurs,
La tombe a ses secrets: ne troublons pas ses pleurs!

Juin 1850.

A MA MANSARDE,

DÉDIÉE A M. P. J. DE BÉRANGER.

—

Je t'admire, ô Paris, belle et bruyante ville,
Je t'admire! et pourtant vers mon modeste asile,
Un long soupir s'envole à chaque instant du jour

O ma mansarde!
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Des plaisirs de Paris je ne suis point avide.
L'aspect des grands me trouble, et mon regard timide
De leurs salons dorés n'ose faire le tour.

O ma mansarde!
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Beau pays de Provence ! Ah ! que le temps me dure
De revoir ton ciel bleu, de tes champs la verdure.
Ce souvenir m'invite à presser mon retour.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Dans ma chambrette, oh ! point de rideaux en étoffe ;
Mais lorsqu'en plein hiver le soleil la réchauffe,
Elle fait presque envie aux riches d'alentour.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Là, sans même entr'ouvrir mon unique fenêtre,
Je vois tomber la nuit, je vois le jour renaître,
Et mon cœur sans témoin les bénit tour à tour.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

A défaut de Sopha, sur ma chaise de paille,
Du matin jusqu'au soir, assise, je travaille,
Mais aussi nul remords n'habite mon séjour.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Là, tranquille, je dors, et m'éveille contente,
En demandant à Dieu, dans mes vers que je chante,
Juste ce qu'il me faut pour vivre au jour le jour.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Paris ne remplit pas les vœux de tout poëte ;
Retournons avec joie à mon humble retraite,
Du bonheur, c'est pour moi le chemin le plus court.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Paris, 25 février 1851.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Notice biographique et littéraire sur Reine Garde. Page 5
Dédicace. 20
A Mme de Lamartine. 23
A Marie. 25
A Monsieur G..... de S.... 28
A mes Hirondelles. 29
L'ouvrière-Poëte. — A Mlle C. B.., ouvrière en modes. à Marseille. 33
Le sommeil de l'Enfant. 37
A la mémoire d'Égésippe Moreau. 40
A mon Chardonneret 43
Mort de Raphaël. 46
A Monsieur C. 50
La Phthisique. 52
Le Mois de Marie. 56
Même sujet. 58
A la mémoire de M. de Chateaubriand. 60

A une jeune Fiancée. 64
Chant d'hyménée, aux deux jeunes époux B. R., le jour de leur mariage. 66
La foi du Marin à Notre-Dame de la Garde. 68
A Mme Puget, mon ancienne maîtresse, neuf ans après la mort de son fils. 71
Sonnet. 74
La Métropole de Saint-Sauveur, à Aix. 76
Au petit M. G., âgé d'un an. 83
A Monsieur F., l'un des médecins en chef de l'hospice civil et militaire d'Aix en Provence. 86
A Mme A. F. 89
La mort de Mgr Denys Affre, archevêque de Paris. . . . 91
A Monsieur M. P., fils de mes anciens maîtres, la veille de son mariage. 95
A Monsieur G. B., premier lauréat de l'école de dessin d'Aix. 97
A Monsieur G. de S. 100
A Monsieur A., au château des Chartreux, à Marseille. 102
Saint-Vincent de Paule. 105
A Mme C. F. 113
A Mme A. R. 115
A M. de Lamartine. 117
A Mlle J. P., âgée de deux ans. 120
A ma Mère. 124
Visite de Lamartine à Saint-Point. 126
A ma Mansarde. 140

NOUVELLES
POÉSIES

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

NOUVELLES
POÉSIES

DE

REINE GARDE

AVEC UNE NOTICE

DE M. CHARLES NISARD

PARIS
ÉTIENNE GIRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE SAINT-SULPICE, 20.
NIMES, LOUIS GIRAUD, LIBRAIRE

1861

PRÉFACE

Il y a dix ans que Reine Garde, couturière à Aix en Provence, publiait la seconde édition de ses *Essais poétiques*. Dix ans, c'est pour les uns la décadence ; pour les autres, c'est le progrès. Depuis 1851, pendant les loisirs de sa retraite à Nîmes, sa ville natale, Reine Garde s'est appliquée à tenir les promesses de ses heureux commencements : elle a écrit, elle a chanté. L'Académie a

montré le cas qu'elle faisait de sa prose en couronnant *Marie-Rose*, simple et touchant épisode de l'enfance du poëte. Reine Garde soumet aujourd'hui ses nouvelles inspirations au jugement du public. Pour le remercier de la faveur accordée à ses premiers travaux, elle lui apporte le tribut d'un talent épuré par l'étude, fortifié et mûri par l'expérience parfois si douloureuse de la vie. La reconnaissance, dit Shakespeare, est le seul bien du pauvre. De ce bien, Reine Garde est riche, et il s'en faut qu'elle en soit avare. Elle s'est crue obligée envers les patrons de ses premiers vers, et sa muse ne sera quitte avec eux que le jour où elle aura mérité de trouver des juges sévères dans ceux qu'elle a considérés jusqu'ici comme des amis indulgents.

Nous qui n'avons jamais flatté le poëte, nous estimons que ce jour est venu.

Ce nouveau recueil se recommande par les mêmes qualités qui distinguent le premier, plus brillantes toutefois et plus abondantes.

Ce sont la simplicité et la délicatesse des pensées, la grâce et la fraîcheur des images, l'expression affectueuse et vive des sentiments du cœur les plus nobles, tels que l'amitié, la charité, la reconnaissance ; c'est une résignation ferme aux décrets de Dieu, une indifférence pour le monde, qui est plutôt de la compassion que du mépris, enfin un contentement de sa condition, si admirable et si plein, que la fortune ne saurait y rien ajouter, ni seulement le troubler. Joignez à cela quelques tableaux pris dans la nature. L'observa-

tion ne s'y élève pas, il est vrai, jusqu'à la hauteur de la science, et c'est fort heureux, mais elle se ressent du juste point de vue où l'observateur s'est placé, de l'exactitude et de la finesse de son coup d'œil, et de son commerce habituel avec ces petites choses où l'on dit que se montrent avec le plus d'éclat la puissance et la grandeur de Dieu.

Ces qualités sont partout ; mais je les remarque plus particulièrement dans les pièces qui ont pour titres, *à M. Mignet*, *la jeune Mère athénienne*, *la jeune Mendiante*, *la Sympathie*, *la Fille des champs* et *Fleurs des champs*. *Le Rêve du mousse* est un petit poëme où éclatent surtout la candeur, le naturel et la sensibilité du poëte. Un mousse, un enfant, s'endort sur le pont de son navire. Il rêve qu'il voit la terre. Il débarque, et le voilà

dans les bras de sa mère et de ses sœurs. Il cherche ses chèvres ; il s'informe d'elles, car ses chèvres aussi sont de sa famille. Rien n'est gracieux comme ce monologue ; la mélancolie même n'y est pas sans une certaine dose de gaieté, mais de cette gaieté qui sied à l'enfant, quand il revoit ceux qu'il aime, et qu'il pleure et rit à la fois. Un autre que Reine Garde n'eût pas manqué de faire ressortir le contraste de la vie calme des champs, même en rêve, avec la vie active et fatigante à bord d'un navire ; il n'eût pas manqué de réveiller le mousse pour nous rendre ce contraste encore plus frappant. Plus ingénieux et plus vrai, notre aimable poëte le laisse dormir, ne voulant pas troubler la douce impression que nous a causée son rêve, et nous épargnant le désappointement du réveil.

La verve, l'entraînement et la force ne sont pas, rigoureusement parlant, les qualités du style de Reine Garde, parce que ni ses pensées ni ses sujets ne le comportent ; mais elle y supplée par une douce chaleur qui pénètre le cœur et qui l'assainit, si je l'ose dire ; par l'art de nous rendre intéressantes les circonstances les plus modestes de notre vie, et de nous forcer à leur prêter une attention que nous ne leur prêtons pas assez ; enfin, par une pureté de langage qui est presque toujours irréprochable. Pour ses idées, je le répète, ce sont toujours celles qui vivent dans une âme candide, aimante, reconnaissante, attendrie encore par l'injustice et la rigueur des épreuves, pleine de confiance en Dieu, et d'autant plus charitable envers les hommes qu'elle a eu plus à souf-

frir de leurs préjugés, la plupart du temps supérieurs à leurs meilleurs sentiments et à leur raison même. C'est pourquoi l'impression qui nous reste de la lecture de ses poésies est si agréable, car nous nous y retrouvons ou tels que nous sommes, ou tels qu'il ne tient qu'à nous de devenir.

Ceux qui couvent des tempêtes dans leur cœur et qui cherchent les occasions de les déchaîner, ceux qui aiment qu'on parle à leurs haines, à leurs colères, à toutes les passions violentes par lesquelles ils se consolent de la crainte ou du mépris dont ils sont l'objet, ceux enfin que leur égoïsme tient dans l'isolement, et qui, soit par calcul, soit par lâcheté, demeurent étrangers à tout ce qui émeut, élève et dispose aux grands sacrifices, ceux-là se défendront des poésies de Reine-Garde,

les uns comme d'un ennui, les autres comme d'un remords, les autres comme d'une leçon qui les arracherait à leur honteuse quiétude. Pour y goûter un plaisir sans mélange, il faut aimer quelque chose plus que soi, et, si nous ne rencontrons rien ici-bas qui soit digne de ce dévouement, il faut aimer au delà du tombeau ; il faut avoir été humilié, et souvent sans en avoir jamais gardé d'amertume ni de fiel ; il faut savoir se plaire dans sa condition, s'y faire respecter, reconnaître de bonne grâce qu'il y en a de meilleures, et ne leur porter point envie ; il faut enfin s'être accoutumé de bonne heure à prendre le monde comme il est, s'y être frayé sa voie sans nuire à personne et sans s'offenser d'y être dépassé. Le bonheur est aux plus honnêtes ; il n'est pas toujours aux plus habiles.

C'est avec des dispositions pareilles qu'on sentira tout le prix des poésies que nous publions ; c'est là qu'on se retrouvera soi-même, sinon tout entier, du moins dans ses meilleures parties, dans celles qui sont l'excuse des mauvaises ou qui en adoucissent la malignité. Nous confessons volontiers notre prédilection pour ce genre de poésie. Si tout en est simple, tout aussi en est vrai ; tout y charme et va droit au cœur. Le vague et le faux nous laissent froid et dédaigneux ; c'est assez communément le propre des poëtes bien portants, bien rentés, bien adulés. La violence nous attriste; c'est trop souvent la marque d'un esprit en révolte contre une destinée qu'il s'est faite à soi-même et dont il impute la responsabilité aux autres. Il n'y a rien de tout cela dans les poésies

de Reine Garde. On s'y repose comme dans un sanctuaire où les agitations du monde ne sauraient nous atteindre, et où s'apaisent et s'éteignent celles que nous portons en nous. Le poëte ne dit que ce qu'il sent, et c'est le caractère le plus naturel, le plus droit, le plus tempéré. Comme il comprend bien ce qu'il a conçu, ne voyant pas quel mérite il peut y avoir à se laisser deviner, il parle toujours clairement, avec l'abandon d'un cœur qui se répand et qui n'a point à rougir de ses confidences. Le père de famille qui veut mettre entre les mains de ses enfants des livres de poésie, y éprouve souvent de grands embarras, et les auteurs qui travaillent pour eux ont la plupart du temps plus de bonne volonté que de talent. La prétention, la

fadeur et la niaiserie ne sont pas leurs moindres défauts. Ces embarras ne sont pas à craindre ici. Non-seulement aucun mot n'y peut donner lieu à l'une de ces questions dont la réponse est une mauvaise défaite ou un mensonge, mais aucun en soi n'a même besoin d'être expliqué. Dès que la raison se développe, on y comprend tout sans efforts. C'est donc un devoir pour tout père de famille de mettre sous les yeux de ses enfants cet aimable livre et de leur laisser le soin d'en tirer des conclusions. Il ne leur faut pour cela que les premières notions du bon sens, et si elles sont encore imparfaites, elles ne sont du moins pas gâtées. On leur a tant parlé de ce qui est bien, que lorsqu'ils le rencontrent dans les livres, ils le reconnaissent aussitôt. Il peut leur être jusqu'à

certain point difficile de le pratiquer, mais ils ne peuvent se défendre de lui rendre hommage, et ils ignorent les sophismes au moyen desquels on se dispense même de cette formalité.

CHARLES NISARD.

LA SYMPATHIE

A MES BIENFAITEURS.

C'est à toi seule, ô sympathie,
Que je dois le peu de bonheur
Qui vient de luire sur ma vie,
Et fait tant de bien à mon cœur!

A la pauvre fille inconnue
Si tu n'avais tendu les bras,
Que serait-elle devenue
Sans appui, sans guide ici-bas?

Tu m'apparus pleine de charmes,
Mère de la sainte amitié,
Tu m'apparus! et mes alarmes
Cessèrent devant ta pitié.

Et quand tu me fis la promesse
De ne jamais plus me quitter,
Je crus voir, dans ma douce ivresse,
Un ange au ciel me transporter.

Nobles amis, dont l'âme tendre
Comprend la mienne, ah! c'était vous

Qui veniez de me faire entendre
Ces mots si suaves, si doux !

Oui, vos bontés pour l'orpheline
Chaque jour allégent le poids
Et de sa couronne d'épine
Et de sa douloureuse croix.

Que le ciel vous en récompense,
O mes généreux bienfaiteurs !
Dans ma vive reconnaissance
Je ne puis que verser des pleurs.

1856.

LA JEUNE MENDIANTE ET SA MÈRE

A M. GIRAUD,
Ministre de l'instruction publique et des cultes.

Dans un de ces réduits où loge la misère,
Où souvent couché sur la terre
Le malheureux soupire en vain,
J'ai vu le désespoir d'une mère indigente,

En proie aux horreurs de la faim.
Sa fille à peine adolescente,
Pour mendier un peu de pain,
Depuis l'aurore était absente,
La nuit la lui ramène enfin;
Elle entre... mais... sans chevelure...
C'était son unique parure!
La malheureuse mère, hélas!
Oubliant sa grande faiblesse,
Baise sa fille avec tendresse,
L'étreint vivement dans ses bras,
Et des noms les plus doux l'appelle.
Puis, de son bonnet de velours
Relevant l'étroite dentelle :
« Où sont tes beaux cheveux, mon ange? lui dit-elle,
« Où sont-ils? à ta mère, oh! parle sans détours.
« — Tu pleurais! » dit la jeune fille
En jetant sur sa mère un douloureux regard.

« Tu pleurais, sur ta joue une larme encor brille.
« Je t'ai fait du chagrin en revenant si tard.
« Autour de moi la foule en vain s'est promenée,
« Mère, de toute la journée
« Nul vers moi n'a tourné les yeux.
« J'avais faim cependant, j'étais triste, inquiète,
« A revenir vers toi sans secours j'étais prête,
« Quand, pour te soulager, j'ai vendu mes cheveux.
« Notre faim se taira, mère, sois sans alarmes,
« Tiens, voici de quoi l'apaiser... »
Je n'entendis plus rien, mais de la mère en larmes
Quand les regards sur moi vinrent se reposer,
Mon âme, près de se briser,
Comprit la grandeur de sa peine.
« De celui qui soupire et se confie en Dieu,
« L'espérance n'est jamais vaine, »
Lui dis-je en m'éloignant à regret de ce lieu.
« N'en suis-je pas moi-même une preuve certaine?

« Ainsi que vous, je n'avais rien ;
« Le destin me fit naître au sein de l'indigence ;
« Mais, plaignant ma triste existence,
« Un ministre qui met sa gloire et sa puissance
« A donner, à faire le bien,
« Est devenu ma providence,
« Mon consolateur, mon soutien.
« Qui sait ce que le ciel vous garde?
« Souvent dans son humble mansarde,
« Malgré le sort capricieux,
« Sous l'œil de Dieu qui le regarde,
« Le pauvre s'endort triste et s'éveille joyeux. »

1851.

LE RÊVE DU MOUSSE

Sur le bord d'un riche navire
Qui du monde faisait le tour,
Un mousse sommeillait vers le déclin du jour,
Sous les caresses de Zéphire.
Allant droit à ce pauvre enfant
Dont les pleurs mouillaient le sourire :
« Est-il chagrin? est-il souffrant?

« Il s'agite, il parle, il soupire!

« Ses yeux pourtant ne s'ouvrent pas;

« C'est sans doute l'effet d'un rêve;

« En silence, écoutons avant qu'il ne s'achève. »

Et suivant les divers mouvements de ses bras,

D'une foule de mots articulés tout bas,

Je recueillis ceux-ci : « Terre! je vois la terre,

« Le pays natal, ma chaumière!

« En Dieu mon espoir n'est point vain.

« Je revois, ô ma mère,

« Tes traits chéris, ton sourire divin!

« Rose, Lise, avec vous je me retrouve enfin!

« Et nos chevrettes, où sont-elles?

« Hâtez-vous, ô mes sœurs, donnez-m'en des nouvelles.

« Pellegrine vit-elle encor?

« Et la caressante Grisette

« Ronge-t-elle toujours le bord

« Du court tablier de Rosette?

« Ce souvenir d'enfance à mon cœur est si doux!
« Bichonne est mère, dites-vous,
« De ce gentil chevreau qui bêle autour de nous?
« Comme il lui ressemble! et Rousselle,
« Dans sa blanche et rose mamelle,
« Conserve-t-elle encor cette liqueur
« Dont nous savourions la douceur,
« Sous nos ombrages frais, au son de la musette
« Qui réjouissait tant Lisette?
« Eh bien, de notre sort contents comme des rois,
« Avec nos chèvres, dans les bois,
« Allons de ce pas tous les trois
« Nous livrer aux jeux d'autrefois... »
Et sur l'onde qui le balance,
Le pauvre enfant tressaille et puis dort en silence.

. . . . . .

Je ne sais si du jour oubliant les labeurs,
Au sein de la verte prairie

Le mousse heureux cueillait des fleurs,
Pour ceindre le front de ses sœurs ;
Mais du bonheur de son jeune âge
La douce et ravissante image
Eut bientôt effacé la trace de ses pleurs.

A M. MIGNET

Membre de l'Académie française.

Ton suffrage et ta sympathie
Ont su trouver l'asile où coule en paix ma vie !
Le cœur plus ému que surpris
Devant une faveur si grande,

Depuis ce jour je me demande
Si j'en ai senti tout le prix.

Comment exprimer l'affluence
Des sentiments divers que ta noble présence
Fit subitement naître en moi?
Je fus de lumière inondée,
Car tu réalisais l'idée
Qu'on aime à se faire de toi!

Quel calme au dedans de toi-même!
De ton esprit je crois pouvoir t'offrir l'emblème.
C'est un fleuve silencieux,
Où l'âme en paix se désaltère,
Un lac pur dont l'eau bleue et claire
Sans cesse reflète les cieux!

Ta pensée est vaste, profonde,

Et tes écrits que l'art vivifie et féconde
Brillent d'une austère beauté.
En vain dans ton esprit sagace
L'erreur prétendrait trouver place,
Ton idole est la vérité!

Avec quelle mâle éloquence
Ta plume en traits concis nous dépeint de la France
Les jours néfastes, pleins d'horreur!
Son ignominie et sa gloire
Éclatent dans ta noble histoire,
Puissante à subjuguer le cœur!

Qui ne répand d'amères larmes
Sur la reine d'Écosse? en voyant tant de charmes
Et tant de malheurs à la fois
Sur une tête couronnée,

Est-ce là, me dis-je étonnée,
Est-ce donc là le sort des rois?

Où puises-tu ce beau langage
Qui se fait admirer lorsque tu rends hommage
A des savants qui ne sont plus,
Et que ton pinceau fait revivre,
Quand il se plaît à nous décrire
Et leurs talents et leurs vertus?

Mais dans ton pays que j'habite,
Sais-tu ce qui relève encor plus ton mérite?
C'est le saint respect, c'est l'amour
Qu'on te voit porter à ta mère,
Culte qui doit rendre si fière
Celle qui t'a donné le jour!

Heureuse de ta renommée,

Elle peut voir au loin ta gloire proclamée,
Entendre louer et bénir
Ton nom aussi pur que ta vie!
Ton nom!... un de ceux que l'envie
De son souffle n'ose ternir.

1854.

FLEURS DES CHAMPS

Modestes fleurettes,
Délices des bois,
Sachez que vous êtes
Les fleurs de mon choix,

Pervenche, églantine,
Bruyère, genêt,

De l'humble colline
Dorez le sommet.

Reparaissez vite,
Trèfle, bouton d'or,
Bluet, marguerite,
Des prés le trésor!

Sur vos fronts encore
Je languis de voir
Les pleurs de l'aurore,
Les larmes du soir.

De vos dons Zéphire
Toujours amoureux,
Vous baise et soupire
D'un ton langoureux.

Sur votre couronne,
L'insecte à loisir
Se perche et bourdonne,
Ivre de plaisir.

Puis, avec délice,
Il boit, l'importun,
De votre calice
L'enivrant parfum.

L'on proclame belles
Vos sœurs du jardin.
Sans jeter sur elles
Un œil de dédain,

Je dis : leur parure
Coûte aux jardiniers,

Avec la culture,
Des sacs de deniers.

Et puis, du parterre
(Soit dit entre nous)
La reine si fière
Vit bien moins que vous.

Modestes fleurettes,
Délices des bois,
Sachez-le, vous êtes
Les fleurs de mon choix.

A M. L. Puget

LA VEILLE DE SON MARIAGE

Dieu réalise enfin mon rêve;
Ton isolement va finir.
Que ton regard joyeux s'élève
Vers le ciel de ton avenir !

J'y vois scintiller ton étoile;
Tiens, regarde! un ange des cieux
Vient de faire tomber le voile
Qui la dérobait à nos yeux.

Ma muse m'a fait voir cet ange
Qui doit dormir à ton côté.
L'on découvre en elle un mélange
D'amour, de grâce et de bonté.

Rien n'est si doux que le sourire
De celle qui sut te charmer;
Sur son front la candeur respire;
On ne peut la voir sans l'aimer.

L'heure de l'épreuve est passée,
Plus de doute! à ton noble cœur,

Dans ton aimable fiancée,
Tout promet un constant bonheur.

Et toi, sur ton sort, Éveline,
Sois sans nulle crainte aujourd'hui,
Mon humble muse le devine,
L'un de tes plus beaux jours a lui.

1853.

LES

DERNIERS MOMENTS DE MARIE STUART

Quand tout sommeille encor dans la nature entière,
La fille d'Henri sept, des Stuarts l'héritière,
Se pare pour aller au-devant du trépas.
De cette reine osez suivre les derniers pas,

Vous tous qui du destin subissez le caprice.
L'heure approche! Bientôt de son amer calice
Vos yeux pourront la voir épuiser tout le fiel.
D'avance résignée et ne pensant qu'au ciel,
Aux porteurs de l'arrêt qu'une reine cruelle
Va faire exécuter : « La mort est là, dit-elle,
« Ce moment à venir ne s'est point trop hâté;
« Il fut mon seul espoir dans ma captivité;
« Heureux moment! qu'il vienne! après lui je soupire.
« T'avais-je méritée, ô grâce du martyre?
« L'opprobre sur mon front va tomber, mais en vain.
« Toute fière, milords, d'une si belle fin,
« Je suis prête à vous suivre où m'attend le supplice. »
Et sur le point d'offrir à Dieu son sacrifice,
Elle fait appeler ses pauvres serviteurs,
Les seuls, les seuls témoins de ses longues douleurs.
Triste de leur chagrin et leur main dans la sienne :
« Si vous m'aimez, pourquoi pleurez-vous? dit la reine.

« Ma mort n'est-elle pas un grand bienfait des cieux ?
« Pour qu'il me soit permis de mourir sous vos yeux,
« (De votre affection j'attends ce dernier gage)
« Soyez calmes, surtout montrez plus de courage;
« De l'échafaud je suis loin de craindre l'abord.
« Que toujours parmi vous règne le bon accord,
« La paix! » Et chacun d'eux, l'âme émue, attendrie,
Reçoit un souvenir de la reine Marie,
(Comme si l'on pouvait ici-bas l'oublier!)
Puis, s'étant retirée à l'écart pour prier,
Le front humilié, courbé dans la poussière,
A Dieu la reine parle ainsi dans sa prière :
« Père des malheureux! père infiniment bon!
« Sur moi du haut des cieux fais jaillir le pardon!
« Quel pécheur ne se voit absous de ses offenses,
« Dès qu'il t'implore? ô Christ! Oubliant tes souffrances,
« Le jour où le péché t'immola sur la croix,
« Au bon larron tu fis entendre cette voix

« Qui dans tout cœur contrit verse un précieux baume !
« Oui, de même qu'il fut admis dans ton royaume,
« Daigne, ô mon Sauveur, daigne avoir pitié de moi,
« Et que j'aille bientôt habiter avec toi!
« Dans ton séjour béni le martyre transporte :
« Donne-moi jusqu'au bout, donne-moi d'être forte.
« Pour ton nom rends-moi digne aujourd'hui de souffrir!
« Que rien... » La prison s'ouvre, on vient pour l'avertir
De se hâter, qu'elle est par les lords attendue.
« Je vous suis, » répond-elle. Et sur-le-champ vêtue
De ses habits royaux, un crucifix en main,
Du supplice avec joie elle prend le chemin,
Et près de l'échafaud, majestueuse, arrive.
A son aspect, soudain, une émotion vive
Parcourt, trouble les rangs des nombreux spectateurs,
La pitié trouve alors place dans tous les cœurs;
Et tandis qu'elle éclate autour de sa personne,
Sur l'échafaud, ainsi qu'autrefois sur son trône,

La reine monte! Et là, pleine de dignité,
De calme, de sang-froid et de noble fierté,
Elle entend de nouveau la terrible sentence
Qui la condamne. Après un moment de silence,
Marie, avec un ton de grandeur dans la voix :
« Milords, je naquis reine et non sujette aux lois :
« Mais du malheur partout et toujours poursuivie,
« La liberté me fut injustement ravie
« Par ceux que je croyais être mes défenseurs;
« Et devenus pour moi de cruels oppresseurs,
« Au sein de ce pays, sans cause légitime,
« Je devins prisonnière, et dès lors un abîme
« Fut de leurs propres mains entr'ouvert sous mes pas.
« Mais, je l'affirme encore en face du trépas,
« Au moment où je vais abandonner la terre,
« Loin d'avoir pu trahir la reine d'Angleterre
« Ainsi qu'on m'en accuse, en l'appelant ma sœur,
« Je tressaillais d'amour. Oui, milords, oui, mon cœur,

« Ce cœur en amitié pour elle si précoce,
« Battit souvent de joie en pensant que l'Écosse
« A l'Angleterre un jour pourrait se réunir.
« Milords, on ne ment pas au moment de mourir!
« Dites, dites encore à votre souveraine
« Que je meurs dans la foi de l'Église romaine,
« Trésor que m'ont légué mes illustres aïeux! »
Et puisant dans son âme un pardon généreux,
Aux regards attendris de la foule surprise,
Pour tous ses ennemis, pour la paix de l'Église,
La reine prie avec effusion de cœur.
Et puis, sur le billot qu'elle voit sans horreur,
D'elle-même elle va poser sa belle tête.
Tout alors semble dire en elle : je suis prête;
Qu'attends-tu donc, ô mort, qu'attends-tu pour frapper?
Et ferme dans sa foi qui ne peut la tromper,
Sans pousser un soupir ni répandre une larme,
De la main du bourreau que la pitié désarme,

Quand de lever la hache il comprend le signal,
Marie, en souriant, reçoit le coup fatal.

. . . . . .

De cette reine en vain, pour flétrir la mémoire,
Les fautes, les erreurs parlent haut dans l'histoire,
L'on se plaint au destin d'avoir pu la haïr;
Marie, on te pardonne en te voyant mourir!

1854.

A MADEMOISELLE C. R.

PEINTRE ET MUSICIENNE

La paix, le bonheur, l'innocence
Près de toi font sentir leur sereine influence.
Dans tes concerts mélodieux
Où l'âme, en t'écoutant, soupire,

Dans ton regard, dans ton sourire,
Il se mêle toujours quelque chose des cieux.

Ta musique est suave et tendre;
L'oreille ne saurait se lasser de l'entendre.
Mais la foule a beau t'applaudir,
Des louanges victorieuse,
Tu peux, sans en être orgueilleuse,
Ainsi que tes talents, voir tes succès grandir.

Laissant ton luth pour la peinture,
Ta délicate main de la riche nature
Emprunte les fraîches couleurs,
Et les déposant sur la toile,
D'une vierge arrondit le voile,
Ou bien à sa couronne enlace mille fleurs.

Que nul obstacle ne t'arrête,

Jeune muse qui tiens la lyre et la palette,
Ne laisse point fléchir ton bras.
Loin de regarder en arrière,
Poursuis hardiment ta carrière,
Et la gloire !... elle vient au-devant de tes pas !...

LA JEUNE MÈRE ATHÉNIENNE

A M. LEBRUN

SOUVENIR DE SON VOYAGE EN GRÈCE

Le jour luit sur chaque tourelle.
Aux champs le travail me rappelle.
Arbre voisin de ce ruisseau
Où vont se mirer tes fleurs blanches,

De mon fils qui dort à tes branches
Je viens suspendre le berceau.
De sa frêle vie,
Arbre, je t'en prie,
Fais-toi le gardien.
A ton ombre amie
Je livre et confie
Mon unique bien.

Sers-lui d'abri contre l'orage;
Que l'épaisseur de ton feuillage
Dérobe aux ardeurs du soleil
Ses bras mignons, sa bouche ronde,
Ses yeux d'azur, sa tête blonde,
La fraîcheur de son teint vermeil.
De sa frêle vie, etc., etc.

Vents dont la bienfaisante haleine

Rafraîchit les monts et la plaine,
Bercez mon enfant, mon amour,
Que protége cette verdure!
Puisse-t-il à votre murmure
Sommeiller jusqu'à mon retour!
De sa frêle vie, etc., etc.

Qu'ici tout charme l'enfant rose!
Tandis que paisible il repose
Au bruit de l'insecte importun,
De la fleurette printanière,
Autour de lui, brise légère,
Répands le suave parfum.
De sa frêle vie, etc., etc.

Comme il est heureux dans ses langes!
Que je le trouve beau! Des anges
Le sourire n'est pas si doux.

Sous ton feuillage qui s'incline,
Cache bien sa grâce enfantine;
Le destin en serait jaloux!
De sa frêle vie,
Arbre, je t'en prie,
Fais-toi le gardien.
A ton ombre amie
Je livre et confie
Mon unique bien.

SONNET A LA VIERGE

Dieu visite Jessé ! de sa tige fleurie,
Vierge dont Isaïe a parlé tant de fois,
Israël te voit naître ! avec joie il s'écrie :
« De nos maux le Seigneur allége enfin le poids. »

Voyant son règne éteint, la jalouse furie

Du dragon infernal se déchaîne à ta voix ;
Mais, vains efforts! au ciel, son heureuse patrie,
Par ton fils l'homme a pu reconquérir ses droits

Ce n'était point assez ! Au sommet du Calvaire,
Où son crime s'expie, en te nommant sa mère,
Le genre humain a vu finir son abandon.

Et consolés par toi, des pauvres enfants d'Ève
Le regard attendri vers le tien se relève
Pour y lire sans cesse : Espoir! amour! pardon!

LE MOIS DE MARIE

Mai refleurit, ô vierge pure,
Pour t'exalter, en ce beau mois,
Le ciel à tout dans la nature
Donne une harmonieuse voix.
De la céleste patrie,

Laisse, ô Marie,
A tes enfants
Voir ton sourire.
Seul il inspire
Nos plus doux chants.

Déjà sur son aile embaumée
La brise, à tes pieds, chaque soir,
Apporte, ô mère bien-aimée,
Nos vœux, notre amour, notre espoir.

Sur les autels où tu reposes,
O fille du souverain Roi,
De mille fleurs à peine écloses
Le parfum s'exhale pour toi.

Mère de Dieu, reine des anges,
Joie et bonheur du paradis,

Nous t'en prions, à nos louanges,
Du haut de ton trône, souris !

Vierge plus belle que l'aurore,
Astre béni de toutes parts,
De notre cité qui t'implore
Ne détourne point tes regards !

Arche sainte, dont la présence
Éloigne l'ennemi du bien,
Marie, oh ! sois de l'innocence
Et la gardienne et le soutien !

Prenant en pitié sa faiblesse,
Puissante mère du Sauveur,
Sous les ailes de ta tendresse
Abrite le pauvre pécheur !
De la céleste patrie,

Laisse, ô Marie,
A tes enfants
Voir ton sourire.
Seul il inspire
Nos plus doux chants.

L'AURORE

Le ciel se colore
Sans témoin, sans bruit.
C'est toi, belle aurore,
Qui chasses la nuit!

Déjà ta ceinture

Voltige dans l'air,
Frôle la verdure,
S'y roule, s'y perd.

De ta tresse blonde
Les paillettes d'or
Jusqu'au sein de l'onde
Jaillissent encor.

Pendant qu'en silence
Ton char à nos yeux
Dans l'espace immense
Plane radieux,

Sans souffler trop vite,
Un vent frais et pur
Te caresse, agite
Ton voile d'azur.

Lors, chaque fleurette
Prend un air coquet ;
Tout est joie et fête
Au riant bosquet.

Sous l'épais feuillage,
L'oiseau tour à tour
Par son doux ramage
Annonce le jour.

Et joyeux, le pâtre,
Assis sous l'ormeau,
Joue un air folâtre
Sur son chalumeau.

Aurore vermeille,
C'est pour te bénir,

Qu'au champ tout s'éveille ;
Pourquoi sitôt fuir?

Seule, ta présence
Fait battre le cœur,
D'amour, d'espérance,
De calme bonheur!

A MADEMOISELLE M. F.

AGÉE DE HUIT ANS

Toi dont le frais et blond visage
Du matin au soir
S'épanouit et laisse voir
Tout ce qui plaît dans le jeune âge,

Accepteras-tu l'humble hommage
De cet album? Ange des cieux!
Pour mon bonheur, de tes beaux yeux
Que le sourire gracieux
Caresse la première page!

A MADAME C. Piget

POUR LA NAISSANCE DE SON FILS

A mon amour tu recommandes
L'enfant que le ciel t'a donné ;
Ce que pour lui tu me demandes
Il l'avait avant d'être né.

Frais et gentillet dans ses langes,
Où rien encor ne peut troubler
Son doux sommeil, aux petits anges
Ton jeune enfant doit ressembler.

Ce joli blondin ! je parie
Qu'à cette heure même il te rend
Une charmante agacerie
Que tu lui fais et qu'il comprend.

Ne dirait-on pas qu'un mystère
Dans ce petit être est caché ?
Ah ! c'est qu'aux regards de sa mère
Un doux prestige est attaché.

Ta joie en ce jour est immense,
Ineffable ; mais si ton cœur

Devant cet ange d'innocence
Ne peut contenir son bonheur,

Que sera-ce donc, ô Céline,
Quand, pour t'enlacer dans ses bras,
Paul, avec sa grâce enfantine,
Vers toi dirigera ses pas?

Ton enfant! qu'il veille ou repose
Dans son berceau frêle ou sur toi,
Fais voltiger sur son front rose
Un essaim de baisers pour moi.

Mars 1854.

A MES AMIS D'AIX

Vous tous que l'amitié bien plus que l'habitude
Autour de moi sut réunir!...
Pour le chanter et le bénir,
Dans ma nouvelle solitude
J'emporte votre souvenir.

D'un lieu jadis témoin de mes peines intimes
Tout mon être s'est emparé!
Ce lieu de mon cœur adoré,
Ce pays qui m'est cher, c'est Nîmes,
Où j'ai tant souffert, tant pleuré!

Nîmes fut le berceau de ma débile enfance.
Pour la rendre moins triste, hélas!
A ma vieillesse il tend les bras :
De lui donner ma préférence
Qui peut m'en vouloir ici-bas?

Maintenant qu'il me faut, selon le triste usage,
Vous dire adieu, j'essaye en vain,
Mes pleurs inondent votre main;
Seule, de mon petit bagage
La vue ajoute à mon chagrin.

En tristesse, en regrets, pour mon cœur tout se change,
Habitants de cette cité!
A votre touchante bonté
Je dois et le pain que je mange
Et seize ans d'hospitalité.

Ne vous ai-je pas vus nourrir la noble envie
De me faire un sort plus heureux?
Grâce à vous, amis généreux,
L'hiver précoce de ma vie
S'offre à mes yeux moins rigoureux.

Vous avez adouci ma coupe trop amère.
Dans son exil mon pauvre cœur
Toujours en proie à la douleur,
Sans vous, hélas! sur cette terre
N'aurait pas connu le bonheur.

Vous oublier! pareil à cette fleur vivace
Que rien n'empêche de germer,
De grandir, de se transformer,
En dépit du temps, de l'espace,
Mon cœur doit toujours vous aimer.

24 septembre 1857.

REGRETS D'UNE JEUNE AVEUGLE

Vous dont le regard plane au lever de l'aurore
Sur tout ce qui se meut sous la voûte des cieux,
Si dans votre âme un peu de pitié reste encore,
Sur mon malheur jetez les yeux.

De l'astre bienfaisant qui seul donne à la terre,

Sans les lui mesurer, la vie et la chaleur,
Je pouvais autrefois contempler la lumière
Ainsi que vous; mais, ô douleur!...

Traînant mes faibles pas dans l'ombre et le silence,
Hélas! je ne puis plus, à la chute du jour,
De la reine des nuits avec impatience
Attendre, épier le retour.

Non, je ne verrai plus l'imposante nature
A l'aspect du printemps renaître, s'embellir,
Avec pompe étaler sa brillante parure,
S'attrister ou se réjouir.

Palpitante de joie, au sein de la prairie,
Combien il m'était doux, quand venaient les beaux jours,
De poursuivre en son vol ou sur l'herbe fleurie
L'insecte au corset de velours!

Qu'il m'était doux de voir et l'eau cristallisée,
Et les petits ruisseaux dans les bois serpenter,
Et le gazon couvert de perles de rosée,
Et le feuillage s'agiter!

Adieu donc pour toujours, trèfle, bluet, pervenche,
Fleurs que ma main cueillait! adieu, petits oiseaux,
Je ne vous verrai plus voler de branche en branche,
Ni vous mirer au bord des eaux!

Et vous, sombres forêts, déserts, antres sauvages,
Vallons, étroits sentiers, bosquets mystérieux,
Frais ombrages, coteaux riants, beaux paysages,
Recevez aussi mes adieux!

Oh! que ces souvenirs rendent ma coupe amère!
Vous, qui dormez en paix sous l'aile de la mort,

Que ne vous ai-je encore, ô mon père, ô ma mère,
Pour pleurer sur mon triste sort!

Mais qui peut consoler ainsi ma peine extrême?
Votre ombre, ô mes parents, erre-t-elle en ce lieu?
Ce prompt secours me vient de plus haut, du ciel même,
De toi, de toi seul, ô mon Dieu!

Oui, mon Dieu, ton saint nom allége ma souffrance;
Dès que je le prononce, il ravive ma foi;
Plus forte alors, je dis avec plus d'assurance :
Non, tout n'est pas fini pour moi!

O foi, vertu divine! à jamais sois bénie!
Par toi mon âme espère! au delà du tombeau
Tu lui fais entrevoir une meilleure vie,
Un ciel plus pur, un jour plus beau!

A MADEMOISELLE V. B.

J'ai pu faire vibrer ta lire,
Et pour ce chant délicieux,
Tu ne demandes qu'un sourire
A celle dont le nom t'inspire
Des mots que l'on ne dit qu'aux cieux.

Tandis que ton âme s'épanche
En sentiments tendres et doux,
Laisse-moi baiser ta main blanche
Et ton joli front qui se penche
Si mollement sur tes genoux.

Pourquoi rester ainsi muette?
Reprends ton luth aux sons touchants;
Ma muse t'épie, ô fillette,
Chante! rossignol ou fauvette,
J'écoute avec bonheur tes chants.

Larmes du soir et de l'aurore,
Oiseaux, fleurs, papillons, zéphirs,
Brise légère, écho sonore,
Pour le poëte jeune encore
Tout est joie, innocents plaisirs.

Chante les bois et la verdure,
La mer et ton ciel toujours bleu,
Les petits ruisseaux, leur murmure,
Toutes les œuvres du bon Dieu.

Et puis, belle enfant, chante, oh! chante,
Pour bannir les chagrins, les pleurs
De notre humanité souffrante;
De ta voix la plus caressante
Berce, endors toutes ses douleurs.

LE CHAT, LA PERRUCHE ET LA SERVANTE

FABLE

Un vieux chat, descendant du fameux Rodilard,
Ainsi que tous ceux de sa race,
Était fourbe, rempli d'audace,
Jaloux, rusé, gourmand, pillard,
Traître, vindicatif, en somme,

Avec ses devanciers digne d'aller de pair.
Attraper des mouches en l'air,
Faire rouler par terre une noix, une pomme,
Ou bien prendre et lâcher les rats,
Un tel enfantillage
L'indignait à son âge.
Grippon ne vous le disait pas,
Mais il donnait à le comprendre;
Car, un jour, fatigué d'attendre
Que le rôti fût seul avec lui pour le prendre,
Monsieur faisait fi de tout jeu,
En guettant sur sa cage un oiseau vert et bleu;
(Quoique, j'aime fort à le croire,
Du gibier la couleur aux chats importe peu),
Quant au goût, c'est une autre histoire.
Oubliant donc le pot au feu,
La lèche-frite, l'écumoire,
Mon grivois, tête basse et marchant doucement,

Va se poster adroitement
En face de l'oiseau (c'était une perruche) :
De notre mauvais garnement
La queue est seule en mouvement
Tout annonce qu'il veut lui dresser une embûche.
D'en imposer par son caquet
En vain l'orgueilleuse se flatte,
Grippon, du revers de sa patte,
L'envoie au milieu du parquet.
« La tournure que prend l'affaire est délicate, »
Dit l'oiseau, redoutant le premier coup de dent.
« Se défendre est-il bien prudent?
« Je ne sais, mais, en attendant,
« Se laisser manger par sa faute,
« C'est être archibête, archisotte. »
Et ce disant, dame Cocotte
Appelle à son secours Charlotte.
Mais rien n'émeut le scélérat;

Cocotte, d'effroi palpitante,
Se tordait sous la dent de la bête méchante,
Quand le balai de la servante
Vint mettre fin à ce combat.
Moins fière pourtant que ravie
D'avoir pu lui sauver la vie,
Charlotte, lui tendant le bras :
« Ce vilain Grippon, ma mignonne,
« De toi voulait faire un repas,
« Le goulu ! qu'il n'espère pas
« Que jamais je le lui pardonne.
« Tu frémis au seul nom du maudit animal.
« Voyons s'il t'a fait bien du mal ! »
Et sur-le-champ, de son haleine
Le souffle aussi doux que léger
Sous chaque plume se promène
Pour chercher la blessure et pour la soulager.
Mais pourra-t-on le croire ? A peine

Sa vie est hors de tout danger,
Qu'avec dépit, du bras protecteur de Charlotte,
Qu'elle ose mordre jusqu'au sang,
La capricieuse Cocotte
Descend
Dédaigneuse, et fuit la présence
De celle qui prit sa défense.
L'ingrat à la reconnaissance
Non-seulement ne comprend rien,
Mais il rend le mal pour le bien.

LES DEUX FAUVETTES

ALLÉGORIE

Lasse de vivre en pèlerine,
Pour tromper son isolement,
Une fauvette ayant construit son logement
Au pied d'une verte colline :

« Qui donc, se disait-elle en son âme chagrine,
Qui donc émoussera l'épine
Qui me blesse cruellement? »
Livrée à son inquiétude,
Tandis qu'elle exhalait, selon son habitude,
Sa plainte que l'air emportait,
Sous le feuillage sombre, et près de là cachée,
Une autre fauvette écoutait.
La plainte est à peine achevée,
Oubliant son unique bien,
(Son nid où dormait sa couvée)
Elle prend tout à coup son vol aérien,
Va droit au pauvre oiseau qui tremble et bat de l'aile :
« — Tu souffres ! qu'as-tu? lui dit-elle,
Pauvrette ! hâte-toi, dans mon cœur
Dépose ta peine cruelle !
Parle ! ne suis-je pas ta sœur?
— Je suis sans parents sur la terre.

A peine avais-je vu le jour,
La mort vint me ravir ma mère.
Abandonnée, hélas! d'un père,
Je n'ai jamais connu l'amour.
— Pour ta malheureuse existence,
Ma sœur, dis-moi, ne puis-je rien?
De mon nid rapprochons le tien,
J'allégerai du moins le poids de ta souffrance.
Sous les yeux de l'indifférence
Je ne veux plus te voir languir. »

. . . . . .

Et le soleil n'eut pas des monts doré la crête,
Qu'au sein de l'amitié la plaintive fauvette
Avait déjà pu s'endormir.

LA FILLE DES CHAMPS

ROMANCE

Suis ton chemin, dame Fortune!
Mon cœur n'est point ambitieux.
Le bruit de ton or m'importune;
Pour moi, sous la voûte des cieux,
Il est des biens plus précieux.

Honneurs de la terre,
Honneurs mensongers,
A vous je préfère
Nos bois, nos vergers.

Dans ma rustique maisonnette,
Fermée à tous les vains plaisirs,
On dirait qu'il est toujours fête.
Là, matin et soir, des zéphirs
J'entends les amoureux soupirs.
Honneurs de la terre, etc., etc.

Ma vie est si calme, si douce!
Je m'assieds et prends mes repas
Sur un large tapis de mousse,
Que pour le plus beau des sophas,
Bien sûr, je n'échangerais pas.
Honneurs de la terre, etc., etc.

Non, non, pour moi rien ne remplace
Ni le doux murmure des eaux,
Ni le vent qui berce avec grâce
L'herbe, l'insecte et les oiseaux
Dans leur frêle nid de roseaux.
Honneurs de la terre, etc., etc.

Pourquoi serais-je désireuse
Des biens qui passent tour à tour?
Il ne me faut pour être heureuse
Qu'un peu de pain, un peu d'amour,
Que Dieu me donne chaque jour.
Honneurs de la terre,
Honneurs mensongers,
A vous je préfère
Nos bois, nos vergers.

A M. C. R.

Avocat général à la cour impériale d'Aix.

Perdre le souvenir de tes bienfaits divers!
Sur mon luth que ne puis-je exprimer en beaux vers
Ce qu'ont de doux pour moi ton nom, ta voix amie!
A peine t'eus-je instruit des malheurs de ma vie,
Que pour calmer le sort envers moi trop cruel,
A la pitié d'autrui la tienne fit appel,
Et mon âme s'ouvrit à la douce espérance.

A mes regards voilés des pleurs de la souffrance,
Toi qui sus faire luire un meilleur avenir,
Laisse-moi te chanter, laisse-moi te bénir!
Oh! qu'en te souriant, le bonheur te regarde
C'est toi qui l'as conduit dans ma pauvre mansarde,
Où ma muse à ses goûts ne pouvait se livrer;
Mais, grâce au prompt secours que tu me fis trouver,
Libre enfin chaque jour de prélever une heure
Sur celles du travail, et seule en ma demeure,
Avec nos bons auteurs je puis m'entretenir;
Avec eux je parcours le passé, l'avenir.
Du sublime Pascal je dévore les pages;
Dans son vol Bossuet, traversant tous les âges,
M'emporte, me ravit. J'admire Massillon,
Bourdaloue et Fléchier; mais au doux Fénelon,
Ce vase empli de foi, de suave éloquence,
Mon cœur sans hésiter donne la préférence.
Milton, le Tasse, Dante, aux neuf Muses si chers,

Savent m'initier aux célestes concerts.
Que l'auteur des *Martyrs* m'a fait verser de larmes!
Que ses chants inspirés pour mon âme ont de charmes!
Et Lamartine! ô cœurs tendres, redites-nous
Ce qu'ont de ravissant, de suave et de doux
Ses méditations, ses belles harmonies!
Mais, ô mon noble ami, de ces puissants génies
Si les noms pour toujours sont gravés dans mon cœur
Le tien, vois-tu, me fait tressaillir de bonheur.
Ton nom! mais c'est lui seul en ce jour qui m'inspire;
C'est pour toi que ce chant s'exhale de ma lyre;
Vers toi, qui sur mon sort as tant de fois pleuré,
Qu'il s'envole, et s'il n'est du public ignoré,
S'il trouve un bienveillant accueil à son passage,
De ce double bonheur j'irai te faire hommage.
S'il tombe quelques grains d'encens autour de moi,
Le premier, sois-en sûr, brûlera devant toi.

1851.

LES DEUX CHIENS

FABLE

A M. DE GRIMALDI

Ancien sous-préfet à Aix en Provence.

Deux chiens de race et du même âge
Habitaient la même maison.
L'un des deux, le pauvre Grison,
Né boiteux, maladif, de la laideur l'image,

Vivait, au quatrième étage,
Des restes d'un humble ménage;
Tandis que l'autre, fait au tour,
Et de belles couleurs la tête nuancée,
Fut heureux dès qu'il vit le jour.
A lui prodiguer son amour
La dame du rez-de-chaussée
Se montra, dit-on, empressée,
Et tout en lui donnant le beau nom de Lindor,
Une petite chaîne d'or
A son cou gracieux par elle fut passée.
Devenu l'heureux favori
De la dame et de son mari,
Et dorloté par eux sur la plume légère,
Ou sur un tapis moelleux,
De la cabane de sa mère
Lindor se montrait oublieux.
Mais pourrions-nous trouver cet animal coupable,

Ou même tant soit peu blâmable?
J'en doute fort, car ici-bas,
De l'homme telle est la faiblesse,
Que du bonheur qui le caresse
Ses yeux ne se détournent pas.
Lindor, au sein de la mollesse,
Venait de passer sa jeunesse,
Sans se méfier du destin,
Qui, changeant du soir au matin,
Abandonne à l'oubli ses élus de la veille,
Lorsque, sous ses terribles coups,
La mort, qui jamais ne sommeille,
Fit succomber les deux époux.
Un avide héritier vint occuper leur place,
Et dans moins d'un clin d'œil tout eut changé de place
Par ce mortel au cœur de glace
Du beau logis tout fut chassé, jusqu'à Lindor,
Qui se blottit au fond d'un sombre corridor,

Où, pendant plus d'une journée,
Il pleura sur sa destinée.
La faim pourtant vint le saisir.
« Que faire? disait-il, que faire, qu'entreprendre,
« Pour gagner de quoi me nourrir?
« Mendier ! l'oserai-je? Oh ! non, mieux vaut mourir ! »
Mais Grison qui l'entend gémir,
Du haut de son grenier se hâte de descendre,
Et tout en s'approchant de lui :
« Puis-je te demander, confrère,
« Le sujet de ta plainte amère?
« — Favori du bonheur, naguère
« Tout me souriait sur la terre,
« J'avais un asile, un appui,
« Et sans savoir pourquoi, dans sa colère,
« A l'abandon, à la misère
« Le destin me livre aujourd'hui.
« — Le désespoir aigrit, irrite la souffrance, »

Lui dit Grison avec douceur.
« Si tu ne tiens pas trop à vivre dans l'aisance,
« Suis-moi dans la demeure où, depuis ma naissance,
« Du sort je brave la rigueur.
« Avec toi, frère, de bon cœur
« Je partagerai, bien que dure,
« La paille de mon lit, les croûtes et l'eau pure
« Qu'on me donne pour nourriture,
« Sans m'obliger à les gagner.
« — Ton offre, cher ami, comment la dédaigner!
« Ton offre m'émeut jusqu'aux larmes! »
Et ce disant, Lindor de Grison suit les pas.
A dater de ce jour, au fond du galetas,
Quoique maigre; leur vie à deux eut tant de charmes,
Tant de sympathie et d'accord,
Que sans effort,
Du sort
Ils oublièrent le caprice

Et l'injustice,
Tout en s'aimant jusqu'à la mort.

Oh! pourquoi dire à la légère
Que l'on ne trouve point d'amis dans le malheur!
Si les chiens de ma fable aux enfants de la terre
N'ont pas su prouver le contraire,
J'en appelle à l'homme de cœur,
A cet ami du pauvre, à qui je la dédie.
Si je goûte un peu de bonheur,
Au déclin de ma triste vie,
Il en est en grande partie
L'auteur.

1852.

A MONTPELLIER

De tes murs je m'éloigne, ô ville hospitalière,
Où pendant un séjour
Trop court,
Tu m'as rendue heureuse et fière !
De mon cœur reçois en ce jour
Ce chant de regret et d'amour.

Au lieu de ne répondre aux accents de ma lyre
Que par un froid dédain,
Soudain
Ta bouche daigna leur sourire;
Bon peuple! tu fis plus, ta main
Sema des fleurs sur mon chemin.

Nul ne m'a repoussée, oh! non, ma poésie
A franchi sans orgueil
Le seuil
De plus d'une maison choisie.
De chacun mon humble recueil
Reçut un bienveillant accueil.

Riche et pauvre chez qui je fus la bienvenue
Ont adressé des vœux
Aux cieux
Pour moi, pauvre fille inconnue.

Souvenir touchant, précieux,
De larmes tu remplis mes yeux !

Nobles amis ! par vous si ma peine est sentie,
Si mes vers sont connus
Et lus,
Si Rose [1] a votre sympathie,
Si ses malheurs vous ont émus,
Je ne demande rien de plus.

1858.

1. Marie-Rose, amie d'enfance de Reine Garde, et qui fait le sujet du petit roman couronné par l'Académie en 1856.

A M. S. B.

S'il est vrai que ma poésie
Verse en ta coupe l'ambroisie,
Je dois l'avouer à mon tour,
De tes jolis vers je m'inspire ;
Toutes les cordes de ma lyre
Vibrent pour toi seul en ce jour.

Poëte, que ta voix sonore
Se plaise à me redire encore
Ce chant viril où la raison
Froide, mais équitable et sage,
Captive par son beau langage
La folle imagination!

Mais d'où vient que ta jeune muse
A toute gaîté se refuse?
Sans trop poursuivre l'idéal,
Où jamais fleurs ne sont écloses,
Si tu cueillais du moins les roses
De ton chemin, ferais-tu mal?

D'où naît cette sombre tristesse?
Au dieu des arts qui te caresse
Pourquoi montrer un front rêveur,
Un sourire voisin des larmes?

La vie est donc pour toi sans charmes?
Que manque-t-il à ton bonheur?

Tu veux... (hélas! chimère vaine!)
Tu veux qu'à toi la gloire vienne?
Dès que ton nom fera du bruit,
A tes regards, tu peux m'en croire,
Ce qui vaut bien plus que la gloire,
Son prestige sera détruit.

A LA MÉMOIRE DE SILVIO PELLICO

D'un fils qui te fut cher la tâche est accomplie;
Celui qui faisait ton orgueil,
Le plus noble martyr de ta cause, Italie,
Silvio descend au cercueil!

Sage, dont les écrits renferment tant de charmes
Pour ceux qui souffrent ici-bas,
Poëte vénéré, que ne vois-tu les larmes
Que chacun donne à ton trépas?

Par la main du malheur, si d'une lie amère
Ton calice, hélas! fut rempli,
Ta mémoire est célèbre, et de toi, sur la terre,
Rien ne peut tomber dans l'oubli.

L'oubli!... mais dans quel cœur as-tu cessé de vivre?
Qui donc a pu te dire : adieu?
Bon Silvio, pendant que ton âme s'enivre
De bonheur dans le sein de Dieu,

Ton souvenir m'occupe, et dans ma rêverie
D'où rien ne saurait l'arracher,

Sous les plombs de Venise, ainsi qu'en Moravie,
Je vais en esprit te chercher.

Sur tes chaînes mes pleurs coulent en abondance ;
Mais ces pleurs cessent d'être amers,
Quand je te vois bénir et ta longue souffrance,
Et la main qui riva tes fers.

Devant la profondeur de ta philosophie
Prompte à subjuguer la raison,
Je ne m'étonne pas si tant de sympathie
Te suit de prison en prison.

Bonne Zanzé ! pieuse et grave Madeleine !
Pauvre Muet ! Schiller ! vous tous
Dont l'âme tendre a su compatir à sa peine,
Que votre souvenir m'est doux !

Pour prix de ce regard dans lequel il put lire
Votre pitié pour ses malheurs,
Chers amis, que vos noms passant de lyre en lyre
Restent gravés dans tous les cœurs !

1854.

AU MAZET[1] DE LA FAMILLE BOËCHE

Lieu cher aux fleurs qu'aimait Isaure,
Parmi ceux que le soleil dore,
Quel site peux-tu jalouser?
N'as-tu pas un écho sonore

1. Petite maison de campagne où les familles du Mi.li vont passer les jours de fête.

Et de la matinale aurore
Chaque jour le premier baiser?

Où trouver plus fraîche parure?
Ombre des bois, molle verdure,
Feuillage tapissé de nids,
Parfums, brise au tendre murmure,
Tous les charmes de la nature,
Beau site, tu les réunis!

A MADEMOISELLE E. Puget

Sur mon esprit le tien s'abuse,
Jeune fille! est-ce tout de bon
Que tu voudrais voir de ma muse
Des vers écrits dans ton album?

Puisqu'en mon cœur tu ne sais lire,
Dès l'heure où je te vis, Emma
(J'ai du plaisir à te le dire),
Ta gentillesse me charma.

C'était aux jours de ton enfance,
A cet âge aimable où le cœur,
Plein d'abandon, sans méfiance,
Se livre à la joie, au bonheur.

A l'ombre de tes longues tresses,
Un tout petit chat blanc et roux,
Magnétisé par tes caresses,
Dormait heureux sur tes genoux.

Bien qu'à divers jeux occupée,
Dans ton accueil plein de bonté,

Le petit chat et la poupée,
Tout par toi fut mis de côté.

Puis, pour ajouter à la fête,
Tu voulus m'offrir un bouquet,
Où brillait plus d'une fleurette,
Par ta main cueillie au bosquet.

On eût dit la grâce en personne,
A t'entendre si bien causer,
Aussi, sur ta bouche mignonne,
Je pris bien vite un doux baiser.

AUX FILS PUGET

Quand la mort vous ravit la meilleure des mères,
Impuissante à vous consoler,
Je sens qu'à vos larmes amères
Mes larmes viennent se mêler.

Votre mère! il me fut donné de la connaître!

Qu'ils étaient beaux les sentiments
Que sous mes yeux elle fit naître
Et grandir dans vos cœurs aimants!

Possédant le trésor d'une philosophie
Dont j'ai savouré la douceur,
L'unique rêve de sa vie
Fut celui de votre bonheur.

Du jour qui vous vit naître à ce jour de tristesse,
De deuil et de calamité,
Sous les ailes de sa tendresse
Chacun de vous fut abrité.

Elle était tout pour vous! vous étiez tout pour elle!
Et voilà, voilà qu'en un jour,
Chers amis! la mort trop cruelle
Vient l'enlever à votre amour!

Vous pleurez... et votre âme à la douleur succombe!
Mais, pour alléger votre croix,
Pour vous consoler, de la tombe
Sort une caressante voix!

Calmez votre douleur et vous pourrez l'entendre :
« Chers fils ! la mort ne peut briser
« Cet amour si profond, si tendre,
« Dont s'empreint le dernier baiser ! »

A M. FORTOUL

Ministre de l'instruction publique et des cultes.

Avec les besoins de la vie,
Grâce à toi, ma lutte est finie,
Malgré le sort capricieux;
Et j'aurais beau vouloir me taire,

Ce que pour moi tu viens de faire
Se laisse lire dans mes yeux.

Mais tandis que de ma retraite,
Où je lui prépare une fête,
Ma muse reprend le chemin,
Avec la joyeuse pensée
De ne plus être tracassée
Par le souci du lendemain;

En paix, jusqu'au bout de la route,
Noble ami! que ton âme goûte,
Loin des pleurs et des temps mauvais,
Le bonheur pur de la famille,
Ce bonheur qui sur ton front brille
Et que jeune encor tu rêvais!

Pour moi, chaque jour, à toute heure,

De tes bienfaits dans ma demeure
J'évoquerai le souvenir.
En vain sa dette est grande, immense,
Dans sa vive reconnaissance,
Le pauvre ne peut que bénir!

1856

A MADAME C.

Le chagrin consume ta vie,
Pauvre mère ! jusqu'à ton cœur
Laisse arriver la voix amie,
Qui vient consoler ton malheur.

Ange d'amour et d'innocence,

Riche en espoir dans l'avenir,
Dans la fleur de l'adolescence,
Ta fille, hélas! vient de mourir!

Mais depuis qu'une mort cruelle
Osa la frapper dans tes bras,
Du ciel, d'où ton enfant t'appelle,
Tes yeux ne se détournent pas.

S'il daigne écouter ma prière,
Celui qu'en tes maux tu bénis,
Dieu te conservera, j'espère,
Le seul bien qui te reste... un fils!

A MADAME E. A.

Toi par qui ma main fut pressée,
Toi que je me plais à bénir,
Jeune femme, de ma pensée
L'oubli ne saurait te bannir.

A ton foyer à peine assise,

(Il doit t'en souvenir encor)
Ma muse de toi fut éprise,
Elle t'aima de prime abord

Que de grâce dans ton sourire,
Et dans ton regard velouté
Qu'il me fut doux de pouvoir lire
La confiance et la bonté!

Distinction, noblesse d'âme,
Sentiments tendres et pieux,
Charmes enivrants de la femme,
Tout s'échappe à flots de tes yeux.

Ta voix réjouit tout mon être,
Et fait éprouver à mon cœur
Une paix profonde, un bien-être,
Quelque chose enfin du bonheur.

Heureuse et libre en ta présence,
Mon âme à la tendre amitié
Dont tu sus lui faire l'avance,
Ne s'est point ouverte à moitié.

Oh! non, avec joie et délice,
J'ai bu goutte à goutte le miel
Versé par toi dans mon calice;
Ton amitié!... mais, c'est le ciel!

A MADAME D.

Tu ne m'apprends rien, jeune femme
Dans tes regards les miens ont lu
Ces mots déchirants pour ton âme :
Mon enfant bien-aimé n'est plus !

Ton fils! de même que l'orage
Fond sans pitié sur l'arbrisseau,
Le mal dans son aveugle rage
Vint l'abattre sur son berceau.

Près de succomber à la peine,
Lorsque la souffrance l'endort,
Tu voudrais boire son haleine,
Et suppliant vingt fois la mort :

A ma tendresse maternelle,
Lui dis-tu, ne le ravis pas!
Mais, en le frappant, la cruelle,
De tes larmes se rit tout bas.

Pour ton cœur que l'épreuve est dure!
Une mère seule comprend

La profondeur de ta blessure,
Et combien ton malheur est grand!

A tes yeux la vie est sans charmes,
Tu voudrais... à quoi songes-tu?
Vers celui qui sèche les larmes
Relève ton front abattu!

Ta vie est à ce qui te reste...
Pour t'aider à porter ta croix,
Au bord de la voûte céleste
Ton fils se penche!... entends sa voix :

« Pourquoi cette douleur amère?
« Ce chagrin qui voile tes yeux?
« Ne sais-tu pas que de la terre
« J'ai pris mon essor vers les cieux?

« Je vois le bon Dieu face à face.
« Je m'enivre de sa beauté,
« Et puis, mère tendre! une place
« T'est réservée à mon côté! »

A M. G.

NONAGÉNAIRE

Vieillard que ma muse vénère,
Tes strophes pleines de fraîcheur,
De vœux ardents pour son bonheur,
Ont su de la pauvre ouvrière
Émouvoir le sensible cœur.

Que j'aime entendre ta voix douce !
La philosophie et les vers,
Sont les armes dont tu te sers
Contre la terrible secousse
De tes quatre-vingt-dix hivers.

Que ta personne et ton langage
Gardent jusqu'au dernier moment
Ce je ne sais quoi de charmant
Qui faisant oublier ton âge,
Te dérobe à l'isolement.

A M. JULES SALLES

PEINTRE

Des larmes de reconnaissance,
De joie et d'attendrissement
Inondent le tableau charmant,
Où tu me remets en présence

Du plus beau jour de mon enfance;
J'en suis dans le ravissement!

Qui plus que toi me dédommage
D'un passé par trop douloureux?
En peintre habile et généreux,
Tu me fais voir Rose, à cet âge
Où nos deux cœurs, loin de l'orage,
A l'unisson battaient heureux.

Tu me rends sa douce figure
Qu'avec tant d'amour je baisais,
Ses yeux dans lesquels je lisais,
Son air avenant, sa tournure,
Jusqu'à sa brune chevelure
Que matin et soir je lissais.

Combien sa pose est naturelle!

Malgré sa robe de cadis[1],
Ses sabots lourds et sans vernis,
Combien Rose-Marie est belle
En ton œuvre, où tout me rappelle
Le premier jour où je la vis!

Et tu ne l'aurais pas connue?
Puis-je le croire? est-ce réel?
Non, le portrait de Rose est tel,
Que, pour l'avoir ainsi rendue,
Il faut que ta muse l'ait vue
Ou sur la terre, ou dans le ciel.

Ma joie en ce jour est complète.
Par l'hommage de ce tableau,
Né de ton habile pinceau,

1. Étoffe grossière.

Ta gloire sur moi se reflète,
Et ma couronne de poëte
Va briller d'un éclat plus beau.

1er janvier 1861.

LES MONUMENTS DE NIMES

Ville antique et romaine entre toutes les villes,
Où tout parle du peuple-roi,
Qui sur ton avenir consultait les sibylles,
Nîmes ! chanter ta gloire est un besoin pour moi.
Ta gloire ! ô mon pays, ne crains pas qu'on l'oublie,
Par tes somptueux monuments,

La voix des siècles la publie
Et la raconte à tes enfants!

I.

Cirque[1] dont notre ville à bon droit est si fière,
En vain le temps s'obstine à mettre tes arceaux
Et tes colonnes en lambeaux,
Ta beauté brille encore à travers leur poussière!
Œuvre d'un peuple qui n'est plus,
Devant tant de grandeur et de magnificence,
L'art reconnaît son impuissance.
De ces fiers proconsuls à jamais disparus,
On croit voir l'ombre errer dans ton enceinte immense,
Où pour l'amusement de leur folle puissance,
Le sang humain à flots coula.

1. Le théâtre des Arènes.

Débris d'une splendeur passée,
Cirque majestueux, à mon âme oppressée
Tu dis : Rome païenne est là!

II.

Temple [1] dont l'élégante frise
Est prête à se mouvoir au souffle de la brise,
Temple cher aux fils d'Apollon,
Es-tu l'œuvre de l'homme? il ignore ton nom.
Sur toi, sur ta noble origine,
Rien n'est certain, nul ne devine
Qui peut t'avoir si bien sculpté;
Mais, en te créant, le génie
A su donner à ta beauté

1. La Maison carrée.

Un charme, une grâce infinie,
Et de plus, l'immortalité!

III.

Et toi[1] qui fus jadis un monument superbe,
Où se pressait la foule, un lieu
Où chaque païen eut son dieu,
Cachant ta nudité sous l'herbe
D'une calme et fraîche oasis,
Tu pleures l'abandon d'Isis,
De Diane et de Sérapis;
Console-toi! l'artiste assis sur tes ruines,
Rêve mélancolique aux merveilles divines
Dont il contemple les débris,
Et relève tes murs que le temps a détruits.

1. Les ruines connues sous le nom de temple de Diane.

IV.

Colosse[1] dont le regard plane
Sur tous les objets d'alentour,
Que je me plais à voir ton immense contour
Où grimpent le lézard, la fleur; où tour à tour
Étalant au soleil leur manteau diaphane,
Chacun d'eux brille et se pavane
Avec tant de sécurité
Sur ta tête découronnée!
Souveraine de la cité,
Qui semble à tes pieds enchaînée,
Tour Magne! édifice géant,
Dont les flancs déchirés des ans portent l'outrage.

1. La Tour Magne qui domine la ville de Nimes.

Combien de monuments, les plus beaux de notre âge,
Avant toi rentreront dans le sein du néant!

V.

Chefs-d'œuvre de la main de l'homme,
Vous proclamez l'immense orgueil,
Le faste de l'antique Rome;
Votre grandeur étonne l'œil
Qui vous mesure et vous admire.
Mais que dites-vous au cœur? Rien.
En vous rien ne vit, ne respire,
Tandis que devant l'art chrétien
Le cœur se sent ému, s'élève et se souvient
Du ciel, sa future patrie.
Édifices pieux où l'orgueil s'humilie,
Où le malheureux vient prier,

Bâtis par Michel-Ange ou par l'humble ouvrier,
Dieu vous fait grands par sa présence,
Et vous remplit de gloire et de magnificence.
Là tout parle à l'homme des cieux.
Vous, temples consacrés par l'humaine ignorance,
Vous êtes morts comme vos dieux!

A M. P. A.

De mes vieux jours crois-tu que j'aime
Te voir prendre à cœur le souci,
Tandis que tu ne veux pas même,
Cachant les dons que ta main sème,
M'entendre te dire : merci ?

Me taire! est-ce chose facile,
En présence de tes bienfaits,
Que j'énumère en mon asile,
Où d'un bonheur doux et tranquille
Ma muse jouit à tes frais?

Pourquoi prolonger un silence
Si pénible, si douloureux,
Qu'il ajoute à ma dette immense?
Laisse agir ma reconnaissance,
Ou montre-toi moins généreux.

Contre mon indiscrète muse
Ta modestie en ce moment
Murmure, s'irrite et m'accuse.
Mais suis-je à tes yeux sans excuse?
J'en appelle à ton dévouement.

Pour l'exalter plus haut encore,
O mon généreux bienfaiteur,
Que n'ai-je une voix plus sonore !
L'apprendre à tout ce qui l'ignore,
C'est, vois-tu, doubler mon bonheur.

Pour forcer mon cœur à se taire,
Efface en lui le souvenir
Duquel rien ne peut le distraire.
Tant qu'il battra sur cette terre,
Il veut t'aimer et te bénir.

Mars 1861.

POÉSIES PROVENÇALES

A MOUSSU PIERRE BELLOT

Monsieur,

J'ai eu tant de plaisir à lire vos vers charmants que, pour vous en convaincre, malgré la difficulté que j'éprouve à faire des vers patois, ne sachant bien parler aucune langue, et surtout n'étant dans la Provence que depuis une douzaine d'années, j'ai voulu essayer de faire une petite pièce de vers patois pour vous l'adresser avec toutes ses fautes, car il est impossible que vous n'y en trouviez pas un grand nombre ; mais je compte sur votre indulgence...

Agréez, Monsieur, avec les prémices de mes vers patois, les salutations amicales de votre très-humble servante,

REINE CARDE.

Aix, le 18 août 1852.

L'a deja mai d'uno mesado
Que, senso si paouvar, toun noum
Si viooutejo dins ma pensado,

A M. PIERRE BELLOT

Il y a déjà plus d'un mois que ton nom agite ma pensée sans trêve ni repos. Doucement portés

Sur leis doues alos doou renoum,
Qu'aimi de li faire esquineto;
Teis vers courous, dins ma chambretto,
Escalerount per mi fa gaou.

Mounte l'as destraouca toun fleou de martegaou?
En lou ligent, ai pas besoun de ti va dire,
Fes uno bello peou de rire;
Leis hueils vous plourount, v'engranas.
Tout s'en douno alors, fin qu'ou naz;
Uno bando de coou lou gai lectour s'arresto,
Per escoundre la morvo, aquello malhounesto,
Que souarte fouaro soun houstaou,
Per faire leis bano aou cooutaou.

Et ta poulido bouquetiero,
Que senso crento, aou daou doou Cous,
Estraço lou frances sur soun trone de flous?

sur les ailes de la renommée, tes vers élégants ont pénétré dans ma chambrette pour jeter un défi à ma muse.

Où as-tu déniché ton flegme martiguais[1] ? En te lisant, on fait une belle partie de rire : les yeux se remplissent de larmes, et le lecteur, ivre de gaieté, s'arrête à tout instant pour tirer son mouchoir.

Et ta jolie bouquetière du Cours, qui sans pitié

1. Martigues est une petite bourgade située sur le littoral de la Méditerranée, et dont les habitants vivent en guerre perpétuelle de plaisanteries avec les Marseillais, leurs voisins.

De tant de pouetos famoux,
Deis quaou la Franço es enca fiero,
Jugui que s'en trobo pas dous
Que n'en fabriquount de pariero,
Per lou bouen an!
Senso orgueilh pouedes ti va creire.
Quu n'en seriet pas glou de veire
La fleoumo de mise Tartan,
Quand proumeno vo ben que flano sus soun ban,
Leis hueils risent, lou poung sur l'anquo,
En cridant leis chalands deis flous verdo vo blanquo?
De l'Allemand, pecaire! aquesto, qu'a lou fieou,
Caligno leis escus, et per si truffar d'eou
N'a pas la linguo bretto.
Doou rire lou ventre vous petto,
Quand s'anounço en frances, per li parlar plus dous,
Cade mot que li dis li lou pouargeo a rebous.
Mai creses que Franklin senso pipo fumavo,

estropie le français sur son trône de fleurs! De tant de poëtes fameux, qui sont l'orgueil de la France, il n'en est pas deux, je gage, qui soient capables d'une telle invention. Sans vanité tu peux le croire. Qui ne serait heureux de se donner en spectacle les poses superbes de mademoiselle Tartan, qui, se prélassant derrière son banc, le sourire aux yeux, et le poing sur la hanche, provoque les passants à acheter ses fleurs? La madrée bouquetière lorgne les écus du candide Allemand, et pour se gausser de lui, sa langue n'est pas liée. Quand elle lui parle en français, pour adoucir son langage, tous les mots, en sortant de sa bouche, se tournent à l'envers. Mais croyez-vous que Franklin fumât

Quand la coulego s'en truffavo;
Per rescassar leis soubriquets,
Lou gros berigaoudias badavo
En fen lusir seis dous quinquets.
Sur l'estounanto merevilho!
Aguessoun derrabat l'aourilho
D'aqueou gournaou,
Eme la mitat de soun quelli,
Aouriet pas mai pitra qu'un troues de santibelli,
Vo que l'espouventaou
De paillio,
Qu'aplantoun dins un traou
Per far fugir leis cailho,
Leis beco-figuo, leis cuous-blancs.
Ta muso n'a ni feou ni croyo,
Mai cresi qu'aimo un tant si paou
La douço libertat, la joyo;
Et per tout ce que vis, coumo aquello d'un taou,

sans pipe, sous le feu des moqueries de la commère? Le badaud gobait à pleine bouche les compliments dérisoires qu'elle lui lançait, en fixant sur la merveilleuse marchande ses yeux brillants comme deux quinquets. Ce lourdaud se serait laissé arracher l'oreille ou la moitié de son habit, sans plus bouger qu'une statue de plâtre ou qu'un bonhomme de paille planté dans un champ pour épouvanter les petits oiseaux.

Ta muse n'a ni fiel ni orgueil; mais je la crois tant soit peu amoureuse de plaisir et de douce liberté, et pour rien au monde, comme telle autre

Li farien pas gardar l'houstaou.
As bello a t'esmooure la bilo,
La poues pas far restar tranquilo,
Ni demourar a toun entour.
A peno de madamo l'aoubo,
Seis hueils vient blanquegear la raoubo,
Que ti dis : « Aou Prado vaou faire un pichoun tour.
« Es l'houro ounte sus soun aleto,
« Zephir d'assetoun,
« A cade flouretto,
« Dins soun liech d'erbetto,
« Va faire un poutoun.
« Aou mitan doou blat que verdegeo,
« Ententerin
« Que lou papilloun libertin,
« D'un caire a l'aoutre voulastregeo,
« Sur leis blurets cuberts deis larmos doou matin,
« L'abeillo si despacho a faire soun butin.

que je connais, on ne lui ferait garder la maison. Tu as beau t'échauffer la bile, tu ne peux la tenir au repos ni l'enchaîner auprès de toi. A peine voit-elle blanchir la robe de madame Aurore qu'elle te dit : « Je vais faire un petit tour au Prado. C'est « l'heure où Zéphyr, se balançant sur son aile lé- « gère, va porter un baiser à chaque fleur dans « son lit de verdure. Pendant que l'inconstant pa- « pillon voltige, au milieu du blé qui verdoie, sur « les bluets humides des larmes du matin, l'abeille « diligente butine de fleur en fleur. C'est mainte- « nant que, secouant la paresse et bravant la rosée,

« Es aro qu'en fugen la cagno,
« La maire de cade oouseloun
« Saoute doou nis maougra l'eigagno,
« Et batte eme ardour la campagno,
« Per li sercar lou mousseloun,

« Sus l'oume cubert de blancado,
« Estou moument,
« Lou roussignou canto l'aoubado;
« Soou que, dessouto la ramado,
« Sa ben aimado
« Lou ten d'amen.

« Es l'houro mounte la naturo,
« Touto sourisento d'amour,
« Si mirayo dins sa paruro.
« Li vaou, serai leou de retour,
« Ti v'asseguri sus l'hounour;
« Despassarai pas la bastido... »

« les mères des petits oiseaux sautent du nid et « battent avec ardeur la campagne pour chercher « leur pâture.

« C'est maintenant que sur l'ormeau couvert du « givre de la nuit le rossignol chante son hymne « matinal ; il sait que sous la feuillée sa bien-aimée « ne le perd pas de vue.

« C'est l'heure où la nature, toute souriante « d'amour, se mire dans sa beauté. Je pars : bien- « tôt je serai de retour, je te le jure sur l'honneur ; « j'irai jusqu'à la bastide [1] sans franchir cette « limite... »

1. C'est le nom des petites villas qui peuplent la campagne de Marseille.

Mai quand doou champ si vis la claou,
La courentio alors oublido,
Lou papilloun, l'erbo flourido,
Et va blagar chez Margarido,
Chez Toni, vo chez Nicoulaou.
Aquito en galegean, leis tres quart doou journaou,
Ta muso que sus tout vous trobo sa repliquo,
Douno un gros coou de ped a l'un,
A l'aoutre uno pichouno chiquo;
La finocho espargno degun.
Perque la trates de rampino?
Dins seis vers fresch coumo la flour,
Que de soun parfum, nuech et jour,
Embeimo leis airs, la coulino,
Quoique fougue un paou trop satiriquo per fes,
Ta muso es jouyouso, badino;
Es vivo, alerto, enfantoulino,
Jugarello coumo n'a ges...

Mais quand elle tient la clef des champs, la coureuse, oubliant le papillon, l'herbe fleurie, va bavarder chez Marguerite, chez Antoine ou chez Nicolas. Là folâtrant les trois quarts de la journée, ta muse, qui trouve réplique à tout, donne un grand coup de pied à l'un, à l'autre une chiquenaude; la rusée n'épargne personne. Pourquoi la traiter de radoteuse? Dans ses vers frais comme la fleur qui, nuit et jour, embaume de son parfum les airs et la colline, bien que parfois elle s'abandonne un peu trop à la satire, elle est joyeuse, badine; elle est vive, alerte, folâtre et joueuse comme un enfant.

Mai quand dossouto lou feuilhagi,
Leisses estar lou badinagi,
Et que parles eme serieou,
Per t'entendre laouzar, benir dins toun lengagi,
Lou rei de l'univers ! lou Dieou,
Qu'a tout crea per nouestre usagi,
Oh ve ! de longuo escoutarieou....
L'a d'endrech dins ta pouesio,
Que sount èafi de graci et de philosophio.
Ta bergiero de Bougencier,
Es facho per esmaoure un couar doubla d'acier.
Qu'aimi de la legir, quand sieou descourageado !
En luego de maoudire alors ma destinado,
Per revioudar moun couar toujours triste, abattu,
En allucant lou ciel, dieou subran, eme tu :
« L'escagno de la vido, es tant leou debanado ! »
S'escarten pas de la vertu. ..

Reino Gardo.

Mais quand, rêveur sous le feuillage, tu fais trêve aux chansons légères et que ta muse devient grave et sérieuse, pour t'entendre louer et bénir le roi de l'univers, le Dieu qui a créé toute chose pour nous, alors, ô poëte, je ne me lasserais jamais d'écouter! Ta poésie est souvent comme émaillée d'une philosophie douce et riante.

Ta bergère de Bougencier est faite pour émouvoir un cœur doublé d'acier. Que j'aime à la lire, quand je languis découragée! Alors, au lieu de maudire ma destinée, pour ranimer mon cœur triste et abattu, je dis avec toi, les yeux levés au ciel : « L'écheveau de la vie est si vite déroulé! » ne nous écartons pas du sentier de la vertu.

Reine Garde.

RESPONSO

A MADAMEISELLO REINO GARDO

L'encens que fas tubar per yeou,
Es troou fouart, mi gounflo, m'entesto;
Aouricou d'orgueilh virat la testo,
Se tout ce que m'as dich cresieou.
Mi counouissi, sabi quu sieou.

RÉPONSE

A MADEMOISELLE REINE GARDE

L'encens que tu brûles pour moi est trop fort; il m'enivre et me monte au cerveau; l'orgueil m'aurait tourné la tête, si je tenais pour vraies les louanges que tu me prodigues. Je me connais, et je sais ce que je suis.

M'enganaras pas, gento Reno!
Tu, si, que fas, a peds coouquets,
De vers courous et ben lisquets!
N'en debanes de touto meno
Sur teis brillants rouquets.

Tamben, Pierre Bellot regardo,
Coumo un miracle, Reno Gardo,
Leis vers qu'as fach lou premier coou.
Doou Parnasso patois ta muso poulideto
T'a ben guidado aou bouen drayoou,
Ounte Labelaudiero, en rimo courousseto,
Anavo far soun boou.

Mai perque gastar ta bouqueto
En nous cantant de vers patois,
Leisso aqueou jargoun a Chichois

et qui, pour comble d'infortune, était aveugle! Toujours isolé par son infirmité, l'oiseau ne cessait de soupirer. Quand la faim ou la soif le faisait crier, il se traînait péniblement du côté où se trouvaient le boire et le manger. Aux petits cris qu'il poussait sans trêve ni relâche, je crus qu'il se plaignait de son malheur, et je me pris à dire : Pauvre, pauvre dolent, l'excès de la souffrance te fait désirer la mort, et maudire ton étoile! Quelle erreur était la mienne? Voilà que pour me détromper, le canari se redresse tout à coup sur son perchoir, en ouvrant ses ailes, et se met à chanter... »

EIS TROUBAIRES

ASSEMBLAS A-Z-AIX LOU 21 AVOUST 1853

En aquest beù jour de fèsto,
Per se rèndre, messies, à vouestro invitatien,
Ma Muso, s'es pas maù facho tirar la vesto.
Mai que voulèts, eme passien,
La paùretto !

AUX TROUVÈRES

RÉUNIS A AIX EN PROVENCE LE 21 AOÛT 1853

« Messieurs, en ce beau jour de fête, ma Muse s'est peut être un peu trop fait tirer l'oreille pour se rendre à votre invitation. Mais que voulez-vous,

Amo la pichouno chambretto
Ounte demouram toueis doues.
Aquito, luench. doù bruch, doù diminche aù diminche
Ieù la poutouneje, l'espinche,
Et maùgra tout acòt, jamai me mando aù boues.
Es ma coumpagnetto cherido !
Sènso ello, meis amis, qu'aùriet fach de la vido,
Un ètro coumo ieù ?
V'a sabi pas ; mai lou bouen Dieù,
Que prènd souin de tout ce qu'es sieù,
Lou bouen Dieù, en me viant coumo un ladre souletto
En aquelo dameiseletto,
Fet oùblidar lou ciel per espassar meis jours.
Sus d'esto terro de doulours,
M'a servi de paire, de maire.
Meis pèds et ma lenguo, pecaire !
Tout beù just sourtient d'où mayoù,
Que d'où bèn me venguet ensegnàr lou drayoù.

la pauvrette aime avec passion la mansarde que nous habitons ensemble! Là, loin du bruit, du dimanche au dimanche, je ne me lasse ni de la caresser, ni de la dévorer du regard, sans que jamais, importunée de mes empressements, elle m'envoie promener au bois. C'est ma compagne chérie! sans elle, mes amis, qu'aurait fait de l'existence un être comme moi? »

« Je ne sais; mais le bon Dieu qui prend soin de toutes ses créatures, en me voyant si délaissée, fit oublier le ciel à cette gentille muse, pour tromper mon isolement. Sur cette terre de douleur, elle m'a tenu lieu de famille. Hélas! je sortais à peine du berceau, qu'elle m'a montré le droit chemin. Par

Per ello souletto, ai estado
Educado.
Oh! que de peno s'es dounado!
L'ai jamai visto prèndre un moument de repaù.
Per coupar plus court, franc d'où maù,
A tout fach per me rèndre hurouso.
Aro, moun avenir me poùt plus far lagnar;
Mai, per ma vido gagnar,
Maùgra que foûssi malaùtouso,
Quand me fouliet d'un caire à l'aùtre vanegar,
A l'huro ounte lou gaù d'où vesin se revilho,
Aquel angi d'où ciel me disiet à l'aùrilho :
« Per la melancounie, prèn bèn gardo, ma filho,
« De te leissar roùbar l'espouar!
« Souffrisse eme patienço! et d'où beù que toun couar,
« Sus leis espinos,
« Per la man d'où malhur se sente baruelar,
« Sus leis proumessos divinos,

elle seule j'ai été élevée. Que de peine elle s'est donné pour moi! Je ne l'ai jamais vue prendre un instant de repos; en un mot, elle a tout fait pour me rendre heureuse. Maintenant, je n'ai plus de souci pour mon avenir; mais quand, pour gagner mon pain, il me fallait, quoique malade, me traîner de maison en maison, et souvent travailler jusqu'à l'heure où le coq du voisin se réveillait, cet ange du ciel me disait à l'oreille : « Garde-« toi, ma fille, de te laisser ravir l'espoir par une « noire mélancolie! Souffre avec patience, et dès « que ton cœur sent l'atteinte des épines de la vie, « cours t'appuyer sur les promesses divines! Dieu,

« Courre leù t'apielar !

« Dieù, nous dis la Santo-Escrituro,

« Eis pichouns deis aùceùs que bècount pas soulets,

« Dins seis nis, pouarje la pasturo !

« Que fara per sa creaturo,

« S'es tant bouen per leis aùcelets ? »

Muso, disies verai ! Dieù m'a pas oùblidado !

Mai aùssito, d'où beù que vieù

Un malhurous que plouro, adreissats vous, li dieù,

Aù mèstre de la destinado.

Lou sort es un juguet dintre leis mans de Dieù !...

FIN.

« nous dit la sainte Écriture, porte la pâture, dans « leurs nids, aux petits oiseaux qui ne peuvent « encore becqueter! Que ne fera-t-il pas pour sa « créature s'il est si bon pour les petits oiseaux? »

Muse, tu disais vrai! Dieu ne m'a pas oubliée. Mais aussi, dès que je vois un malheureux qui pleure, « adressez-vous, lui dis-je, au maître de la « destinée. Notre sort est un jouet entre les mains « de Dieu!... »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Notice	v
La Sympathie. *A mes bienfaiteurs*	1
La Jeune mendiante et sa mère. *A M. Giraud*, ministre de l'instruction publique	5
Le Rêve du mousse	9
A M. Mignet, membre de l'Académie française	13
Fleurs des champs	19
A M. L. P., la veille de son mariage	23
Les Derniers moments de Marie Stuart	27

A Mademoiselle C. R., peintre et musicienne..... 35
La Jeune mère athénienne. *A M. Lebrun*..... 39
Sonnet à la Vierge..... 43
Le Mois de Marie..... 45
L'Aurore..... 49
A Mademoiselle M. F., âgée de huit ans..... 53
A Madame C. P., pour la naissance de son fils.... 55
A mes amis d'Aix..... 59
Regrets d'une jeune aveugle..... 63
A Mademoiselle V. B..... 67
Le Chat, la Perruche et la Servante, fable..... 71
Les Deux Fauvettes, allégorie..... 77
La Fille des champs..... 81
A M. C. R., avocat général à la cour impériale d'Aix..... 85
Les Deux Chiens, fable..... 89
A Montpellier..... 95
A M. S. B..... 99
A la Mémoire de Silvio Pellico..... 103
Au mazet de la famille Boëche..... 107
A Mademoiselle E. P..... 109
Aux Fils Puget..... 113

A M. Fortoul, ministre de l'instruction publique.. 117
A Madame C..... 121
A Madame E. A..... 123
A Madame D.. 127
A M. G., nonagénaire..... 131
A M. Jules Salles, peintre..... 133
Les Monuments de Nîmes..... 137
A M. P. A..... 145

POÉSIES PROVENÇALES

A M. Pierre Bellot..... 151
Réponse de Pierre Bellot à Reine Garde..... 167
La Volière de madame Aunier 173
Aux Trouvères réunis à Aix..... 183

Paris — Typ. P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

a39003 009556274b